Les Alliés en Champagne, 1814, par N. Blanpain

LES

ALLIÉS EN CHAMPAGNE

— 1814 —

PAR

N. BLANPAIN



PARIS

C. VANIER, LIBRAIRE-EDITEUR

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

E. LACHAUD, 4, PLACE DU THÉATRE FRANÇAIS, 4

1869

LES

ALLIÉS EN CHAMPAGNE

1814



LES

ALLIÉS EN CHAMPAGNE

1814

I. — LE BOIS DES HOULANS.

Le ciel était tout azur : de petits nuages floconneux qui semblent le duvet dont les oiseaux font leurs nids, flottaient dans l'immensité. Le mois de juin commençait si charmant que l'âme se prenait à chanter l'hymne éternel de l'amour et de la vie ; dans la nature entière passait comme une brise chargée de bonheur.

J'avais accompagné dans la forêt les bûcherons de mon père.

Connaissez-vous, lecteur, la forêt des Ardennes, où le sanglier a choisi sa bauge ; où résonnent incessamment les fanfares du cor de chasse et les aboiements de la meute ardente qui se fatigue à courir les hôtes de ces bois profonds ?

quelque chose de saisissant, d'épouvantable même, devant un semblable tableau.

Soudain, à quelques pas de moi, un éclair projeta sa lueur fauve sur des ossements amoncelés en pyramide au pied d'un chêne. Au-dessus, clouée à l'arbre, j'entrevoyais une large plaque de cuivre ; j'attendis, haletant, un nouvel éclair, et je lus :

Restes des Houlans.
Ainsi est punie la trahison :
Par la mort sans sépulture et sans prières.

Fût-ce effet de la peur ou hallucination de la fièvre, il me sembla que la pluie se changeait en larges gouttes de sang ; que la terre s'entr'ouvrait avec un déchirement profond d'où s'échappaient d'effroyables hurlements ? Les ossements eux-mêmes redevenaient-ils des corps animés, couverts de blessures ouvrant de larges et sanglantes lèvres, et grimaçant d'horribles contorsions ? Etait-ce le feu du ciel qui prêtait à toute cette effrayante fantasmagorie une vie factice ? Etait-ce mon imagination, — nourrie des récits faits aux longues veillées d'hiver, alors que l'aquilon furieux vient heurter, avec un bruit lugubre, son aile noire aux vitres blanches de glace, — qui ressuscitait de leur poussière tous ces êtres dont j'avais les restes devant les yeux ? Etait-ce l'heure de minuit où, comme dit Hugo :

Les morts dansent d'un pied débile ?

Je ne sais ; mais je me sentis pris d'un saisissement étrange qui fit courir jusque dans

mes cheveux hérissés le frisson de l'épouvante, redoublée encore par les éclats formidables du tonnerre à travers la grande forêt.

Mes yeux hagards étaient attirés par une force irrésistible,— la fascination de la mort, — vers l'endroit où je croyais voir se tordre ces fantômes comme galvanisés par l'électricité du ciel.

A quels hommes avaient donc appartenu ces ossements? De quel carnage avaient-ils été les victimes? Quelle était la trahison dont s'étaient rendus coupables les Houlans? Et ce terme même : les Houlans, que signifiait-il? C'étaient là autant de questions qui se formulaient en même temps dans mon esprit épouvanté.

Un peu revenu de mon effroi, je m'arrachai à ce spectacle, résolu de faire part de ma découverte au vieil Antoine, préposé à l'entretien du feu de la charbonnière, et de lui demander la solution des questions posées plus haut.

Au récit fantastique que je lui fis de la scène d'horreur dont j'avais été le témoin, Antoine sourit doucement, de ce bienveillant et ineffable sourire de vieillard, sous lequel perçaient tant de bonté et une conscience calme et pure.

— Comme te l'a appris l'inscription, enfant, me dit-il, tu viens de voir les ossements des Houlans tués sans pitié et gisants sans sépulture depuis un demi-siècle.

— Qu'étaient-ce donc que ces Houlans? lui demandai-je.

— Des etrangers, Belges pour la plupart,

qui avaient servi comme domestiques ou fermiers dans les Ardennes. Moyennant une faible part dans le butin, ils avaient lâchement trahi la confiance de leurs maîtres et guidé les alliés dans le pillage des maisons et des fermes isolées.

Puis, comme à la lueur que projetait la flamme du foyer, il avait vu mes yeux s'animer d'un éclair de curiosité, il avait bourré et allumé sa pipe, pour me raconter ce terrible épisode de l'invasion étrangère dont aujourd'hui, à mon tour, j'essaye de vous dérouler les péripéties.

Mais mon récit n'aura pas, comme le sien, ce sublime accompagnement du tonnerre dont les échos prolongeaient au loin les roulements ; ni cette poésie grandiose et sauvage d'un ciel en feu dont semblait parfois s'embraser la forêt et qui donnait à la parole énergique et patriotique du vieillard un singulier attrait.

II. — LA FAMILLE HUMBERT.

Il y a une cinquantaine d'années vivait à Quatre-Champs, petit village du département des Ardennes, une famille composée du père, de la mère, d'un fils et d'une fille.

Le père Humbert, le chef de cette famille, un ancien soldat de la République, avait servi sous Kellermann et s'était fait remarquer sur-

tout au combat de Valmy, livré par les Français sous les ordres de Dumouriez, contre les Prussiens commandés par le duc de Brunswick, le 20 septembre 1792.

Il était de ceux que Kellermann, pour remédier au désordre causé dans les lignes françaises par les obus prussiens, avait lancés de la hauteur où il s'était établi, sur l'armée étrangère. Blessé, Humbert n'en avait pas moins continué à charger l'ennemi à la baïonnette. La colonne dont il faisait partie avait ainsi rétabli le combat et contribué puissamment au succès de la journée dont le résultat direct fut d'arrêter la marche des Prussiens, et l'effet moral de faire augurer le triomphe prochain de la République sur l'étranger.

Aujourd'hui on voit encore sur le champ de bataille l'obélisque que Napoléon, vingt-neuf ans après cette victoire, fit élever à la gloire du général strasbourgeois, surnommé le *duc de Valmy*.

Pur republicain, resté complétement étranger aux vengeances cruelles de l'intérieur, Humbert était revenu dans ses foyers quand il avait pensé que la France n'avait plus besoin de son bras ; mais, plus d'une fois encore, son intrépidité devait se révéler en face du danger.

Il avait donc repris ses travaux agricoles interrompus, rassuré sa femme par sa présence et consacré ses forces et son intelligence au bien-être de sa famille.

Ses propriétés étaient d'un bon rapport. Ses enfants, élevés dans l'amour de la patrie,

avaient son âme indépendante et fière ; quant à sa femme, c'était le modèle des épouses et des mères, le dévouement et l'amour personnifiés.

Souvent le soir, assis tous en cercle autour de l'immense cheminée,[5] en compagnie de quelques voisins réunis pour causer, manger une pomme de terre cuite sous la cendre rouge et boire un verre de cidre, le cultivateur-soldat racontait quelques faits d'armes de cette terrible et gigantesque époque où la France, ruinée au dedans, menacée au dehors, mettait toute sa confiance dans ses légions demi-vêtues et à peine armées, et envoyait ses enfants repousser du territoire français les hordes ennemies.

Ces récits de gloire, qui tenaient parfois du merveilleux, se prolongeaient souvent bien avant dans la nuit et exaltaient la jeune imagination d'Amélie et de Prosper, les enfants de M. Humbert, qui se juraient que, l'occasion se présentant, ils sauraient aussi défendre leur pays.

Souvent, dans ses anecdotes, le vieux soldat citait le nom d'un seigneur du pays, le comte de Chestres, qui avait été tué par surprise dans les défilés de l'Argonne, et dont une simple croix de bois sans nom rappelait la mort aux habitants de Quatre-Champs et des communes voisines.

Ce seigneur, marié à dix-huit ans et veuf à vingt, avait laissé un fils orphelin qu'avait adopté tout le pays et que l'on savait fiancé à Amélie. Depuis plusieurs années, on ignorait généralement ce qu'il était devenu ; seul

peut-être, M. Humbert eût pu en donner des nouvelles.

Comme jusque-là on n'avait que vaguement entendu raconter les détails de la fin courageuse du comte de Chestres, et que l'on se bornait à faire des commentaires sur la cause qui avait décidé le vicomte Raoul à abandonner la France, dans le courant de l'année 1804, un des voisins de l'ancien soldat se fit un soir l'interprète des vœux de tous et dit :

— Une curiosité, d'ailleurs bien légitime, puisqu'il s'agit de notre pupille, me pousse à prendre la parole pour vous prier de consacrer cette veillée au récit des derniers moments de votre compagnon d'armes, le comte de Chestres. Je suis sûr aussi que vous serez agréable à tous ceux qui vous écoutent, si vous voulez bien nous donner quelques nouvelles du vicomte Raoul, son fils, le nôtre aussi, dont l'existence est devenue problématique. Mais peut-être ma demande est-elle indiscrète, continua le paysan, en ce cas, considérez-la comme non avenue.

— Du tout, fit le vieillard en s'apprêtant à accéder au désir de ses voisins ; c'est au contraire avec bonheur que j'arrêterai ma pensée sur la tombe de celui qui fut toujours pour moi un compagnon d'armes dévoué, plus que cela, un véritable ami. Il était noble, mais surtout de cœur, et de tous il savait se faire estimer. Son patriotisme était si bien connu que jamais la République, pourtant si ombrageuse, et dont un simple soupçon était un arrêt de mort, ne songea à lui faire un crime

de ses parchemins. J'ai vécu de sa vie ; j'ai partagé ses dangers ; j'ai été plus d'une fois témoin de son courage et de sa bonté ; je sais quel cœur battait dans sa poitrine ; je sais de quel amour son âme était animée pour la patrie et pour la liberté. Je me souviendrai toujours de la joie qu'il éprouva le jour où il fut nommé sergent major, plus fier de ses galons que Dumouriez de ses épaulettes de général. Dame ! il n'avait que vingt ans ! Il est vrai qu'il est mort à vingt-trois, mais, alors, on passait par-dessus l'adolescence et l'on était homme à seize ans, et souvent déjà célèbre. Lisez la vie de nos grands généraux républicains, et vous resterez confondus de tant de hauts faits d'armes accomplis à l'âge où d'ordinaire on se prépare encore aux luttes de la vie dans les maisons d'éducation. Mais l'admiration m'emporte, mes bons voisins, pas bien loin de mon héros pourtant, puisqu'il s'agit de courage. C'est donc avec joie que je veux évoquer, pour vous le faire admirer aussi, le souvenir du modeste soldat mort pour son pays.

Comme ce récit se rattache par plus d'un point à notre histoire, nous prions le lecteur d'écouter la narration du père Humbert, au moins dans ce qu'elle a de complétement nécessaire à l'intelligence des événements qui vont se dérouler.

III. — LE SERMENT ET LA CROIX DE BOIS

— Je ne vous dirai pas la vie de mon ami, reprit M. Humbert après un moment de recueillement, il me faudrait vous raconter les victoires de l'armée du Nord, commandée par Dumouriez, victoires que vous connaissez tous ; il suffit, pour constater la bravoure du comte de Chestres, que vous sachiez qu'il a pris part à toutes les batailles ; car alors on était animé d'une grande pensée : le salut de la patrie ; on combattait pour une cause sacrée : la liberté ; et le soldat rivalisait de courage avec ses chefs.

Je passe donc à l'objet de votre curiosité, éveillée par un sentiment louable.

C'était lors de cette admirable campagne de l'Argonne, au milieu de ces défilés étroits et difficiles qui ont fait donner à ces passages, célèbres dans l'histoire nationale, le nom de *Thermopyles de la France.* Le comte et moi avions été détachés en éclaireurs. Nous précédions d'une lieue environ le gros de l'armée.

Nous marchions depuis quatre heures presque nu-pieds et à jeun, ce qui ne nous empêchait pas de causer avec cette insouciance qui a été de tout temps le fond du caractère du troupier français. Nous plaisantions sur nos souliers sans semelles et sur notre ventre vide.

— Qui sait, disait mon compagnon d'ar-

mes, peut être allons-nous trouver la soupe servie au bout de ces défilés qui n'en finissent pas et qui n'ont rien de trop moelleux aux pieds ni de trop réjouissant à l'œil; mais patience, j'ai bon espoir; quelques coups de fusil suffiront pour mettre en fuite les cuisiniers prussiens et pour nous conquérir un repas dont nous avons grand besoin.

— Mais les bottes fuiront avec eux, répliquai-je en constatant avec désespoir que le tranchant d'un caillou venait de couper la dernière ficelle qui maintenait sur mon pied l'empeigne de mon soulier, et ils ont de fières bottes, les Prussiens, faites de bon cuir de Hongrie. Avec des chaussures pareilles, je serais sûr de faire mon chemin et d'arriver rapidement à conquérir l'épaulette.

— Ce à quoi tiennent les grades tout de même! fit-il en riant; dire que, faute d'une semelle, mon compagnon d'armes restera peut-être toute sa vie sergent.

— J'opine donc, repris-je, si le ciel nous fait découvrir une gamelle et des cuisiniers autrichiens, d'essayer de nous rendre maîtres par ruse de l'une et des autres.

Soudain, comme j'achevais ces mots, une détonation se fit entendre : une balle passa en sifflant à deux pouces de mon oreille.

— Diable! murmura le comte, il paraît que ces messieurs ont placé un marmiton en vedette pour veiller à la défense du pot-au-feu!

Presque aussitôt se montrèrent sur les hauteurs plusieurs soldats, la crosse de leur fusil à l'épaule, le doigt sur la détente et le canon dirigé sur nous.

En un clin d'œil, j'avais reconnu le danger.

— Prends garde, citoyen comte, criai-je en me mettant à l'abri derrière une roche, ils vont nous foudroyer ; ils sont au-dessus de nos têtes.

Au moment où de Chestres me rejoignait, un nouveau coup de feu éclata. Je n'eus que le temps d'ouvrir les bras pour y recevoir mon compagnon et l'empêcher de tomber à terre : il avait été frappé d'une balle en pleine poitrine.

— Bien tiré, dit-il avec un sourire qui se voilait déjà des ombres de la mort ; je ne souffrirai pas longtemps ; puis je mourrai comme les braves, frappé par devant.

Vous comprendrez ma douleur, à la vue de ces grands yeux, déjà presque éteints et pourtant si doux encore, malgré les tortures que le comte devait endurer, réduit que j'étais à ne rien pouvoir tenter pour adoucir les derniers moments de mon ami ; pas même une goutte d'eau dans nos gourdes ! et au-dessus de ma tête la mort suspendue, si j'essayais de sortir de ma cachette.

— Allons, murmura le blessé en rendant un énorme caillot de sang, je vais aller voir là haut si la soupe est servie et commander pour toi une paire de souliers à saint Crépin. Mais je sens la mort s'emparer peu à peu de mon corps, continua-t-il d'une voix de plus en plus affaiblie ; ami, je te recommande mon jeune fils ; n'oublie pas que mon vœu le plus cher était de le marier à Amélie.

— Je m'en souviendrai, fis-je en retenant à grand'peine mes sanglots.

— Merci, et adieu.

La tete du comte retomba sur mon épaule : il était mort.

Arrivé là de son récit, le vieillard s'arrêta pour essuyer une larme du revers de sa main ; dans sa voix attendrie semblait passer le sanglot d'une âme.

— L'armée, reprit-il, mise en éveil par les deux détonations, nous rejoignit bientôt. Le comte fut enterré à l'endroit même où il avait été frappé et pour tout monument les soldats élevèrent sur sa fosse une grossière croix de bois.

Oh ! quand vous passerez près de cette modeste croix, découvrez-vous, découvrez-vous, et dites une prière ; car là repose un brave, un noble qui n'a pas hésité à déchirer ses parchemins pour faire cause commune avec le peuple. Il fut de ces gentilshommes qui donnèrent l'élan, et s'il quitta Paris, après avoir signé l'abolition des priviléges de la noblesse, ce ne fut pas pour fuir, mais pour ne pas être témoin des scènes peut-être nécessaires, mais à coup sûr violentes, qui préludaient aux massacres de la terreur, et pour s'enrôler comme simple volontaire dans les colonnes de l'armée du Nord.

Oui, je le répète, inclinez-vous bien bas devant cette tombe qui n'a pas de place dans l'histoire, mais qui mérite d'en avoir une dans nos cœurs.

— Et le fils du comte, demanda un des voisins que le récit de cette mort avait vivement impressionnés, ne nous apprendrez-vous pas ce qu'il est devenu ?

— Il a quitté la France, répondit le père Humbert, mais je jurerais qu'il aime toujours sa patrie. C'est un généreux enfant, digne du nom qu'il porte et, bien que sa figure par sa beauté rappelle celle de sa mère, il ne manque pas de courage et il a le cœur d'un homme. Il y a d'ailleurs plusieurs années que je ne l'ai vu et peut-être l'exil a-t-il mûri sa raison et donné de la virilité à ses traits. N'importe, je réponds de sa loyauté et de l'amitié qu'il nous porte à tous. S'il est parti, c'est qu'il n'a pas voulu courber son front sous le despotisme; c'est qu'il a préféré l'exil à l'esclavage. Qui oserait l'en blâmer? qui oserait lui faire un crime de cet amour de la liberté, peut-être exagéré, mais certainement respectable?

— Oh! fit un des paysans, personne ici ne songe à l'accuser et quand il reviendra, il trouvera nos portes et nos bras ouverts pour le recevoir.

— Et moi, quand il me réclamera l'accomplissement de la promesse que j'ai faite à son père mourant, ce sera avec bonheur et orgueil que je prendrai la main de ma fille pour la mettre dans la sienne et que je lui dirai :

— Mon cher Raoul, voici votre femme, je vous donne ce que j'ai de meilleur. Je confie Amélie à votre cœur loyal, certain qu'appuyée sur votre bras, elle ne faillira pas à son devoir d'épouse qui est tout dévouement et tout amour. N'est-ce pas, mon enfant, avait achevé le vieillard en se tournant vers sa fille, que tu ne refuseras pas d'accéder à mon vœu le plus cher?

— Non, mon père, répondit Amélie, sans

toutefois que cette douce émotion de l'âme satisfaite dans ses désirs, amollît le timbre de sa voix ; car elle n'aimait ni ne détestait le vicomte qu'elle avait vu toute jeune et dont elle ne se rappelait même plus les traits. Elevée par M. Humbert dans la pensee que Raoul serait son mari, elle ne songeait à opposer aucune résistance à la réalisation du rêve du vieillard. Aussi conclut-elle, à la grande joie de ce dernier : — Que M. de Chestres vienne, je suis prête à vous dégager de votre promesse envers lui.

IV. — LA CONSCRIPTION.

Le bonheur semblait être l'hôte fidèle de cette maison ; mais ce bonheur n'était qu'à l'extérieur ; un ver rongeur était au sein de cette félicité. Prosper avait grandi ; il était bientôt d'âge à tirer au sort ; et l'on ne prévoyait pas que les canons dussent se taire de sitôt.

Cependant tous les membres de cette famille, tristes, mais non rebelles, courbèrent sans murmurer leur front devant la loi comme devant un malheur inéluctable.

L'heure fatale sonna ; la conscription n'oublia pas Prosper : il fallait tant de jeunes gens à Napoléon pour se faire une stérile gloire, qui déjà se retirait ébranlée des plaines glacées de la Russie et qui, de malheurs en mal-

heurs, courageusement supportés, il est vrai, allait voir son soleil se coucher derrière le champ de bataille de Waterloo !

Il fallut partir. A peine si l'on donnait le temps d'embrasser sa mère et de recevoir la bénédiction de son père au jeune conscrit qui venait de mettre la main dans l'urne et en avait amené un mauvais numéro ; il y en avait si peu de bons alors que le tirage au sort n'était guère que l'accomplissement d'une formalité.

Le cœur de la pauvre mère protesta contre le départ de son enfant; mais que pouvait son cri d'indignation ?

Amélie ne pleura pas ; mais elle eut un tremblement dans la voix en disant adieu à son frère. Peut-être songeait-elle à l'accompagner, pour partager ses fatigues et lui faire, au besoin, un rempart de son corps, elle aimait tant Prosper ! Mais si, à l'exemple de plus d'une femme courageuse de cette époque, elle s'enrôlait, que deviendraient ses vieux parents que la tristesse allait encore briser davantage ? qui veillerait sur la culture des terres ? qui aiderait sa mère dans les travaux de son ménage ? Ces considérations, plus que les dangers à courir, coupèrent court à l'élan de son dévouement.

Quant au père Humbert, il se contenta de soupirer en serrant son fils dans ses bras ; son soupir signifiait :

— Il n'en reviendra guère de cette génération qui s'en va ; mais que la volonté de Dieu soit faite et qu'il nous protége !

Les habitants émus firent la conduite aux

jeunes gens, l'espoir de l'agriculture; ils étaient dix conscrits; vingt bras vigoureux que perdait la charrue, et tous les ans ainsi dans un village de quelques centaines d'habitants!

De retour en France après la désastreuse retraite de Russie, Napoléon rêvait déjà une éclatante revanche. Il sut se créer de nouvelles ressources et, comme par enchantement, combla les vides de ses légions trouées plus encore par le froid que par les balles. Il ouvrit brillamment la campagne d'Allemagne avec de jeunes recrues dont Prosper faisait partie et auxquelles le prestige et le génie du chef rendaient léger le métier de soldat. Dans cet ascendant se trouve peut être la plus puissante cause du bonheur militaire de Napoléon.

Sur les champs de bataille, ce n'était plus un homme, c'était un dieu marchant dans le rayonnement de sa gloire, au bruit des canons et des acclamations enthousiastes, commandant à la fortune avec laquelle il semblait avoir fait un pacte; à sa vue, on oubliait combien de morts avaient servi à faire un piédestal à ce dieu.

Quelques-uns peut-être y songeaient, mais c'était vers le soleil couchant, dans cette pauvre France épuisée; c'étaient de malheureuses mères dont les lèvres et les genoux s'usaient à prier Dieu sur les marches d'autel d'une église de village; c'étaient de jeunes sœurs qui allaient, dans leur foi naïve et sainte, allumer un cierge devant la statue de Marie, la *Consolatrix afflictorum*.

Chaque matin, Amélie guettait, impatiente, l'arrivée du facteur venant de Vouziers, chargé de lettres et de journaux qu'il distribuait dans les communes circonvoisines.

— J'ai une lettre pour votre père, mademoiselle Amélie, cria-t-il, un jour, à la jeune fille qu'il aperçut sur la route.

Elle la prit avec un battement de cœur et la porta à M. Humbert.

La lettre était de Prosper; voici ce qu'elle contenait :

« *De Wurtchen, ce* 22 *mai* 1813.

« Mes bons parents,

« Je me porte bien, et comment pourrait-il en être autrement, puisque je vois, en vous écrivant, cousus d'hier sur la manche de ma tunique, les galons de sergent? Depuis le 2 mai, nous avons livré trois combats et gagné autant de victoires, sur les Russes et sur les Prussiens réunis, à Lutzen, à Bautzen et à Wurtchen. C'est de ce dernier champ de bataille que je vous écris et sur lequel, paraît-il, je me suis distingué; car l'Empereur m'a donné la croix en me disant :

«— Je suis content de toi, tu es un brave; il y a en toi l'étoffe d'un officier. Ton nom?

« — Prosper Humbert, sire, fis-je en tremblant plus qu'en présence de l'ennemi.

« — A l'occasion, fais-moi souvenir que tu étais à Wurtchen. Non, d'ailleurs, reprit-il après une minute de silence, je te prends avec moi; bien que je n'aie que des vétérans dans ma vieille garde, tu en feras partie en qualité de sergent.

« — Merci, sire : répliquai-je un peu remis de ma timidité, j'arriverai sûrement ainsi, car, sous votre regard, la moindre poule mouillée deviendrait un aiglon.

« L'Empereur s'éloigna en souriant ; car il paraît qu'il aime assez la flatterie surtout assaisonnée d'un peu d'esprit. »

Malgré sa force de volonté, le vieil Humbert, en lisant ce passage, n'avait pu voiler complétement l'émotion de son âme, émotion que partageaient madame Humbert et sa fille.

Le vieillard continua, après s'être arrêté un instant pour raffermir sa voix :

« Oh ! comme cet homme sait prendre le cœur du soldat !

« Mon bon père, toi qui as servi, rassure ma tendre mère et dis-lui que toutes les balles ne portent pas. Je dois d'ailleurs avoir quelqu'un qui parle pour moi au bon Dieu et me recommande chaudement (entre nous, je soupçonne fort ce quelqu'un d'être ma mère, de complicité avec ma sœur) ; car, ce matin, en secouant mon manteau, il en est tombé une balle qui n'a troué que mon vêtement et s'est arrêtée pres de ma poitrine. Donc, je me crois maintenant à peu près invulnérable.

« Et toi, ma petite Amélie, comme ton âme vaillante bondirait d allégresse aux accords de la musique qui nous conduit à la victoire à travers les âcres parfums de la poudre. Un combat est si vite terminé que l'on n'a pas le temps d'avoir peur. J'ai bien un peu tremblé au début de la première bataille ; mais la fusillade a promptement emporté tout cela.

« Et puis, dans les enivrements du carnage, la mort perd la moitié de ses terreurs.

« J'allais oublier de vous faire connaître que je suis secrétaire de ma compagnie, la plupart de mes camarades ne sachant pas écrire. Combien je te remercie, mon bon père, de l'instruction que tu m'as donnée et qui, je le vois, me servira non-seulement pour me faire de bons camarades, mais encore pour parvenir à un grade supérieur.

« Que de pauvres mères, que de sœurs, je suis chargé de consoler! Parfois aussi, ma plume s'essaye à de timides aveux, c'est remarquable comme les soldats, si pleins de bravoure en présence de l'ennemi, ont peur du beau sexe, même à plus de deux cents lieues de distance!

« Une bonne nouvelle pour finir : j'ai trouvé un compatriote dans la garde impériale ; c'est un tout jeune homme, bien doux et bien instruit ; il sort de l'école polytechnique. Il m'a offert spontanément son amitié et a mis son savoir à ma disposition. Je l'aime déjà comme un frère ; il se nomme Amédée Mauduy, natif de Lacroix-aux-Bois.

« Cette liaison, si rapidement formée, vous étonne peut-être, mes bons parents, mais on apprend vite à s'estimer en face de la mort et puis on a tant besoin d'une amitié solide en pays ennemi!

« Nous avons déjà égrené quelques souvenirs de nos Ardennes, dont nous parlerons bien souvent, quand se taira la grande voix du canon.

« Adieu, mes bons parents ; ne craignez

rien. Je vous écrirai quand je serai sous-lieutenant, c'est-à-dire prochainement, j'y mettrai tant de bonne volonté et puis on ne passe pas par rang d'ancienneté ici.

« Ecrivez-moi bientôt.

« Adieu, je mets tout plein de baisers pour vous dans les plis de ma lettre.

« PROSPER HUMBERT. »

« P. S. On parle de paix, d'un congrès. M'est avis que les Russes et les Prussiens doivent avoir besoin de repos ; car nous les avons rudement menés. Ils seront peut-être plus forts à coups de langue qu'à coups de canon. »

Le père Humbert avait fini.

— Nous ne sommes pas encore abandonnés de Dieu, murmura madame Humbert en reprenant espoir ; mes prières sauveront peut-être mon enfant. Il est courageux comme vous, notre homme ; mais il a tort de plaisanter ainsi ; pourvu qu'il n'aille pas se jeter au-devant de la mort !

— Allons, fit le vieillard, il n'y a pas encore grand mal pour cette fois ; mais j'ai peur que l'Europe ne se fatigue du joug d'un seul homme.

— Sergent et chevalier de la Légion d'honneur, murmurait Amélie enthousiasmée ; qui sait? il en est qui sont partis de plus bas que lui et qui sont aujourd'hui généraux. Et puis, bonne mère, pour vous tranquilliser, il nous annonce qu'il a un ami, un Ardennais. Oh! je l'aimerai bien, son ami! Vous connaissez la famille Mauduy, mon père? acheva-t-elle.

— Oui, certes ; c'est une famille honorable et estimée. J'ai même autrefois vendu une coupe de bois à M. Mauduy que l'on dit à la tête d'une importante exploitation.

V. — L'INVASION ÉTRANGÈRE.

Comme l'avait prévu M. Humbert, l'Europe allait se liguer contre nous. Au congrès de Prague, les Autrichiens se détachèrent de notre alliance pour se joindre aux Suédois, aux Russes et aux Prussiens qui, malgré leur nombre, furent écrasés à la bataille de Dresde, 26 et 27 août 1813; mais Napoléon ne pouvait être partout à la fois et, pendant qu'il triomphait d'un côté, ses généraux se faisaient battre de l'autre: Vandamme à Kulm: Ney à Dennevitz.

L'annonce de ces défaites se répandit rapidement en France, habituée jusque-là aux *Te Deum*, et y produisit une crainte vague.

Les lettres de Prosper laissaient percer une certaine appréhension ; aussi, dans la famille Humbert, les entretiens du soir s'assombrirent-ils et encore n'osait-on se communiquer toutes ses impressions. Madame Humbert essuyait souvent, à la dérobée, une larme du coin de son tablier blanc ; le vieux cultivateur se surprenait, lui dont le cœur n'avait depuis longtemps battu que d'amour, à maudire le despotisme qui privait les familles de leur soutien.

Chaque jour les nouvelles arrivaient de plus en plus sinistres; nos armées, invaincues jusque-là, payaient maintenant leur dette à l'aveugle destin qui ne met pas toujours la palme au front du génie ou de la bravoure.

A chaque instant c'étaient de nouvelles défections; hier, c'était la Bavière; aujourd'hui, le Wurtemberg; la lutte devenait surhumaine. Sous les murs de Leipsick, les Français, abandonnés lâchement des Saxons qui méprisèrent les conseils de leur vieux roi, Frédéric-Auguste III, l'allié fidèle de l'Empereur, firent en vain des prodiges de valeur trois jours durant, du 16 au 18 octobre; en vain aussi le brave Poniatowski se multiplia-t-il; il n'échappa au massacre de cette bataille dite *des Nations* que pour se noyer ensuite dans l'Elster, afin de ne pas tomber vivant au pouvoir de l'ennemi.

En vain Napoléon foudroya-t il encore les Bavarois et les Autrichiens à Hanau avant de quitter l'Allemagne pour toujours; désormais le chemin de la France était ouvert aux alliés.

Le nombre! le nombre! Que peut-on contre le nombre? Quel homme oserait s'opposer au flux de la mer?

Les nouvelles de la Grande-Armée devenaient de plus en plus effrayantes.

Une morne désolation était dans la demeure du père Humbert.

Un matin, le vieillard, après une absence de quelques heures, revint au logis, les yeux brillants d'un feu étrange, les traits décomposés, le corps agité d'un tremblement convulsif :

— Je viens de la ville, s'écria-t-il en entrant ; l'ennemi a franchi le Rhin : malheur à nous !

— Calmez-vous, notre homme, fit la pauvre femme effrayée de cette grande douleur ; Dieu est tout-puissant.....

— Et fatigué du bruit des tonnerres que traîne cet homme, n'est ce pas ? Aussi le punit-il dans son peuple. Me calmer, femme ! mais tu ne sais donc pas ce que c'est que l invasion ? Ah ! les alliés vont se souvenir des anciennes insolences, des crimes de la soldatesque française ; la victoire va les mettre à même d'user de représailles et ils seront d'autant plus terribles et cruels qu'ils ont été plus humiliés. Jadis, ils n'ont osé mordre le talon de la botte impériale qui les broyait ; aujourd'hui, ils vont souffleter notre orgueil national, notre honneur même. Heureusement, acheva le vieillard en dirigeant son regard vers l'arme appendue au-dessus du manteau de la cheminée, il me reste encore ma carabine et dans l'âme assez de force et d'amour pour en faire du dévouement.

Madame Humbert, la tête baissée sur sa poitrine, priait Dieu sans oser interroger son mari, tant l'avenir lui paraissait sombre.

Au récit de son père, de l'œil d Amélie avait jailli un éclair. Elle songea à son frère qui se battait peut-être, à cette heure, à quelques lieues de Quatre-Champs, et cette pensée donna à sa figure le rayonnement de l'héroisme.

La nouvelle apportée par M. Humbert n'était malheureusement que trop vraie.

Six cent mille étrangers venaient en effet de passer le Rhin, et, comme un impétueux torrent, s'étaient rués sur notre pauvre France qui, idolâtre de son Empereur, le croyait réellement invincible et vit, avec l'indignation au cœur, l'ennemi souiller son sol.

Au loin retentissait le canon ; l'air s'emplissait du roulement des tambours, du piétinement des chevaux, de cris sauvages : c'était l'armée des alliés qui envahissait les plaines de la Champagne !

Jusqu'ici néanmoins, Prosper et son ami avaient été assez favorisés du sort, n'ayant eu que des blessures sans gravité et ayant gagné tous deux les épaulettes de capitaine; mais leur cœur n'en saignait pas moins de l'humiliation imposée à leur courage et à leur patrie, et ils eussent préféré redescendre au niveau des simples soldats et remonter à l'époque de la splendeur impériale.

Pour leur amitié, elle avait augmenté avec leurs douleurs mêmes. Ils goûtaient tous deux cette consolation que l'on éprouve à verser dans un cœur sûr le trop-plein de ses tristesses et de ses doutes.

Assis sous leur tente et fatigués plus encore de leurs appréhensions que du combat qu'ils avaient victorieusement soutenu près de Chaumont, ils causaient, laissant leurs paroles suivre le courant de leurs pensées :

— Dans quelle cruelle incertitude doivent être nos pauvres parents ! disait Prosper Peut-être ont-ils à lutter aussi : il y a tant de bandes indisciplinées qui rôdent comme les loups autour de la faible proie qu'ils convoitent.

— Hélas ! interrompit Amédée, c'est une terrible calamité que la guerre ; mais il est impossible que l'Empereur ne refoule par les alliés de notre territoire.

— Inexplicable revanche de la fortune, murmura Prosper rêveur, être sans cesse vainqueurs : à Montereau, à Troyes, à Bar-sur-Aube, à Chaumont, et ne pouvoir arrêter la marche envahissante de nos ennemis !

— Ils sont si nombreux, répliqua Amédée, que quelques mille tués ne font pas de trouées sensibles dans leurs rangs.

— Tiens, fit soudain Prosper, veux tu que je te donne mon avis sur tout cela ?

— Parle, fit Mauduy.

— Eh bien ! je crains qu'un grand événement politique ne transforme bientôt la face de la France : vainqueurs sans cesse, nous nous affaiblissons par nos succès mêmes et nous combattons dans les alliés une hydre toujours renaissante qui finira par nous dévorer.

— Tu as peut-être raison, et j'ai peur aussi que cet esprit de confiance et de supériorité, l'âme des troupes françaises, déjà ébranlé, ne s'éteigne peu à peu.

— Une autre cause de ruine prochaine, c'est la grande difficulté que l'Empereur éprouve à faire de nouvelles recrues et surtout à trouver de l'argent. Si nous ne combattions pas pour nous-mêmes, peut-être serions-nous depuis longtemps vaincus.

— Et puis, ajouta Amédée, le moral du peuple est atteint : il a peur ; de l'enthousiasme il est tombé dans le doute, du doute dans la

prostration. Qui le tirera de cet abîme ? Qu'a-t-il à attendre ? La famine que vont amener la rigueur de la saison et les ravages causés par les armées.

— Hélas ! c'est bien cette pensée qui me torture ; que deviendront nos parents, si jamais ta fatale prophétie se réalise ?

En ce moment, le soldat de planton, souleva la toile de la tente et s'effaça pour livrer passages à deux personnes qui s'avancèrent vers Prosper.

Soudain ce dernier pâlit :

— Amélie, toi ici ! s'écria-t-il.

C'était en effet Amélie qui, sous des habits masculins et accompagnée d'un domestique (celui-là même à qui l'auteur doit le récit de cette véridique histoire), venait rejoindre son frère.

VI. — DÉPART D'AMÉLIE.

Depuis l'entrée des alliés en France, Amélie avait perdu de sa vivacité ; plus embarrassée en présence de madame Humbert, elle n'avait plus avec elle ces câlineries qui sont les plus grands bonheurs des mères.

— Serais-tu malade, Amélie ? lui demanda-t-elle un matin.

— Non, mère ; pourquoi cette question ?

— C'est que tu n'es plus la même.

La jeune fille essaya de sourire, mais n'y

parvint que tout juste assez pour calmer un peu les craintes de madame Humbert.

Un grand changement s'était en effet opéré dans l'âme de la jeune fille : elle songeait à quitter ses parents. Qu'on ne l'accuse pas trop vite pourtant, car c'était pour rejoindre son frère, poussée par un vague besoin, qu'elle ne pouvait définir.

Elle résolut donc, non sans frémir, de faire part de son projet à ses parents.

— En vain, leur dit-elle, je lutte contre une pensée qui me poursuit et m'obsède. J'ai beau me représenter la douleur que je vais vous causer, à toi surtout, ma bonne mère, je ne puis imposer silence à cette voix qui me commande. Mon sommeil est poursuivi de visions étranges; j'entends mon frère qui m'appelle ; éveillée même, je n'échappe pas à cette obsession; après le rêve, c'est la pensée qui s'empare de mon âme; aussi, mes bons parents, je viens à genoux vous supplier de m'accorder la permission de rejoindre Prosper, et vous prier de bénir votre fille.

— Malheureuse ! s'écria la mère, folle d'épouvante, le voilà donc le secret de ton chagrin ! Mais qu'irais-tu faire au milieu d'une armée en campagne ?

— Soigner mon frère, s'il est blessé.

— C'est qu'elle en parle comme si cela était possible, s'écria la pauvre femme qui voulait douter encore de ce projet regardé par elle comme insensé et immoral même.

— Ma bonne mère, je ne cède pas à un puéril désir, crois-le bien.

—Songer à aller vivre au milieu des soldats !

Mon cœur peut t'absoudre, lui, mais le monde, qui ne comprend pas toujours ce qui est grand, ne se contentera peut-être pas de taxer cette conduite de folie, il y accolera une épithète infamante.

— Pas aujourd'hui, reprit la jeune fille, que le dévouement, comme une fleur suave et vivace, pousse dans toutes les classes de la société, et parfume les actions les plus vulgaires. D'autres femmes ont vécu et vivent encore de la vie du soldat sans être un objet de scandale. Jeanne d'Arc en est-elle moins pure pour avoir revêtu la cotte de mailles? Les sœurs de charité ne soulèvent-elles pas la reconnaissance et l'admiration partout où elles passent, bien qu'on les voie sur les champs de bataille, et au milieu des bivouacs?

— Mais dites-lui donc, notre homme, que ce qu'elle veut faire est impossible, s'écria la pauvre femme à bout d'arguments, en en appelant à son mari de la folie de ce projet.

—Laisse-la partir, femme, répondit le vieillard; peut-être vaut-il mieux qu'elle aille se placer sous la protection de son frère que de rester ici où mon bras pourrait être impuissant à la défendre.

Madame Humbert avait grand respect pour son mari, et sa parole valait pour elle les affirmations de l'Evangile; aussi une vague épouvante s'insinua-t-elle dans son âme; elle commença à être ébranlée et ne résista plus que pour la forme.

— Que prévoyez-vous donc, mon père? avait demandé la jeune fille inquiète.

Le vieillard secoua la tête sans répondre.

— Tu veux donc me faire mourir de chagrin, Amélie ? reprit madame Humbert. N'étais-je donc pas assez éprouvée de Dieu ? Veux tu me priver de mon dernier enfant ? Et si tu venais à tomber au pouvoir d'une de ces bandes indisciplinées qui commencent à se répandre dans nos campagnes, crois-tu, malheureuse, acheva-t-elle en frémissant à cette pensée, crois-tu que tu te sauverais en invoquant ta jeunesse et les droits de ton sexe ?

Amélie comprit qu'il lui fallait intéresser sa mère à son départ ; aussi se jeta-t-elle sur son sein et lui dit-elle, au milieu de ses baisers :

— Je ramènerai Prosper, je te le promets ; d'ailleurs, pour éviter les insolences auxquelles mon sexe n'est que trop exposé, je revêtirai un costume d'homme, et Antoine m'accompagnera jusqu'à la tente de mon frère. Une fois là, je n'aurai plus rien à craindre ; n'aurai-je pas mon frère pour me faire respecter ? et Antoine vous rapportera des nouvelles toutes fraîches.

Cette perspective calma un peu le chagrin de la pauvre mère qui ne s'opposa plus que mollement à la réalisation du projet d'Amélie et qui mit la main au petit paquet de hardes qu'elle devait emporter ; une bourse bien garnie tomba même des mains de madame Humbert dans celles de sa fille.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, dit-elle en la lui remettant. Mais jure-moi d'être sage et de ne pas céder à toutes les folles idées qui vont naître dans ta tête enthousiaste. Oh ! ta tête ! je la crains plus que les Cosaques eux-mêmes ! Et la pauvre femme, vaincue, mais

non convaincue, se détournait de temps en temps, pendant ces préparatifs de départ, sous le prétexte apparent de chercher un objet dans une armoire, mais en réalité pour cacher une larme.

— Je vous le jure, ma bonne mère ; si l'amour de la patrie m'entraînait, je l'enrayerais aussitôt par l'amour filial.

Amélie partit avec Antoine; aucun accident ne ralentit la marche de nos deux voyageurs, et nous les avons vus faire leur entrée sous la tente des deux amis.

Pour cacher l'exubérance de sa gorge, Amélie avait jeté sur ses épaules un ample manteau qu'expliquait d'ailleurs la rigueur de la saison; elle avait emprisonné ses mains dans des gants de peau, ses pieds dans des bottes et son corps dans une veste de paysan. Un chapeau de feutre, à larges bords, dérobait aux regards les boucles noires de son abondante chevelure, roulée en chignon au sommet de la tête. Mais un connaisseur ne se fût pas laissé prendre à ce grossier déguisement, et l œil d'Amédée sut deviner l'éclatante perfection des formes qui défiait tout travestissement de bure ou de soie, masculin ou féminin, de seigneur ou de rustre. La figure d'ailleurs avait conservé ce pur ovale qui est le privilége de la femme. Amélie, très-grande, brune, d'une beauté sculpturale, était ravissante ainsi : ses beaux yeux en paraissaient plus noirs, ses lèvres plus roses; ainsi transfigurée par l'amour de son pays, par le dévouement fraternel, on l'eût prise pour la Minerve ardennaise.

En reconnaissant sa sœur, Prosper n'avait pu retenir un cri d'épouvante.

— De quelle affreuse nouvelle es-tu la messagère? s'écria le jeune homme. Est-ce la mort de notre père ou celle de notre mère que tu viens m'apprendre?

— Ni l'une ni l'autre, Prosper, répondit Amélie. Grâces à Dieu, le malheur n'a pas visité notre maison depuis ton départ.

— Qui t'amène donc, chère enfant, au milieu d'une armée que la fatalité semble poursuivre ?

— Je viens partager ta bonne ou ta mauvaise fortune. Au cas où tu serais blessé, je m'établirai à ton chevet. Au temps où nous vivons, dans toute femme doit battre le cœur d'une sœur de charité.

Prosper se tut un instant, non faute d'arguments, mais effrayé à la pensée de cette vie de hasards et de fatigues qu'allait commencer sa sœur

Il essaya de nouveau de la détourner de ce projet; mais, au moindre mot de reproche tendant à blâmer sa témérité, elle lui fermait la bouche en lui disant d'un ton demi-enjoué, demi-sérieux :

— Ne serai-je pas auprès de toi? Douterais-tu de ton courage, du mien? Notre père ne nous a-t-il pas appris à sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général? Chacun sert son pays à sa manière.

Amédée, l'ami de Prosper, ému de cette preuve d'amitié fraternelle, regardait cette jeune fille dont le front rayonnait d'un saint enthousiasme et dont les formes se dessi-

naient vigoureuses sous sa veste de paysan. Il sentit alors comme un feu liquide se répandre dans ses veines et soudain son cœur se prit à battre.

— Et puis nous serons deux pour vous défendre, mademoiselle, fit-il en prenant part, pour la première fois, à la conversation, après s'être rendu maître de son émotion qui d'ailleurs avait passé inaperçue.

A ces mots, Amélie se retourna vers celui qui les avait prononcés et arrêta un instant son regard sur le visage sympathique du jeune homme.

— Amédée Mauduy, mon ami, fit Prosper en songeant seulement alors à présenter à sa sœur son compagnon d'armes.

— Je vous connais depuis longtemps, monsieur, répliqua Amélie ; car mon frère nous parlait souvent de vous dans ses lettres ; pardon de n'avoir pas reconnu tout d'abord l'original au portrait qu'il nous a fait de vous.

Amédée balbutia, pour toute réponse, quelques mots inintelligibles que l'émotion faisait trembler sur ses lèvres.

Le capitaine Mauduy était un beau jeune homme que l'on eût pris pour un enfant du Midi, cette terre bien-aimée du soleil, tant il avait les cheveux noirs et la figure pâle ; sous son front haut et sévère ne naissaient que des pensées sérieuses.

Sa moustache, noire et fine, faisait ressortir l'éclatante blancheur de ses dents, bien plantées dans leurs alvéoles. Sous son uniforme, qui dessinait parfaitement les contours de sa taille mince et bien faite, on devinait des res-

sorts d'acier, une force peu commune au service d'une volonté inébranlable. Il passait au régiment pour être d'une vertu farouche ; car son cœur où brûlait seul l'ardent amour de la vieille foi chevaleresque, n'avait point encore battu sous un regard de ces ravissantes créatures que d'aucuns, de méchante humeur sans doute ou mal partagés par la nature du côté des grâces physiques, assurent que Dieu a données pour compagnes aux hommes, afin d'assurer leur damnation éternelle et d'économiser ainsi les belles stalles de son paradis. Jusqu'à ce jour donc, malgré les coups d'œil provoquants que lui avaient valus son grand air et son brillant uniforme, alors que Napoléon promenait victorieusement ses soldats dans les capitales de l'Allemagne, l'ami de Prosper avait passé calme et froid, drapé dans un manteau d'indifférence et détournant ses lèvres de ces beaux fruits de damnation.

— N'avait-il donc pas de cœur? va me demander ma lectrice curieuse. La réponse à cette indiscrète question se trouve en partie plus haut et sera complétée plus tard.

La présentation faite, la conversation s'engagea entre nos trois jeunes gens ; Prosper s'informa de ce que l'on pensait de la marche envahissante des étrangers; de l'état des campagnes ; mais la jeunesse est si insouciante qu'ils oublièrent bientôt les malheurs du temps présent pour jeter un coup d'œil dans l'avenir et pour former des projets embellis par l'espérance.

— Qu'avons-nous à craindre? conclut Amédée ; la réputation de mademoiselle Amé-

lie restera intacte et, si son action est jamais connue, elle ne soulèvera que l'admiration parmi les honnêtes gens. Quel plus noble devoir que de réparer les désastres causés par la guerre ?

— Et les dangers à courir ? objecta Prosper.

— N'avons-nous pas notre épée pour les conjurer et notre courage pour défendre ta sœur ? répondit Amédée.

Il fut donc résolu que la jeune fille partagerait la tente de son frère et que le capitaine Mauduy irait, à l'heure du repos, demander un abri pour la nuit à un de ses camarades.

Une fois cet arrangement pris, Antoine, porteur de bonnes nouvelles et de baisers pour madame Humbert, remonta dans la voiture qui les avait amenés, sa jeune maîtresse et lui, et se remit en chemin pour Quatre-Champs en faisant toutefois un long détour pour ne pas s'exposer à tomber au milieu des lignes ennemies.

Et, confiants en Dieu, les jeunes gens s'endormirent sans penser que le jour devait les livrer aux hasards de nouvelles batailles. Seul, Amédée se réveilla plusieurs fois; dès lors son sommeil fut traversé par des songes où la gloire et le canon n'étaient pour rien.

VII. — NAPOLÉON DANS LA FERME.

Le congrès de Châtillon, amené par les victoires de Brienne et de la Rothière, ne suspendit que momentanément les hostilités.

L'Europe entière, fatiguée et épuisée, attendait pourtant avec impatience le résultat définitif de tant de combats, de tant d'hommes et de millions sacrifiés ; mais l'attente générale fut trompée : on acquit la preuve que la paix était impossible, surtout aux conditions posées.

A Champ-Aubert, les deux armées se retrouvèrent donc en présence.

Si jamais Napoléon fut grand et mérita les éloges de la sévère Histoire, c'est certainement dans cette admirable campagne de France ; il est vrai que ses soldats voyaient poindre à l'horizon le clocher de leur village ; qu'il ne s'agissait plus alors d'acquérir une vaine gloire ; mais bien de sauver son père de la mort ; sa mère, ses sœurs du déshonneur ; le logis paternel de l'incendie. Avec ce devoir à remplir, les plus poltrons deviendraient des héros, et les soldats de Napoléon étaient des braves. C'est ce qui explique les succès surhumains de cette gigantesque épopée militaire.

Une fois encore, l'épée redoutable de la France devait faire de larges trouées dans les rangs ennemis. Le 10 février 1814, l'Empereur écrasa les Russes commandés par le général Alsuvief.

Au grondement sourd du canon, au bruit d'une fusillade meurtrière, Amélie avait senti grandir son courage ; aussi, malgré les vives recommandations que son frère lui avait faites le matin ; malgré un coup d'œil d'inquiète sollicitude d'Amédée, résolut-elle de quitter le camp et de se diriger vers le champ de bataille.

— Si je ne puis armer ma main d'un fusil ou d'un sabre, se dit-elle, j'ai du moins dans l'âme assez de dévouement et de patriotisme pour remplir les fonctions de sœur de charité.

Elle pensa donc, dès lors, à porter secours aux blessés, en se promettant toutefois d'agir avec prudence ; mais bientôt, entraînée par la pitié et les cris des mourants, et oubliant le danger et les promesses faites à son frère, elle se trouva à quelques pas à peine d'un bataillon d'ennemis.

Ces derniers, furieux de l'échec que leur préparait encore la fortune, résolurent de venger leur défaite certaine sur cette faible proie que leur offrait le hasard.

Amélie ne s'aperçut du danger que lorsqu'elle se vit entourée de Russes et sans possibilité d'échapper par la fuite. Déjà la main d'un chef s'était posée sur le bras de la jeune fille qu'il entraînait dans la direction du camp des alliés, quand soudain une balle étendit le ravisseur aux pieds de sa prisonnière.

Néanmoins, celle-ci n'espérait point échapper aux suites de sa fatale imprudence et, voyant un Cosaque furieux lever au-dessus de sa tête la crosse de son fusil, elle avait fait à son pays le sacrifice de sa vie, en pensant à sa mère qu'elle ne reverrait plus et en recommandant son âme à la miséricorde de Dieu.

Cependant un capitaine de la vieille garde qui chargeait l'ennemi non loin de là, avait vu le commencement de cette scène et il était arrivé à temps pour abattre d'un coup d'épée le poignet du Cosaque qui poussa un gémissement de douleur.

— Courage, Amélie! s'écria-t-il; tenons ferme pendant quelques minutes et nous sommes sauvés : la vieille garde arrive.

Ce fut un moment d'indicible émotion, d'affreux carnage; le glaive du Français tournoyait dans l'air et s'abattait ensuite comme une massue ; autant de coups, autant d'hommes qui tombaient pour ne se plus relever. Mais l'acier le mieux trempé n'eût pu résister longtemps aux chocs de ce massacre surhumain ; il arriva donc que le courageux capitaine n'eut plus dans la main qu'un tronçon dont il se servit comme d'un poignard. Il avait roulé son manteau autour de son bras gauche et parait ainsi les coups de ses adversaires ; mais que pouvait-il, presque désarmé? Il y avait bien des armes à ses pieds; mais, s'il se baissait pour en ramasser une, les ennemis en profiteraient pour l'assommer. Heureusement, Amélie comprit le danger que courait son généreux défenseur et, prenant le fusil d'un soldat tué, elle le tendit au capitaine qui s'en saisit et recommença la lutte, mais une lutte désespérée.

Un contre tous! hélas! il fallait succomber; le plus fier courage ne peut longtemps tenir tête au nombre, et il y avait déjà cinq minutes que durait ce combat. Le corps du pauvre Français était couvert de blessures ; son manteau, haché de coups d'épée, ne pouvait plus lui servir de bouclier, et c'est à peine si sa main avait encore la force de soutenir son fusil. Les ennemis, le voyant ralentir ses terribles moulinets qui les avaient tenus à distance, se rapprochaient pour l'étreindre

dans un cercle de fer et essayer de s'emparer de leur adversaire, mort ou vif; la pointe d'une baionnette menaçait déjà sa poitrine, lorsque, prompte comme l'éclair, Amélie ramassa le tronçon d'épée tombé dans la lutte et, d'une main ferme, le lança dans le ventre du Russe qui lâcha son arme et un épouvantable juron.

— Merci ! murmura le pauvre Français qui, malgré ses horribles souffrances, parvint néanmoins à sourire à Amélie. Si nous succombons, nous aurons du moins vendu chèrement notre vie.

Il essaya de nouveau de soulever son fusil ; mais ses forces le trahirent. A son tour il tomba.

— O mon Dieu ! il est mort ! s'écria Amélie dont le cœur palpita d'une épouvantable angoisse, mort pour me sauver !

Et sans plus prendre garde aux ennemis, elle se jeta sur le corps gisant à terre, tout couvert de plaies et de sang et ne donnant plus signe de vie. La pauvre enfant, prostrée par la douleur, serait infailliblement retombée aux mains des Russes, si la garde impériale victorieuse n'eût refoulé ces derniers dans leur camp en en faisant un horrible massacre ; car la victoire de Champ-Aubert fut une des plus sanglantes de celles que remporta Napoléon.

En passant près du capitaine dont les yeux fermés et les traits affreusement pâles offraient l'image de la mort, ses compagnons d'armes murmuraient en se découvrant, mais sans toutefois suspendre leur course triomphante :

— Pauvre frère! nous sommes arrivés trop tard!

Sans doute nos lecteurs ont déjà reconnu, dans celui que pleure Amélie, le capitaine Mauduy : c'était lui, en effet; mais il nous faut dire comment il était venu au secours de la jeune fille. Voici donc ce qui s'était passé :

Placé à la tête de sa compagnie, Amédée avait vu, non sans effroi, le danger imminent que courait la sœur de son ami; pourtant il ne pouvait se mettre en faute contre la discipline militaire en abandonnant son poste, sans s'exposer à une sévère punition et il ne pouvait non plus rester l'impassible spectateur de la scène que nous avons décrite plus haut Il trouva un moyen de tout concilier.

— Sous ce règne, se dit-il, jamais, que je sache, le courage n'a été puni. Donc une charge brillante, et je *la* sauve!

Roulant alors son manteau autour de son bras et arrachant son fusil à un soldat, il s'était écrié :

— En avant! à la baïonnette!

Et, à pas rapides, il s'était élancé dans la direction du groupe de Russes qui retenaient Amélie prisonnière. Arrivé à une portée de fusil, il avait ajusté et fait feu. Puis, jetant cette arme, il avait tiré son épée et repris sa course précipitée.

Sa compagnie, distancée, l'avait enfin rejoint, mais trop tard, puisqu'il gisait maintenant sur le sol.

Au cri poussé par Amélie, un chirurgien-major, devinant une immense douleur, était accouru; après avoir constaté que le cœur du

capitaine battait encore, il rendit un peu d'espoir à la pauvre enfant :

— Calmez-vous, mademoiselle, fit-il ; le soldat que vous pleurez n'est qu'évanoui ; puis, mettant à nu la poitrine et les épaules, il ajouta, après quelques minutes d'un examen attentif : Les blessures sont nombreuses ; mais les seules graves sont celles du bras gauche dont les chairs sont déchirées et l'os entamé ; et pourtant elles ne doivent pas vous inspirer de crainte.

— Oh ! sauvez-le, monsieur, et soyez béni, s'écria-t-elle en tombant aux genoux du médecin vers lequel elle levait ses mains jointes et ses beaux yeux noirs pleins de larmes.

— Des soins et du repos, ajouta-t-il avec bonté, et il n'y paraîtra plus dans quelques mois.

—Merci, monsieur ; que Dieu vous entende!

Des infirmiers, à la recherche des malheureuses victimes encore vivantes de cette boucherie sanglante, passaient en ce moment, portant une civière vide. Le médecin les appela et leur ordonna de placer le blessé sur le brancard et de le diriger vers un corps de ferme qui s'élevait non loin du champ de bataille.

En cette fatale journée, il devait être donné à la pauvre enfant de connaître toutes les horreurs de la guerre. En suivant les porteurs, elle entendit une voix faible qui prononçait son nom.

Parmi les blessés et les morts, elle reconnut Prosper, dont la figure était balafrée d'un affreux coup de sabre.

— Et toi aussi, mon frère! fit-elle en l'aidant à se relever et en guidant ses pas chancelants vers l'entrée de la ferme où était arrivé le brancard.

A la vue de son ami, étendu sans mouvement, Prosper murmura d'une voix émue :

— Serait-il mort?

— Non, mais il est grièvement blessé.

— Oh! ma pauvre sœur, c'est le ciel qui t'a envoyée pour nous soigner. Nous avons été trop heureux jusque-là; il faut toujours, tôt ou tard, payer à la patrie sa dette, — une dette de sang!

Amédée fut couché dans l'unique lit de la ferme et Amélie commença à son chevet son rôle de sœur de charité.

Le chirurgien lava alors les plaies des deux amis, posa le premier appareil et, après un nouvel examen, se retira en affirmant derechef que les blessures n'étaient pas mortelles.

En ce moment, il se fit un grand tumulte à la porte de la maison que les habitants avaient abandonnée par crainte des Cosaques.

— Vive l'Empereur! criait-on.

C'était en effet Napoléon qui entrait dans la ferme, suivi du général Bordesoulle et d'un officier d'ordonnance. Au spectacle qui s'offrait à sa vue, l'Empereur fronça le sourcil et s'avança vers la jeune Ardennaise en murmurant :

— Quelle sanglante journée! des blessés partout, mais heureusement plus de Russes que de Français. Comment se nomment ceux-ci, mademoiselle?

— Amédée Mauduy et Prosper Humbert,

tous deux capitaines dans votre vieille garde, sire.

— Je les reconnais, ce sont deux braves ; qu'on prévienne mon médecin Corvisart; il me les sauvera, acheva Sa Majesté en se tournant vers son officier d'ordonnance.

Ce dernier transmit l'ordre au soldat de planton, pendant que Napoléon, assis sur une chaise de paille, devant une table boiteuse sur laquelle il étala bientôt des cartes géographiques, contemplait la jeune fille, sublime dans son rôle de garde-malade.

— Oh ! que ce peuple est grand, Bordesoulle ! murmura-t-il en s'adressant à son général. En France, le courage n'est pas le partage exclusif des hommes ; les femmes en ont aussi leur part. Que ne pouvais-je pas tenter avec de tels sujets ? Mais j'ai entrepris une œuvre surhumaine. Pourtant il faut que je sauve mon peuple !

— La fortune vous donnera votre revanche et elle sera éclatante, sire, répondit Bordesoulle qui se détourna pour essuyer une larme ; car il adorait son Empereur, ce soldat à la rude moustache et à la figure bronzée.

Assis à califourchon, les bras appuyés sur le dossier de sa chaise et la tête dans ses mains, Napoléon semblait rêver.

En ce moment, il n'était pas abattu, mais triste ; peut-être pensait-il à toutes les victimes que le canon avait semées sur sa route ; aux sourires que la mort avait effacés sur tant de lèvres de vingt ans ; à tant d'étrangers qui avaient envahi notre malheureux pays épuisé ; peut-être songeait-il à sa fille bien-

aimée, cette pauvre France, que, malgré tous ses efforts, tous ses succès, tout son génie, tout son amour, il n'avait pu sauver de la profanation étrangère.

Peut-être tout cela s'entre-choquait-il au fond de sa pensée; car une larme brilla au bord de la paupière du géant historique qui n'avait jamais pleuré ; mais ce fut un nuage de peu de durée; bientôt son front s'éclaircit; il redevint l'homme impassible,

> Et si fractus illabatur orbis,
> Impavidum ferient ruinæ,

à qui le destin n'avait jamais pu faire crier grâce, et il se remit à étudier la carte d'Europe, bâtissant peut-être dans son génie de nouveaux et gigantesques projets.

Corvisart entra. Après avoir ausculté les deux blessés et sondé leurs plaies :

— De quel pays sont ces deux capitaines, ma belle enfant? demanda-t-il à Amélie.

— De Quatre-Champs et de Lacroix-aux-Bois.

— Dans les Ardennes, n'est-ce pas? C'est mon pays aussi, à moi. Puis, après quelques minutes de silence, il reprit : Qu'on amène une voiture munie d'un bon lit et qu'on expédie ces pauvres jeunes gens dans leurs familles. Ils seront mieux soignés par leurs mères et par leurs sœurs que par les infirmiers de nos ambulances.

A ces mots, Napoléon releva la tête et fronça le sourcil :

— Comment, Corvisart, c'est là ton ordonnance; mais tu veux donc me priver de mes

derniers braves ? tu es donc vendu aux alliés ?

— Il le faut, sire, répondit le célèbre médecin; votre métier est de gagner des victoires, le mien est d'arracher des victimes à la mort; laissez-les donc partir. D'ailleurs, en cet état, ils vous seraient plus gênants qu'utiles. Jugez-en vous-même, sire. Tenez, celui-ci a le bras littéralement haché et le corps entier n'est qu'une plaie. Il a dû souffrir un horrible martyre.

— Oh! oui, monsieur, s'écria Amélie, et pourtant il n'a pas poussé une plainte. Oh! si vous l'aviez vu, comme moi, tenir tête à vingt ennemis à la fois !

— Un beau fait d'armes, conte-le-moi, ma fille, interrompit Napoléon en se rapprochant du lit du blessé.

Heureuse de faire briller devant un si auguste personnage la bravoure de son sauveur, Amélie raconta ce que nous savons, en faisant passer dans son récit tout l'enthousiasme de son âme, toute la reconnaissance de son cœur et le souffle puissant de l'amour de la patrie.

Tous l'écoutaient avec recueillement et, quand elle eut fini :

— J'aime les actes de courage et je les récompense : crois-tu, Corvisart, fit Sa Majesté en détachant sa propre croix, qu'en plaçant cet appareil sur la poitrine du capitaine Mauduy, il n'aidera pas à fermer ses plaies ?

— Oh! merci, sire! s'écria Amélie en tombant aux pieds de l'Empereur.

— Relève-toi, ma fille; à la beauté tu joins la bonté; à défaut de croix, voici pour toi une

bague qui te rappellera notre entrevue, et comme Amélie s'approchait pour recevoir ce cadeau princier, Napoléon l'embrassa sur le front en reprenant : Et moi aussi je me souviendrai de cette belle enfant qui, au milieu de ma nuit sombre, a brillé comme un rayon d'espérance et de dévouement.

— Ainsi, conclut le médecin qui revint à son projet, je puis m'informer d'un voiturier, sire ? Vous me donnez carte blanche pour faire reconduire ces pauvres enfants dans les Ardennes ?

— N'est-ce pas ton pays, Corvisart ? demanda l'Empereur qui essayait de reculer le moment où il lui faudrait perdre ses soldats.

— Oui, sire, et, malgré le proverbe, je me fais gloire d'être Champenois.

— En effet, si j'ai bonne mémoire, il existe sur les Champenois un dicton peu flatteur, ainsi conçu, je crois : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes », proverbe mal compris souvent et que, pour cause, je propose de remplacer par celui-ci : « Quatre-vingt-dix-neuf braves et un Champenois font cent braves ». Ainsi, il faut me résigner à les perdre, mes deux capitaines ? ma pauvre vieille garde ! elle s'en va, Corvisart ! Qu'ils partent donc, acheva l'Empereur en poussant un soupir de regret ; d'ailleurs, une fois rétablis, ils me reviendront ou m'aideront là-bas à débarrasser mon pays des étrangers.

Le sacrifice était fait.

Malgré sa fatigue, car, depuis plusieurs nuits, Napoléon ne s'était pas déshabillé, il

envoya un officier réclamer des vivres au maire de Montmort; puis, approchant sa table du feu, car il ventait fort et la nuit était froide, l'Empereur, à la clarte d'une chandelle fumeuse, reprit son étude favorite de la carte d'Europe, sur laquelle, d'avance, il arrêtait ses plans de bataille.

. . . .

VIII. — A L'APPEL DE LA PATRIE.

Par une belle et froide nuit de janvier 1814, un voyageur suivait la route accidentée qui va de Mézières à Vouziers. Il avait dû déjà fournir une longue traite, car la fatigue alourdissait son pas.

Autant qu'on en pouvait juger à la clarté des étoiles qui, comme des diamants, scintillaient au fond d'un ciel sans nuages, sa tournure etait élégante; une longue chevelure noire, moutonnant en boucles sur le collet d'un habit de velours, donnait, sous le pâle et doux reflet de la lune, une apparence séraphique à la figure distinguée de l'inconnu. Il avait les lèvres roses, comme celles d'une femme; mais son œil noir, au-dessus duquel s'ouvrait l'arc d'un sourcil noir aussi, qu'on eût dit tracé par un pinceau, corrigeait un peu la morbidesse trop féminine de sa beauté et rachetait la délicatesse exagérée de ses traits; néanmoins, malgré son apparence efféminée,

en lui on sentait courir la force ; on devinait l'énergie à la manière dont il secouait sa forte chevelure, et à l'éclair qui jaillissait parfois de son œil profond. Une fine moustache estompait la lèvre supérieure de l'adolescent ; car à peine le voyageur paraissait-il vingt ans, bien qu'il en eût réellement vingt-cinq; sa main droite, petite et nerveuse, s'appuyait sur un bâton de houx, coupé sans doute dans la forêt des Ardennes.

Son costume, par la coupe, rappelait celui des peintres italiens ; son habit était de velours noir à larges manches et dessinait les contours d'une taille élancée et bien prise.

Le voyageur semblait avoir hâte d'arriver ; car, malgré sa fatigue évidente, il ne songeait ni à s'arrêter, ni à frapper à l'une des auberges échelonnées le long de sa route.

Comme pour rendre de l'élasticité à son jarret, et plus de rapidité à sa marche que la fatigue ralentissait, il entonna *la Marseillaise*, ce chant d'un peuple qui aspire à la liberté, cet hymne d'une nation qui veut s'affranchir du joug. Il la dit avec force ; sa figure s'animait à ce chant guerrier ; dans sa voix, passait le souffle de l'indignation qui avait dû inspirer le poète lui-même.

Déjà dans le lointain s'estompaient les toits plats et couverts de tuiles du bourg du Chêne-le-Pouilleux. Là, le voyageur s'arrêta dans une auberge pour y allumer un cigare.

Loin de nuire à la beauté de l'inconnu, la lumière de la lampe confirmait pleinement le jugement porté à la clarté des étoiles ; toute sa personne exhalait ce parfum aristocratique

qui vaut un acte de naissance, et toutes ses manières annonçaient une éducation soignée.

Au moment de partir, il tira de la poche de son gilet une élégante montre sortant des premières fabriques de Genève : il était onze heures du soir.

— Encore deux heures de chemin, pensa-t-il, et je retrouverai enfin une seconde famille.

Il reprit sa marche, dépassa le château de la Maison-Rouge, le village des Alleux dont le nom rappelle la féodalité, et descendit la route, creusée au sein d'une montagne, qui conduit à Quatre Champs. Arrivé en face de la maison du père Humbert, il s'arrêta un moment, murmurant à demi-voix :

— Enfin ! après une si longue absence, je vais donc la revoir ! Elle promettait dans sa fleur un beau fruit, et sans doute la fleur aura tenu sa promesse. Mais pourquoi ce tremblement subit ? Oh ! qu'il est puissant en nous l'amour du pays natal ! Malgré les années, le cœur reste jeune : lui seul n'oublie pas ! Depuis plus de dix ans que j'ai quitté ce pays, il a reconnu la maison où il a commencé à battre et à laquelle il vient demander le bonheur. Il s'inonde de joie et pourtant il me semble que je vais mourir. Voyons ! pas de faiblesses, soyons homme !

Et il franchit la porte de la cour.

Vue du dehors, cette maison n'avait rien de remarquable ; c'était la demeure d'un cultivateur aisé ; on y entrait par la porte charretière donnant sur la route et s'ouvrant sur une vaste cour où l'on remarquait toute sorte

d'instruments aratoires : herses, charrues, voitures, chariots, etc. Plus loin, en face de la porte, une immense grange servant à remiser et à battre le grain ; sur la droite, les écuries et les étables où mugissaient les bestiaux et hennissaient les jeunes poulains ; sur la gauche, la maison d'habitation.

La vitre était encore éclairée ; malgré l'heure avancée, M. et madame Humbert n'étaient pas couchés ; une lampe en fer et à crémaillère, datant au moins d'un siècle, comme tout l'ameublement d'ailleurs, qui néanmoins, malgré sa vétusté, reluisait d'une étincelante propreté, une lampe, disons-nous, suspendue au plafond, éclairait le visage soucieux des deux vieillards. Dans l'âtre s'éteignaient les dernières étincelles du feu ; la pièce était vaste et, dans la pénombre on remarquait une alcôve et dans cette alcôve un lit que ne visitait plus ou très-rarement le sommeil.

Le père Humbert avait à cette époque une soixantaine d'années. Ce n'était plus le bienveillant conteur des heureuses soirées dont nous avons parlé au début de cette histoire ; sa physionomie s'était assombrie et ne laissait plus rien paraître des pensées qui s'agitaient dans son âme ; parfois pourtant un éclair de colère, ou un soupir venait démentir cette apparente insensibilité. La douleur avait peu à peu courbé sa haute taille, mais, malgré ces apparences d'un changement complet, au fond de son cœur brûlait toujours la flamme ardente et pure de l'amour de la patrie et de l'amour paternel ; il avait toujours le renom

mérité d'être un homme marqué à l'A, expression pittoresque empruntée par nos aïeux à l'hôtel des Monnaies de Paris, à l'époque où cet établissement avait la réputation de frapper les pièces du meilleur aloi.

Son foyer était reconnu plus que jamais comme un foyer honnête où les vertus les plus viriles sont l'objet d'un culte constant; mais les voisins avaient fui, car on n'aime pas à s'asseoir sous le manteau de la cheminée des maisons dont la tristesse est devenue l'hôtesse.

Pour madame Humbert, ce cœur d'or, cette excellente femme qui ne vivait que pour son mari et ses enfants, ses joues portaient encore la trace de larmes récentes ; elle n'avait plus le courage de retenir ses pleurs devant son mari, qui, lui-même, laissait pencher tristement sur sa poitrine sa tête toute blanche.

— A quoi penses-tu, Marie ? demanda soudain le cultivateur à sa femme.

— Aux changements survenus si rapidement dans notre famille; aux vides faits à notre foyer.

— Le retour les comblera, femme, espère !

Comme il achevait ces mots, le voyageur frappait à la porte de la maison.

— Entrez, fit le père Humbert qui tressauta sur sa chaise et qui se prit à trembler dans l'appréhension d'une mauvaise nouvelle.

La porte s'ouvrit.

— En voici déjà un que le ciel nous rend, s'écria, le vieillard, dont la physionomie s'éclaira sur-le-champ d'un rayon de bonheur, en reconnaissant Raoul de Chestres, et en se

levant pour ouvrir ses bras au jeune homme qui s'y précipita. Allons, femme, une accolade à notre ami et un bon feu. Un instant, faisons trêve à notre douleur pour recevoir convenablement l'hôte que nous renvoie l'amitié. Avez-vous faim, Raoul ?

— Oui, je n'ai pris, de toute la journée, qu'un morceau de pain trempé dans un verre de vin.

— Marie, fit le vieillard en se tournant vers sa femme, mets dans la poêle un morceau de jambon fumé flanqué de quelques œufs. Je suppose que vous aimez toujours l'omelette, Raoul ? continua le cultivateur.

— Surtout faite par maman Humbert, répondit le voyageur ; parfois, à Gand, il m'arrivait aux narines comme des parfums de celles qu'elle me faisait autrefois.

— Tu entends, femme ? sache te tenir à la hauteur de ta réputation. Et vous nous revenez pour toujours, mon ami ?

— Peut-être; en tout cas, mon pays a besoin de mon bras, et j'accours. C'est surtout sur la terre d'exil qu'on apprend à aimer sa patrie.

— Merci, Raoul.

— Doutiez-vous donc de mon courage ? demanda le vicomte étonné.

— Jamais. Vous venez de Gand, avez-vous dit, et comment viviez-vous là-bas ? Pardon si je suis indiscret.

— Du tout. Dans ma jeunesse, vous le savez, j'avais appris à brosser convenablement une toile ; j'eus recours à mon talent pour me créer des ressources et bientôt j'acquis une

certaine réputation; aussi mes tableaux s'enlevaient-ils rapidement et me rapportaient-ils de quoi suffire largement à tous mes besoins.

— Pauvre enfant! réduit au métier de peintre!

Le vicomte sourit de l'exclamation du vieillard qui résume assez bien l'idée que les paysans se font des hommes de lettres et des artistes.

— Et Prosper? et... Amélie? reprit le jeune homme avec un tremblement dans la voix et comme se décidant enfin à faire une question qui, depuis longtemps, se pressait sur ses lèvres.

— Prosper est en Champagne avec son régiment; et Amélie est allée le rejoindre.

— Et vous l'avez laissée partir? fit Raoul stupéfait. Mais c'est la mort qu'elle est allée chercher là-bas!

— Peut-être! répliqua le vieillard; car j'ai grand'peur qu'elle ne se borne pas à soigner son frère au cas où il serait blessé, mais qu'elle ne s'arme aussi pour la défense de sa patrie.

— Pauvre enfant, toujours courageuse et dévouée! fit le jeune homme qui ne se rendit qu'à grand'peine maître de son émotion. Et ici que pense-t-on de l'invasion? demanda-t-il après un moment de silence.

— On commence à se fatiguer du joug et un éclat est imminent.

— Tant mieux! s'écria Raoul dont le front rayonna, je ne serai pas venu pour rien.

— Une bande d'alliés, ou plutôt de voleurs,

de maraudeurs, des traînards d'armée, des ramassis d'hommes mis au ban de toutes les nations, reprit le cultivateur, se sont établis dans le village qu'ils pillent et dont ils insultent les habitants. Ils sont commandés par un hetman aussi lâche qu'insolent et brutal. Oh ! nous vivons dans un temps où il faut digérer bien des insultes : mais patience... acheva le vieillard qui s'était levé et marchait à grands pas dans la salle à manger pendant que le vicomte de Chestres s'asseyait devant une omelette au lard au parfum appétissant.

— Et c'est un homme qui nous vaut tous ces malheurs !

— Silence ! Raoul, il lutte avec un courage surhumain ; il expie peut-être, ne le maudissons pas !

— Vous avez raison, fit le jeune homme qui, bien que n'approuvant pas l'ambition démesurée de l'Empereur, ne pouvait pourtant s'empêcher de s'incliner devant son génie et sa bravoure.

Enfin, quand Raoul, doué de cet appétit de vingt ans que ni la fatigue ni la douleur n'ont le privilége de détruire, eut mangé l'omelette confectionnée par madame Humbert, et dont le fumet chatouillait agréablement l odorat, il souhaita à ses hôtes une bonne nuit et gagna sa chambre, où un lit moelleux dont il avait d'ailleurs grand besoin, reposa son corps harassé. Avant de s'endormir, il pensa à sa belle fiancée dont la charmante image lui apparut avec l'auréole du dévouement au front et il ne la quitta un instant que pour la retrouver dans un songe que lui dépêcha le sommeil.

De son côté, M. Humbert se mit au lit en murmurant :

—Assez d'insultes ; il est temps de préparer la vengeance ! Comme l'a dit Raoul, il ne sera pas venu en vain.

Les bandes d'alliés dont avait parlé M. Humbert à Raoul, se composaient d'hommes moitié soldats, moitié voleurs, combattant le moins possible, volant le plus qu'ils pouvaient ; il y en avait de toutes les nations : de la Russie, de la Saxe, de la Bavière, de la Prusse, etc.; car tous les peuples ont leurs égouts vers lesquels s'écoulent d'elles-mêmes et comme par une pente naturelle, toutes les immondices morales et sociales. Trop souvent les arrière-gardes des armées sont les égouts de ces immondices, parce que là le danger est moindre, le butin plus facile. Il ne faut pas grand courage pour piller les maisons abandonnées ; pour suivre la route débarrassée par les vainqueurs.

D'abord ces hommes s'étaient bornés à venir, aux heures des repas, s'asseoir à la table du paysan qui, malgré le dégoût que lui inspiraient ces êtres rongés par la vermine et la paresse, leur faisait une place en se soumettant aux dures nécessités de la guerre. Puis ils avaient pris peu à peu le ton du commandement, imposant leur volonté et se considérant comme les maîtres. Le plus souvent, abrutis par l'ivresse qu'ils avaient puisée dans des tonneaux d'eau-de-vie, ils entraînaient dans le désordre et la révolte les domestiques des fermiers et des cultivateurs. Devenus insolents avec l'impunité, bientôt ils ne se con-

tenteraient plus du vol et du pillage des propriétés, ils exigeraient des personnes le sacrifice de leur honneur. Déjà même, à la moindre résistance opposée à leurs ordres, ils menaçaient de mort, ils frappaient les gens, ils incendiaient les fermes et les habitations reculées. Que de misères subies ! Aujourd'hui encore, en Champagne, les vieillards sont saisis d'horreur au seul souvenir des Cosaques; car c'est de ce nom que les paysans appelaient toutes les bandes indisciplinées qui promenèrent dans les villages leurs exactions, leurs cruautés et leurs infâmes passions.

Stupéfaits, les paysans gémissaient, étonnés de la servitude, mais ne songeant point à s'en affranchir. Si parfois s'élevaient quelques velléités de révolte, elles n'étaient que partielles et disparaissaient avec la cause qui les avait fait naître. Cependant, les vexations continuaient, se multipliant même et prenant toutes les formes.

A ces malheurs venaient se joindre la crainte de la famine, les impôts forcés que prélevaient les armées et les maraudeurs. Le cultivateur était abattu ; pensant que le fruit de son travail ne serait ni pour lui ni pour les siens, et ne sachant combien de temps pouvait durer cet état de choses, il attendait ou la disette ou la délivrance.

Jusque-là le paysan n'avait connu que les horreurs de l'occupation étrangère, bientôt il lui serait donné de goûter les voluptés de la vengeance. Le père Humbert avait formé le projet d'une ligue patriotique tendant à débarrasser la contrée de ces brigands qui l'in-

festaient et l'infectaient; car ces êtres en guenilles que la vermine se disputait, s'abandonnaient à une honteuse malpropreté engendrant toute espèce de maladies.

Quelques jours après l'arrivée de Raoul, M. Humbert songea à mettre à exécution le projet qu'il avait conçu ; en conséquence, il se rendit, chaque matin, dans un des villages circonvoisins, où il organisa enfin l'attaque sur de vastes bases et où souvent, par sa parole énergique, il sut réveiller le sentiment patriotique dans les âmes les plus abattues.

Un soir que, de retour d'une de ces courses, il rentrait au logis, ni sa femme ni Raoul n'osèrent l'interroger, tant ses traits étaient décomposés; ses yeux brillaient d'un feu sombre; son corps tremblait, secoué par la colère qu'il ne pouvait maîtriser. Pendant quelques instants, il parut comme suffoqué et privé de la parole. Enfin, il s'écria, en s'asseyant près du foyer .

— Oh ! c'est affreux ! nos neveux ne voudront jamais croire ces choses-la ! Pauvre France ! es-tu assez avilie ! combien de hontes te faudra-t-il encore boire pour t'arracher à ta torpeur, pour te faire souvenir de la liberté?

— Calmez-vous, notre homme, dit madame Humbert effrayée de l'exaltation de son mari.

— Me calmer, femme ! mais tu ne sais donc pas ce qu'ils font, les Cosaques ! tiens, écoute, voici un exemple de leur cruauté, il est tout récent, il date d'aujourd'hui même : Une pauvre jeune fille de Vandy, à qui le ciel a donné la beauté, présent funeste à l'époque

où nous vivons, poursuivie par les obsessions de l'hetman et menacée, si elle ne cédait à sa brutale passion, de voir périr sa mère ; pour toute réponse à ces menaces et à ces infâmes propositions, a donné un soufflet à l'officier. Exaspéré, l'hetman a commandé que, toutes nues, la fille et la mère fussent livrées au fouet sur la place publique.

C'était là, en effet, un crime bien monstrueux, bien inouï, n'est-ce pas ? qu'une esclave, une vaincue, osât se rebeller contre le vainqueur qui lui faisait l'honneur de la trouver charmante ! Aussi le jugement rendu par l'hetman reçut-il son exécution. En vain ces deux malheureuses se tordaient-elles en demandant grâce ; vingt fois le knout laboura leurs épaules et traça un rouge sillon dans les chairs ouvertes.

Un chef surveillait l'atroce châtiment infligé à la vertu, et, si les tourmenteurs faisaient mine d'avoir pitié des cris déchirants, du cruel martyre de leurs victimes ; si la lanière ne marquait pas sa trace sanglante :

— Chiens d'esclaves, disait-il, avez-vous envie de prendre leur place ?

— Mais c'est horrible !, murmura madame Humbert.

— Et vous êtes resté impassible spectateur de cette infâme cruauté exercée lâchement sur deux femmes, monsieur Humbert ? s'écria Raoul dont les traits se crispaient d'indignation. Mais ces malheureuses n'ont donc ni mari ni frères ?

— Attendez donc la fin ; car ce n'est pas tout.

Le mari et les frères sont bûcherons et passent leurs journées dans la forêt : ils n'étaient pas là.

Sous un dernier coup de l'impitoyable lanière, les deux martyres tombèrent baignées dans leur sang, la poitrine haletante, les yeux injectés, aux lèvres une rouge écume. Oh! je vois encore le regard d'immense douleur que la jeune fille, oubliant ses propres souffrances, jeta à sa mère, à qui elle semblait ainsi demander pardon d'être la cause innocente de cette infernale barbarie.

Je tenais à la main une baguette de coudrier; exaspéré de la froide cruauté de ces bourreaux, je m'approchai du chef qui présidait à ce supplice :

— Lâche! lui criai-je en même temps que je lui cinglais la figure d'un coup de ma houssine.

Il poussa un hurlement de douleur; pour moi, avant que les soldats ne fussent revenus de l'étonnement causé par mes audacieuses représailles, je m'enfuis vers les bois.

Quelques balles sifflèrent à mes oreilles, mais ne m'atteignirent pas. J'étais parvenu à la lisière de la forêt; je n'avais plus rien à redouter. pour le moment du moins. Mais mon action va être le signal de la révolte; d'autant plus que les Cosaques se vengeront cruellement et réveilleront ainsi le courage de nos malheureux frères. Prévenons-les donc, conclut le vieillard, soyons prêts à nous défendre, à attaquer même quand aura sonné l'heure de la justice du peuple.

IX. — LE RETOUR.

Depuis plusieurs heures déjà, la nuit avait étendu son voile épais sur la nature endormie ; à peine si quelques rares étoiles parvenaient à trouer de leurs rayons la sombre immensité. Tous les paisibles habitants de Quatre-Champs oubliaient dans le repos les douleurs de la servitude et les cruautés de leurs maîtres. Seuls, quelques ivrognes attardés hasardaient encore dans les rues leurs pas incertains et leurs refrains bachiques souvent interrompus.

Nulle lumière ne brillait plus au logis du père Humbert, quand soudain un coup sec, frappé aux vitres de la fenêtre, arracha au sommeil le vieillard et sa femme.

— Ce sont les Cosaques qui viennent m'arrêter, pensa-t-il en sautant à bas du lit ; puis tout haut : Qui va là ? demanda-t-il.

— Prosper, votre fils, répondit-on du dehors.

— Entends-tu, femme ? s'écria le cultivateur qui tressaillit en reconnaissant cette voix. Passe vite un cotillon et allume un bon feu ; car ces nuits de février sont froides et ce pauvre enfant doit être gelé. Mais pourquoi revient-il, mon Dieu ? Et ce disant le père Humbert alla ouvrir.

Un militaire dont la figure disparaissait à moitié sous une épaisse couche de charpie

retenue par un bandeau de toile, se jeta dans les bras du vieillard qui ne put retenir un cri :

— Prosper! serais-tu donc blessé? demanda-t-il avec inquiétude.

— Une simple balafre, répondit le soldat que sa mère pressait déjà tendrement sur sa poitrine ; mais il ne s'agit pas de moi : je reviens avec un ami dont les blessures sont plus graves que la mienne ; ma sœur a commencé l'œuvre de la guérison ; aidée de toi, ma mère, elle la mènera à bonne fin.

— Amélie! où est-elle, où est ma fille? demanda madame Humbert. Il ne lui est rien arrivé, au moins?

— Non, grâce à mon ami auprès de qui elle est en ce moment sur la route, dans la voiture qui nous a amenés.

— Je cours ouvrir la porte charretière, fit le cultivateur en sortant.

— Et cet ami, comment s'appelle-t-il? reprit madame Humbert rassurée.

— Amédée Mauduy, le même dont je vous ai si souvent parlé dans mes lettres.

En ce moment entraient Amélie et le paysan de Champ-Aubert dont la voiture avait servi à ramener les blessés dans leur pays et qui portait dans ses bras un soldat pâle comme un mort.

— Marie, cria M. Humbert à sa femme en allumant lui-même un bon feu de sarment, prépare un lit dans la chambre voisine ; elle est gaie et exposée au midi : le soleil est un grand médecin, il guérira ce pauvre jeune homme.

Raoul, éveillé par le bruit, descendit de sa

chambre, située au premier étage, dans la salle où se trouvaient tous nos personnages.

Tremblant d'émotion à la vue de sa fiancée que les années avaient encore embellie et métamorphosée d'enfant adorable en femme parfaite, au buste plein et à la figure expressive, il s'avança vers elle :

— Au moins, vous n'êtes pas blessée, vous, ma chère Amélie? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit la jeune fille dont le cœur se serra soudain, bien qu'elle ne reconnût d'abord que vaguement l'hôte de son père.

Son premier mouvement avait été de tendre sa main vers celle que lui avançait le jeune homme, un peu intimidé par cet accueil si glacial après plusieurs années d'absence; mais elle s'arrêta avec une réserve dont son père lui-même fut étonné. Le brave cultivateur eût préféré un bon baiser bien retentissant pour animer cette première entrevue si froide, si peu sympathique, de la part d'Amélie du moins.

Nous en expliquerons bientôt la cause que le lecteur a sans doute déjà devinée.

— Ne reconnais-tu pas ton ami d'enfance, celui qui a partagé tes jeux, M. le vicomte Raoul de Chestres, ma fille? demanda le vieillard qui ne pouvait autrement s'expliquer cette réserve.

A ces mots qui ne lui laissaient plus de doute, Amélie tressaillit. Sans doute, son père lui avait bien souvent parlé de la promesse faite au comte de Chestres mourant, et jusqu'alors elle n'avait trouvé aucune objection à opposer à la réalisation de ce cher projet

que le cultivateur caressait comme le couronnement de l'œuvre de sa vieillesse ; mais, hélas ! depuis quelques jours la jeune fille ne songeait plus à son fiancé ; elle s'était bercée d'une autre espérance et la présence de Raoul venait soudain l'arracher à son rêve et la mettre en présence de l'inéluctable réalité. En outre, comme jusque-là aucun terme n'avait été fixé pour la célébration de ce mariage, elle le regardait comme nous considérons la mort : nous y croyons sans doute, mais nous espérons, malgré la raison qui nous dit que tout ce qui a eu un commencement doit avoir nécessairement une fin, qu'elle ne nous frappera jamais. Qui de nous ne pense être immortel ? On comprend donc l'effroi de la pauvre enfant, menacée d'être obligée, sous peu de jours sans doute, de fixer une époque qu'elle ne pourrait reculer sans renverser tout l'échafaudage élevé par son père et peut-être sans devenir parricide ; car à l'âge auquel était arrivé M. Humbert, on ne tombe pas sans blessures, quelquefois mortelles, des hauteurs d'un rêve brisé et dont on avait fait un des buts de son existence. Mais Amélie devait-elle faire le sacrifice de son amour ? Devait-elle, dans cette union, chercher non son bonheur, mais celui de son père ? Dieu lui accorderait-il même assez de courage pour laisser fleurir sur ses lèvres un sourire menteur, quand son cœur serait en proie au martyre et aux regrets éternels ? Cacherait-elle aux yeux de son père, à la tendresse de son mari les aspirations coupables de son âme ? Parviendrait-elle à n'être adultère pas même en pensée ?

Voilà à peu près le sens des réflexions que faisait la pauvre enfant dont nos lecteurs comprennent facilement l'immense tristesse.

A peine né, son amour était-il donc condamné à mourir?

— Pardon, monsieur de Chestres, parvint-elle enfin à balbutier; je vous ai vu si jeune que j'avais oublié vos traits.

— Plus heureuse que mon cœur, mademoiselle; car lui n'a pas oublié ceux dont vos yeux l'ont percé, fit gaiement le peintre sans remarquer le trouble d'Amélie ou du moins sans lui donner de signification fâcheuse pour ses projets d'avenir. Aussi n'ai-je pas eu besoin d'entendre prononcer votre nom; j'ai senti battre ce pauvre cœur blessé, c'est lui qui vous a reconnue. Ne craignez rien pourtant, ma charmante fiancée, je ne viens point en créancier mal-appris vous réclamer brutalement le payement de votre dette; je veux laisser, continua-t-il malicieusement, à celle qui sera ma femme le temps de me *reconnaître*, de me connaître et de m'aimer un peu. Mais j'oublie, dans l'ivresse que je goûte à vous revoir, que les fonctions de la charité doivent passer avant les exigences égoïstes du cœur. Allez donc où vous appelle le dévouement, acheva le vicomte en s'avançant vers Prosper qu'il venait d'apercevoir.

A la vue de son camarade d'enfance, le capitaine Humbert éprouva la joie la plus vive et serra cordialement Raoul dans ses bras, affectueuse étreinte à laquelle ce dernier répondit avec entraînement.

— Après tant d'années d'absence, fit Pros-

per, tu nous reviens enfin ; ce qui prouve, du moins, que si tu nous as quittés brusquement, tu ne nous a pas complétement oubliés.

— Moi, vous oublier, se récria le vicomte, jamais ! Loin de là, votre souvenir m'a souvent aidé à gravir le rude calvaire de ma vie d'exilé. Si, sans prendre congé de vous, j'ai quitté subitement la France en 1804, c'est que, comme je vous l'ai dit dans ma lettre d'adieu, je ne voulais pas me soumettre à l'homme qui venait de ceindre son front de la couronne impériale ; ce n'était pas vous que je fuyais, c'était la tyrannie que je redoutais ; et puis je ne voulais pas être forcé de servir dans les armées que Napoléon menait triomphalement à la conquête de l'Europe. J'aime la guerre, mais à coups d'idées et non à coups de canons : les unes aident au progrès, les autres le tuent.

— Pourtant, interrompit Prosper, à l'heure où ta patrie est en danger, tu t'es souvenu que tu es Français et tu es accouru de la terre d'exil, n'est-ce donc pas pour combattre?

— Si, pardieu ; mais là il ne s'agit plus de la gloire d'un homme, mais bien de l'existence d'une nation; aussi, si ma vie peut contribuer à l'affranchissement de mon pays, je lui en ferai volontiers le sacrifice.

— Merci, frère, conclut Prosper, c'est d'un noble cœur. Osons croire pourtant que la France n'en sera jamais réduite à cette affreuse extrémité : de ne pouvoir se sauver que par la mort de ses plus braves enfants.

Le lecteur connaît maintenant la cause du brusque départ de Raoul en 1804, cause

qu'il n'a fait qu'entrevoir jusqu'ici. A cette époque, le vicomte était orphelin depuis plusieurs années déjà. M. Humbert l'avait recueilli au sein de sa famille comme un ami qui, plus tard, devait devenir un fils. Il lui avait fait donner la même instruction qu'à Prosper et, comme le jeune élève montrait beaucoup de dispositions pour le dessin, il lui avait fait suivre les leçons d'un professeur distingué. Rien donc ne faisait présager que le vicomte dût jamais abandonner sa famille adoptive; aussi comprendra-t-on l'étonnement du cultivateur quand, un matin après avoir attendu vainement Raoul pour le déjeuner, il se décida à monter dans sa chambre et y trouva le billet suivant auquel le jeune peintre avait fait allusion dans son entretien avec Prosper:

« Mes amis,

« Je quitte la France sans vous dire adieu, à vous qui avez remplacé mes parents et qui avez eu pour moi la tendresse d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une fiancée !

« Peut-être cette fuite brisera-t-elle vos cœurs où naîtra contre moi un soupçon d'ingratitude; mais croyez bien pourtant qu'il m'en coûte de m'arracher à votre affection.

« Si je pars sans vous embrasser, c'est que j'ai peur de ne pas avoir la force de prononcer le mot adieu, de ne pouvoir armer ma main du bâton de pèlerin. J'ai craint que l'émotion du dernier baiser ne brisât mon énergie.

« Où vais-je? Je n'en sais rien. Le monde est vaste; j'y trouverai bien un petit coin

pour travailler et pour rêver à ceux que j'aime et que pourtant je quitte.

« Quand reviendrai-je? quand sera libre ma patrie, que voulez-vous? j'ai voué un culte à la liberté, je vais chercher ses autels à l'étranger.

« RAOUL DE CHESTRES. »

Raoul était donc parti avant l'aube, alors que tous reposaient encore, et d'un pied leste, mais non sans se retourner plusieurs fois pour revoir la maison où s'était passée son enfance et pour la saluer du cœur et de la main, il avait gagné la frontière belge, distante de quelques lieues. Il donna rarement de ses nouvelles au père Humbert, non par indifférence, mais pour ne pas l'affliger par le récit des misères qui lui firent longtemps cortége dans les longs voyages qu'il entreprit en Allemagne, en Italie, pour s'inspirer des œuvres des grands maîtres en peinture ; car il songeait alors à tirer parti pour vivre d'un art qu'il avait étudié autrefois en amateur.

Il quitta donc la terre classique des beaux-arts pour venir se fixer à Gand, en Belgique ; là, la fortune sourit enfin à sa persévérance et à ses efforts. Ainsi qu'il l'avait dit lui-même au père Humbert, si l'on ne couvrait pas ses toiles de pièces d'or, il les vendait, du moins, assez cher pour ne plus rien avoir à démêler avec la misère.

Ses lettres n'étaient que des bulletins de sa santé et des souhaits de bonheur pour ses amis. Dans sa dernière pourtant, il rappelait indirectement sa promesse au vieillard :

« Que ma fiancée, écrivait-il, ne m'oublie pas, pour moi je travaille avec son souvenir, je dors avec son image; par l'exil et le labeur j'apprends à devenir un homme. »

Ce fut la seule lettre où il fit allusion à son mariage futur avec Amélie.

Pendant l'entretien des deux amis, rapporté plus haut, Amélie s'était retiree dans la chambre voisine où sa mère avait fait dresser un lit, et, en attendant l'arrivée du médecin que le domestique Antoine était allé chercher à Vouziers, elle renouvela les bandages et visita les blessures du capitaine Mauduy qui, fatigué par le voyage et accablé par la fièvre, tomba bientôt dans un sommeil profond.

La jeune fille, en cette nuit, avait connu toutes les douleurs de l amour; il devait lui être donné d'en goûter aussi toutes les saintes ivresses; car le délire amena souvent un nom sur les lèvres du malade et, chaque fois, la joue d Amélie, a cette révélation des préoccupations de celui qui l'avait sauvée, se colorait d'une vive rougeur. Ce nom, c'etait le sien.

Aussi, par prudence et peut-être parce sentiment de pudeur auquel l'amour pur et vrai donne naissance, ne céda-t-elle sa place à sa mère au chevet du lit, que lorsque le calme fut enfin descendu dans l'âme d'Amédée et qu un sommeil paisible, succédant à l'agitation du delire, eut clos ses lèvres.

Amélie rentra alors dans la salle où Prosper racontait les derniers faits du theâtre de la guerre et s'étendait longuement sur le dévouement du capitaine Mauduy et sur la récompense méritée par le courage dont il avait fait

preuve en tenant tête à une bande de Russes. Aussi d'inconnu qu'il était hier devint-il de ce jour cher à tous.

A son tour le vieillard prit la parole ; il fit connaître à ses enfants les exactions des alliés et le sanglant supplice dont il avait été témoin ; il ne leur laissa pas ignorer non plus que, dans un avenir prochain, les Cosaques profiteraient du motif que leur offraient les voies de fait exercées sur un de leurs chefs pour ne plus mettre de frein à leurs cruautés.

Prosper et Amélie écoutaient, sans songer à cacher l'horreur que soulevaient en eux ces actes de barbarie.

Le capitaine Humbert n'était certes point beau : il était petit de taille, jaune de teint, maigre ; mais en ce moment que ses yeux roulaient, au fond de leurs orbites, semblables à deux diamants noirs, sa laideur devenait presque de la beauté, tant l'indignation le transfigurait. Quant à sa sœur, de deux ans moins âgée que lui, c'était une belle fille qui avait, comme nous avons pu en juger, hérité de son père son patriotisme et de sa mère son âme dévouée.

— Ils trouveront à qui parler, s'ils demandent la guerre, s'était écrié Prosper ; si seulement mon pauvre ami pouvait être guéri pour le commencement des hostilités !

— Nous ferons tous de notre mieux, dit Raoul ; mais toi, Prosper, ta blessure n'est pas encore fermée et...

— Mes bras sont valides, interrompit le jeune homme, et ils frapperont fort quand le moment sera venu.

X. — COMMENT NAIT ET S'ACCROIT L'AMOUR.

Si vous le voulez bien, lecteur, nous rendrons une visite à notre cher blessé.

La chambre, modestement meublée, est d'une propreté exquise; le papier de la tenture est gai à l'œil; les fenêtres s'ouvrent au midi, sur la route, et livrent passage au soleil de mars qui, en guise de carte de visite, envoie un rayon sur la table couverte de fioles, de charpie et de bandelettes.

Dans le lit, on distingue une forme humaine. immobile, endormie.

Deux femmes, l'une au chevet, l'autre au pied du lit; l'une priant, l'autre sentant parfois la fatigue clore ses paupières et ses lèvres qui laissent alors la prière inachevée; l'une déjà âgée, l'autre jeune, au profil d'une ravissante pureté, nimbé d'une auréole lumineuse, ressemblant à ces vierges agenouillées en oraisons, peintes sur les vitraux des vieilles cathedrales et que l'on reconnaît pour des anges autant à leur reflet de beauté immatérielle qu'à leurs ailes que l'artiste a emblématiquement repliées, pour signifier que ces vierges arrêtent parmi nous leur vol éthéréen, afin de prendre leur part de nos douleurs Admirable époque que celle où la foi fouillait la pierre d'un ciseau inspiré et élevait vers le ciel, comme des aspirations de son âme, les cathé-

drales aux flèches élancées, aux proportions vertigineuses, aux sculptures et aux vitraux si pleins de croyance naïve !

Amélie s'était donc installée avec madame Humbert au chevet du malade, le disputant bravement à la mort et le soignant avec ce dévouement dont, seules, sont capables les amantes, les mères et les sœurs de charité. La jeune paysanne connut alors toutes les souffrances du doute, toutes les délices de l'espérance. Enfin, à force de soins, le médecin constata un mieux sensible, cette première phase de la guérison où malade et garde commencent à se reposer de leurs inquiétudes. Peu à peu se refermaient les lèvres rouges des plaies.

Souvent, pendant que sommeillait le capitaine, l'imagination d'Amélie évoluait le souvenir de ce combat de Champ-Aubert où Amédée l'avait dégagée des mains des ennemis pour tomber lui-même sous leurs coups. Elle se rememorait ensuite, avec un trouble délicieux, les révélations que le délire lui avait arrachées.

Aussi sa pensée était-elle trop occupée du jeune homme pour qu'elle n'en gardât pas une trace indélébile.

Restée indifférente jusque-là, la belle jeune fille devait enfin déposer son masque de glace. Son grand œil noir qui ne reflétait que le patriotisme, devait bientôt briller des feux d'amour ; pour la première fois, son cœur devait battre pour un homme. Elle avait trouvé l'être sur lequel elle pouvait répandre ce vague besoin de tendresse infinie qui tourmente

éternellement les nobles âmes ; elle souffrait des douleurs et des blessures du soldat. Aussi, comme sa main se faisait douce pour poser l'appareil ! Comme sa voix devenait tendre en demandant au blessé :

— Où souffrez-vous ? Ne vous sentez-vous pas mieux? Voulez-vous que j'exhausse vos oreillers?

Une mère n'a pas plus de tendresse pour son Benjamin, le dernier sorti de ses entrailles.

Et lui, comme il la remerciait d'un sourire encore un peu indécis, mais qui s'affermirait bientôt sur ses lèvres encore décolorées, qui, sous peu, reprendraient leur pourpre et balbutieraient sans doute un brûlant aveu.

Oh ! qui ne connaît le bonheur que l'on goûte à être soigné par une main aimée, à être consolé par une bouche adorée ?

Car le capitaine aimait la jeune fille depuis qu'elle lui était apparue sous ses habits de paysan, — secret que nous avons vu la fièvre lui arracher, — et si les soins d'Amélie avaient fermé les blessures de son bras et de sa poitrine, ils avaient ouvert davantage celle que sa beauté avait faite à son cœur.

Le rude soldat qui, hier, ignorait jusqu'au mot de tisane, laissait aujourd'hui ses lèvres brûlantes se désaltérer à une tasse de camomille que lui tendait la jeune fille et qu'il vidait goutte à goutte et lentement, afin de regarder plus longtemps son aimable échanson, qui baissait les yeux et dont la joue se teintait d'une pourpre éclatante.

Mais il leur fallait dissimuler leur amour,

car, presque jamais, madame Humbert ne quittait le lit du convalescent.

Ce besoin incessant de surveiller ses paroles, d'éteindre le feu de ses yeux, avait grandi l'amour d'Amedée et la jeune fille elle-même ne pouvait s'empêcher d'entendre les battements de son propre cœur.

Aussi, malgré cette contrainte, que de petits bonheurs timides et ignorés l'âme d'Amélie recueillait alors pour en garder toujours le souvenir, comme le cristal garde le parfum d'une essence embaumée.

Elle présente, il lui semblait que la chambre était plus gaie, l'air plus suave ; il frémissait au frôlement de sa robe, au contact de sa main, à la flamme de son regard !

Parfois, pourtant, madame Humbert fermait les yeux et, fatiguée, se laissait aller au charme du sommeil ; il fallait voir alors comme nos amoureux en profitaient pour parler de bonheur, pour se répéter ces mots que l'on ne se lasse jamais d'entendre, que l'on ne se fatigue jamais de redire.

O ravissants et purs enfantillages de l'amour, heureux qui vous a goûtés ! n'est-il pas vrai que c'est dans ces heures délicieuses que se résument les vraies joies des âmes d'élite ?

Et regardant la jeune fille, le capitaine répétait pour la centième fois au moins :

— Oui, je vous aime, et depuis lors il me semble que le ciel est plus beau, que j'ai trouvé le mot de l'énigme de la vie ; que tout mon être a un sens de plus.

Frémissante, Amélie l'écoutait parler, effrayée elle-même de cette exaltation et pour-

tant ne voulant pas briser le cœur du jeune homme en lui déclarant qu'elle était fiancée à un autre.

— Et vous, Amélie, m'aimez-vous un peu? reprenait-il.

— Oh! oui, trop peut-être.

— Merci, cet aveu me plonge dans le ravissement; mais a me-t-on jamais de trop?

— Hélas! oui.

— Que craignez vous donc? l'avenir nous sourit; dans nos cœurs chante l espérance; nous avons la jeunesse, c'est-à-dire une longue vie pour nous aimer. Mais qu'avez-vous, vous pâlissez? O mon Dieu, vous pleurez et pourquoi?

— C'est de bonheur, balbutiait la pauvre enfant, calmant par ce pieux mensonge l'inquiétude du jeune homme qui, rassuré, reprenait son rêve interrompu.

La reconnaissance avait donc fiancé l'un à l'autre les deux jeunes gens; le mariage civil et le mariage religieux manquaient; mais il y avait mariage des âmes, celui qui devrait toujours precéder ceux-là, si l'on cherchait réellement le bonheur en ménage.

Chaque jour, cette maladie avait révélé quelques traits nouveaux de dévouement et de stoïcisme dans la douleur et mis en lumière l'abnégation de la garde-malade et le courage du blessé

Hélas! Amélie aimait et son amour avait crû en raison même des obstacles qui s'opposaient à son union avec le capitaine Mauduy.

Certes, elle chérissait sa famille, mais à dix-huit ans, ce n'est ni son père, ni sa mère, ni

son frère que l'on prend pour confidents ; le cœur neuf où viennent de s'imprimer les premières sensations, mêlées de joies et de douleurs, s'effrayerait des confidences ; il savoure avec une volupté sauvage ses premières douleurs, ses premières joies ; dans l'amour à cet âge, il y a de la crainte, du doute, de l'espoir, des tortures, des jouissances ; ajoutez à tout cela, l'impossibilité constatée, reconnue, de ne pouvoir changer ce rêve en réalité et vous comprendrez les délices tourmentées de cette passion condamnée

Prosper avait tout deviné et il s'était pris de pitié pour sa sœur et pour son ami ; car il connaissait le caractère inébranlable de son père, que l'on eût en vain supplié, au nom même du bonheur de sa fille, de mentir à sa parole. Pour lui, il n'aurait jamais voulu tenter pareille démarche, non-seulement à cause de l'insuccès certain, mais encore parce que Raoul, son camarade d'enfance, aimait sa sœur avec cette confiance des artistes qui ont trouvé la personnification de leur idéal Dans sa foi naïve, le vicomte ne s'était jamais arrêté à la pensée que sa tendresse pouvait ne pas être payée de retour et on l'eût bien étonné si l'on fût venu lui prouver qu Amélie ne l'aimait pas. Ce n'était pas là fatuité, mais candeur.

Seuls donc, Raoul et le père Humbert ne soupçonnaient pas cet amour. Nature loyale, cœur droit, âme confiante, le vieillard n'avait point songé que ces deux enfants, beaux et jeunes, pouvaient céder à cette loi d'attraction que Dieu a établie dans sa bonté

afin que deux âmes sœurs puissent se reconnaître.

Un jour qu'il était resté seul auprès d'Amédée, Prosper se résolut enfin à frapper d'un coup cruel, mais devenu nécessaire, le cœur de son ami : il lui apprit, avec toutes les précautions possibles, la promesse que son père avait faite au comte de Chestres mourant et ne lui laissa pas ignorer que le vieillard ne se déciderait jamais à ne pas la tenir.

A cette révélation inattendue qui brisait son plus cher espoir, le capitaine Mauduy sentit sa gorge se serrer comme sous une main de fer et un brouillard s'étendre sur ses yeux. Il garda quelques instants le silence comme pour se remettre de son émotion.

— Que n'ai-je été tué à Champ-Aubert! balbutia-t-il enfin ; heureusement que le suicide me délivrera d'une vie inutile.

— Que dis-tu, cher ami ? reprit Prosper effrayé des paroles et de la pâleur livide d'Amédée; sans doute, la douleur égare ta raison. Que ceux qui n'ont plus ni but ni devoirs songent à mourir, soit ; mais, tant que l'on a une mission a remplir, on ne doit pas lâchement déserter la vie.

— Eh ! que ferais-je de ma jeunesse perdue ?

— Consacre-la à ta patrie qui a tant besoin du dévouement de ses enfants ! N'entends-tu pas d'ici les lointains grondements du canon ? Ce sont nos frères qui luttent, qui meurent bravement, et tu penserais à guérir par le suicide un chagrin d'amour ! Songes-y : nous sommes faits pour souffrir, nous, mais notre

pays doit être heureux. Rendons-lui donc le bonheur et la liberté.

— Tu as raison, Prosper; pardonne-moi mon lâche oubli.

XI. — LE VENGEUR INVISIBLE.

A l'époque où nous en sommes arrivés de notre récit, les Champenois, de plus en plus alarmés des progrès des alliés, les laissaient néanmoins s'enhardir dans leur téméraire confiance, en se resignant à une prudence que l'ennemi prenait pour de la peur; mais un événement imprévu devait bientôt precipiter le dénoûment de cette sanglante tragédie.

Un seul habitant ne se plaignait pas de la présence des Russes à Quatre-Champs . c'était le père Louis. Intelligent et sachant faire tourner à son profit lés passions humaines et les malheurs publics, il vit une mine à exploiter dans l'amour des Cosaques pour l'eau-de-vie; où d'autres allaient perdre leur fortune, il trouverait, lui, les éléments de la sienne. Affable, la langue bien pendue, courtisan de tous les vices sans toutefois les partager, et suffisamment économe pour mettre de côté presque tous ses gains, il avait établi une espèce de buvette, meublée de chaises dépaillées et de quelques tables boiteuses sur lesquelles il débitait une affreuse liqueur, distillée, sous un hangar voisin, dans un alambic qui ne chômait

jamais. Cette boisson avait un goût détestable, qui prenait fortement à la gorge; mais le patron la servait en l'accompagnant d'une si douce parole que le miel de celle-ci faisait passer l'âcreté de celle-là.

Le père Louis avait la même politesse obséquieuse pour la pratique qui buvait pour un liard que pour le client qui vidait un verre de *schnick* (eau-de-vie) de deux sous Aussi les Russes respectaient ils le patron de l'établissement qu'ils avaient choisi pour se réunir, parler de leurs intérêts et se communiquer les nouvelles de la guerre.

L'auteur se souvient d'avoir vu, dans sa jeunesse, ce vieillard dont les ans n'avaient pu courber la haute taille. Il portait un costume pittoresque dont la pièce principale était une ample blouse à raies, de couleur sombre, taillée en forme de tunique, lui descendant jusque sur les talons et se boutonnant comme une soutane. Sa tête était coiffée d'un bonnet de soie dont la mèche tombait sur ses épaules ; ses jambes, un peu grêles, cachaient leur maigreur dans des bottes à la Souwarow, — un present d'un chef russe sans doute, — et sa main s'appuyait sur un gros bâton de houx. Sur son nez aquilin, il portait des lunettes, peut être pour éteindre le feu étrange de ses petits yeux gris et malins.

Quand le soleil souriait à la terre, quand, dans le ciel, aucun nuage ne menaçait d'un orage prochain, il sortait de sa demeure qu'il fermait soigneusement à clef et dirigeait sa promenade sous l'ombrage d'une grande allée de peupliers plantés sur la berge de la route

qui mène de Quatre-Champs au Chêne-le-Pouilleux.

Au passant qui l'interrogeait sur les cruautés des alliés et sur les scènes sanglantes de cette triste époque, il répondait joyeusement en se frottant les mains et en riant d'un petit rire sec comme sa personne :

— Eh! eh! eh! les Russes avaient du bon : ils buvaient bien; s'ils ont volé les richards du pays, j'ai su leur soutirer leur butin sou à sou, liard à liard. Ce fut ma manière à moi de servir mon pays. Mais puis-je dire du mal des alliés à qui, autant qu'à la flexibilité de mon caractère et de mon échine, je dois de me promener aujourd'hui la canne à la main? Mieux vaut plier que rompre, c'est ma devise. Et, après cette réponse invariable, le vieillard regagnait la maison qu'il habitait seul, où il avait jeté les fondements de sa fortune et où ses héritiers supposaient qu'il enfouissait son argent, fait que les fouilles opérées après sa mort démontrèrent être vrai. A quoi rêvait-il alors dans la solitude, ce vieillard qui avait reçu les confidences de tant d'hommes de toutes les nations?

Mais reprenons le cours de notre récit.

Un matin, à peine le père Louis, — comme l'appelaient les alliés établis à Quatre-Champs, bien qu'il n'eût guère alors plus de trente-cinq ans, — venait-il d'ouvrir ses persiennes, que trois Cosaques, haletants, la figure effarée et décomposée, entrèrent dans la cantine.

— Trois verres de chnique, cria l'un d'eux nommé Wladimir, et du fort, pour nous remettre de notre émotion. Quel affreux spectacle!

Par saint Nicolas! voilà une nouvelle que je ne voudrais pas être chargé d'aller annoncer à notre chef!

— Est-ce de l'indiscrétion, messieurs, fit le cabaretier en servant les trois petits verres et en saluant poliment les soldats, de vous demander quel événement a pu vous bouleverser ainsi?

— Un événement! s'écria Wladimir en frappant de son poing fermé sur la table qu'il faillit disloquer du coup; dites un infâme assassinat! un carnage sans nom!

— Un assassinat! murmura le père Louis.

— Oui! nous venons du château de la Tuile-Rouge, dont toute la garnison, composée de dix soldats, a été massacrée cette nuit sans pitié et sans que les sentinelles aient aperçu les meurtriers ni entendu les clameurs de nos frères surpris dans leur sommeil. Tous sont morts, acheva le Cosaque d'un ton farouche, frappés au cœur d'un coup de poignard.

— Comment! s'écria le distillateur dont la figure se couvrit d'une pâleur livide, est-ce possible? le revenant du château de la Tuile-Rouge recommencerait-il ses maléfices et ses visites nocturnes?

— Que voulez-vous dire? expliquez-vous.

— Le château est hanté par un esprit.

Ce fut au tour des Cosaques de sentir leurs cheveux se hérisser d'épouvante, car tout ce qui touche au surnaturel, au merveilleux, a toujours eu le privilege d'émouvoir puissamment les paysans russes.

— Et vous croyez réellement aux revenants,

vous, père Louis? demanda le premier interlocuteur un peu remis de sa frayeur

— Si j'y crois! exclama le cabaretier. Mais certainement, et tout le pays, comme moi, est convaincu de la *hantise* du château de la Tuile-Rouge.

— Et sur quoi s'appuie cette conviction? demanda Wladimir.

— Je pourrais vous répondre que la croyance aux esprits est innée en nous, mais j'aime mieux vous citer un fait qui, justement, a trait au revenant que je soupçonne fort d'être le seul coupable.

— Un revenant meurtrier de nos compagnons d'armes, se récrièrent les Russes, est-ce possible?

— Je le crois, répondit le père Louis; et, quand vous connaîtrez l'apparition dont moi-même j'ai été témoin, peut-être serez-vous de mon avis.

Voici le fait :

L'avant-dernier propriétaire du château de la Tuile-Rouge se nommait M. de Beaumont; c'était un vieillard affable, mais très-chatouilleux sur tout ce qui touchait à l'honneur Son fils Léon, jeune homme aux passions ardentes, dont la flamme lui brûlait le cœur et les yeux, et dont l'âme, tourmentée de désirs, avait plus d'une fois troublé la quiétude du vieux seigneur, et lui avait fait concevoir, pour le noble blason que ses ancêtres lui avaient transmis sans souillure, des craintes, trop bien fondées, hélas! puisqu'elles se sont réalisées, s'était épris de la fille du garde forestier de son père, aussi belle que sage. Au lieu de

répondre à l'offre qu'il lui fit de l'enlever d'abord et de l'épouser ensuite :

— Epousez-moi d'abord, lui dit-elle en riant, et vous m'enlèverez ensuite.

C'était spirituellement l'envoyer pousser ses soupirs devant un cœur plus tendre; mais il ne tint pas compte de cet avis indirect; au contraire, il sentit s'allumer en lui un désir plus vif de posséder le charmant objet de ses aspirations qui s'était embelli encore d'un attrait de plus: celui de la vertu.

Loin donc de cesser ses protestations amoureuses, il voulut à tout prix user de ses droits de seigneur; la jeune fille effrayée prévint le garde. Ce dernier, fort de l'amitié que lui avait toujours témoignée son vieux maître, menaça le trop bouillant Léon d éteindre sa flamme en lui faisant prendre un bain dans l'é ang voisin.

Exaspéré des refus de celle qu'il aimait, et des moqueries de son père, le jeune seigneur se laissa emporter par la colère, et un soir tua le garde forestier.

Après ce crime, on vit M. de Beaumont père s'affaiblir peu à peu; sa taille se courber, le silence remplacer le rire sur ses lèvres, et le chagrin le coucher enfin dans la tombe Quant au meurtrier, il disparut sans que jamais on ait pu savoir ce qu'il était devenu. Les propriétés de cette famille passèrent alors, par suite de vente, entre les mains d un noble gascon, M. de Mérillac.

Arrivé là de son récit, le narrateur s'arrêta un moment pour recueillir ses souvenirs.

— Continuez, nous écoutons, firent les soldats attentifs.

— Ce château, vous le connaissez, reprit le père Louis. Vieux débris des âges féodaux et de la puissance de la famille illustre des Joyeuse, il a vu le temps abattre une de ses ailes, abandonnée aux lézards et aux oiseaux de nuit. Les fossés sont comblés ; le pont-levis ne se relève plus ; seul, le mur d'enceinte intact enclôt encore la fière ruine, comme pour qu'on ne la confonde pas avec les habitations roturières, aux toits bruns, qui se sont elevées autour du noble manoir, mais à une respectueuse distance pourtant. Une aile seule reste encore debout. C'est là dans ces grandes salles attristées dont l'écho, depuis longtemps, n'est plus réveillé par les gais propos d'amour des belles damoiselles ou par les vaillants récits de guerre des jeunes seigneurs, que plusieurs soldats de votre régiment ont, dites-vous, si misérablement trouvé la mort

Mais j'arrive au fait. Ce château a une mauvaise réputation dans le pays, et ce n'est pas sans raison qu'il passe pour être hanté.

En effet, à peine M. de Meril ac venait-il de se rendre adjudicataire de la Tuile-Rouge, qu'une nuit ses domestiques furent réveillés en sursaut par les appels et les cris de leur maître.

Quand tous furent réunis autour de lui, il leur dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Il y a ici un voleur, cent livres à qui le découvrira !

Les domestiques dont la fidélité, sans doute, n'était pas à l'abri de tout soupçon, baissèrent les yeux en se disant :

— Il y en a bien plus d'un, mais lequel d'entre nous veut-il désigner?

Le maître comprit leur pensée à leur contenance embarrassée.

— Il ne s'agit pas de vous, reprit-il; mais d'un homme qui était ici il y a quelques instants et qui a voulu m'intimider par des menaces; il ne peut encore avoir quitté le château, cherchez le et me le ramenez.

Les serviteurs, rassurés, se retirèrent et se livrèrent, mais en vain, aux plus minutieuses recherches.

A l'annonce de leur insuccès, le seigneur s'écria :

— Qu'on me trouve un garçon courageux qui, moyennant bonne récompense, consente à venir passer la nuit dans ma chambre à coucher.

Ce garçon, ce fut moi, continua le père Louis.

Je vivrais cent ans, que jamais je n'oublierais ce que j'ai vu et entendu. Je ne manquais certes ni de courage ni de scepticisme à cette époque, mais depuis il a bien fallu me rendre à l'évidence et croire au témoignage de mes yeux; aussi suis-je devenu croyant, et quand ma pensée se reporte sur la scène de cette nuit, je sens encore passer en moi le frisson de l'épouvante.

Attiré par l'appât de la récompense promise, je m'étais donc rendu à l'appel de M. de Merillac. On m'introduisit dans la chambre à coucher, toute tendue de tapisseries de haute lice, un reste des somptuosités luxueuses de la famille des Joyeuse.

Le seigneur venait de se mettre au lit et de renvoyer son valet de chambre ; la veilleuse projetait une clarté douteuse sur les objets environnants sans toutefois parvenir à dissiper complétement les ténèbres. Nous entendîmes sonner successivement neuf heures, puis dix heures et enfin onze heures, et je commençais à me dire, dans un demi-sommeil, que ma faction n'était pas bien pénible, quand soudain, ouvrant les yeux, je vis M. de Merillac pâlir :

— Regarde! me dit-il d'une voix effarée en me montrant du doigt la tenture.

Une main décharnee venait de soulever un pan de la tapisserie, et, éclairé en plein par la lumière de la veilleuse, un fantôme, couvert d'un long manteau en guenilles, à la tête farouche, aux longs cheveux emmêlés, à la barbe fauve moutonnant sur sa poitrine nue, s'avança vers le lit du seigneur et dit :

— Je vous ai promis de revenir, monsieur de Mérillac, me voici ! Vous m'avez pris pour un voleur, quel objet a disparu lors de ma première visite ? Si je suis un voleur, je suis un homme, pourquoi trembler alors en ma présence ? Que ne commandez-vous à vos domestiques de s'emparer de moi ? Que ce jeune compagnon, continua-t-il en dirigeant sur moi un fauve regard, que ce jeune compagnon qui tremble comme une feuille que secoue le vent du Nord, essaye de rompre le charme de la peur qui paralyse vos propres membres et, en me touchant, s'il l'ose, qu'il vous prouve ma matérialité. Si je ne suis qu'un corps comme vous, vous êtes bien lâ-

ches, tous, et bien impuissants, puisque je viens impunément vous braver au milieu des vôtres! Mais je veux bien vous donner une preuve de ma mission spirituelle et vous empêcher ainsi de courir à votre perte. Ecoutez!

Remplis de frayeur, nous écoutâmes

Le château semblait être tombé soudain au pouvoir des sorcières, des djinns, des farfadets, occupés à préparer toutes les horreurs d'un diabolique sabbat.

Nous entendîmes avec épouvante des coups frappés de tous les côtés à la fois, des portes s'ouvrir et se fermer avec violence, des meubles remuer, des sanglots, des grincements de dents, des paroles confuses, puis des pas résonner dans les immenses salles vides.

Au dehors, le ciel mêlait les horreurs de la tempête aux épouvantements de l'enfer; le vent déchaîné battait de son aile humide les vitres de la chambre où s'était dressée la lugubre apparition et se perdait en lamentations prolongées sous les combles du château; de blancs éclairs incendiaient l'espace et illuminaient un moment, pour les laisser retomber ensuite au pouvoir des ténèbres, les extrémités de la vaste pièce; le fantôme, nimbé d'une auréole fugitive de fauves rayons, en paraissait plus terrible. On eût dit que le ciel entrait ainsi en lutte, mais perdait ses fureurs contre ce damné qui osait le braver.

La frayeur nous tenait clouées sans mouvement et sans voix: M. de Mérillac sur son lit et moi sur ma chaise. Quant au fantôme, il semblait jouir de son triomphe : sur ses lèvres pâles errait un sourire moqueur et, dans

leurs orbites creuses, brillaient ses yeux, semblables à deux étoiles allumées au fond d'un ciel noir.

— Je vous le répète, comme lors de ma première apparition, reprit-il, sans paraître entendre ou voir cette scène jouée par les éléments en révolte, et sublime à force d'horreur, ce ne sont pas des prières que je viens vous demander, car je suis maudit pour l'éternité ; ce qu'il me faut, ce sont des vivres et surtout du vin et du meilleur afin d'apaiser la soif ardente qui brûle mes entrailles de damné. Que demain donc, au fond de la cave, je trouve une table splendidement servie, sinon je reviendrai chaque nuit troubler votre sommeil jusqu'à ce que j'emmène avec moi votre âme dans le lieu des infernales tortures. Et ne croyez pas m'echapper par la fuite : où que vous alliez, je vous poursuivrai, à moins que vous ne consentiez enfin à acquiescer à ma demande. Donc à demain, à pareille heure, ma visite ou des vivres à l'endroit désigné !

Après ces paroles prononcées lentement et d'une voix caverneuse, le fantôme disparut derrière la tapisserie, nous laissant le châtelain et moi, en proie à une épouvante plus facile à comprendre qu'à décrire.

A l'instant même où il s'enfonçait, sans doute, dans les entrailles de la terre, un épouvantable coup de tonnerre éclata au-dessus du château qu'enveloppait une ceinture de feu.

J'eus tellement peur qu'instinctivement je fis le signe de la croix et recommandai mon âme à Dieu, m'attendant à l'écroulement subit de la vieille ruine.

— Quelle terrible nuit ! murmura M. de Mérillac. On dirait que le ciel et l'enfer sont en lutte ; est-ce le ciel qui triomphera ? Quant au fantôme que jusqu'ici j'ai pris pour un audacieux coquin, bien que je ne m'expliquasse pas l'espèce de paralysie dont sa vue enchaînait mes membres tu l'as vu et entendu comme moi ; je ne puis croire davantage que j aie été le jouet d'un cauchemar. Ce sera donc là ma dernière tentative; je ne veux pas plus longtemps résister aux ordres de cette âme damnée.

Le lendemain, dès l aube, le seigneur vaincu rassembla ses domestiques à qui, en leur annonçant son départ, il raconta les terribles visions qui avaient troublé le repos de ses deux dernières nuits A cette révélation, tous pâlirent, car ils avaient parfaitement entendu, comme nous, les bruits et les gémissements des damnés qui semblaient avoir transformé le château en enfer; mais, cloués dans leurs lits par la peur, ils ne s étaient pas levés pour chercher à savoir la cause de cet infernal tapage.

Avant de quitter pour toujours la Tuile-Rouge, M. de Mérillac choisit parmi ses serviteurs le plus courageux qu'il décida, moyennant la constitution d'une rente viagère, à devenir le maître d'hôtel du fantôme.

— Et ce domestique, interrogea Wladimir au nom de ses compagnons que l'épouvante tenait attentifs, a-t il vu le revenant ?

— Non, répondit le père Louis, pendant le jour il s'acquittait de sa commission et, pour déguerpir de la cave et même du château, n'attendait pas la visite de celui dont il avait été constitué le valet.

— Et ces vivres, que devenaient-ils ?

— Je n'en sais rien ; mais, déposés dans la journée, le serviteur ne les retrouvait plus le lendemain.

— Et la conclusion de votre récit, père Louis ?

— C'est qu'il ne faut accuser que le revenant de ces meurtres dont les soldats logés à la Tuile-Rouge ont été les victimes. Troublé dans la possession de son domaine et privé de son festin nocturne, le fantôme se sera vengé.

— C'est égal, conclut un des Cosaques, un homme est allé prévenir l'hetman et gare au châtiment !

— Il est donc bien terrible, votre chef ?

—C'est-à-dire, fit Wladimir en baissant la voix et après s'être assuré d'un rapide coup d'œil qu'il pouvait parler sans danger, c'est-à-dire qu'il est féroce. Il est venu se mettre à la tête de notre bataillon, précédé d'une réputation de cruauté dont un fait entre mille peut donner une idée.

—Et ce fait, peut-on le savoir ? demanda le père Louis qui, comme tous les cabaretiers présents et passés, était travaillé du démon de la curiosité.

XII. — POUR UN NEZ.

D'un commun accord, Wladimir fut désigné par ses deux camarades pour répondre à la question du cabaretier, reconnu qu'il était

pour le meilleur conteur de la bande des Cosaques dont il était le *loustic*, pour nous servir d'une expression de caserne consacrée par l'usage.

— J'y consens, avait-il répondu, mais auparavant trinquons; patron, remplissez nos verres, car votre récit m'a donné la chair de poule et le mien est long et, quoiqu'un mortel en soit le héros, non moins terrible que le vôtre. Donc, un doigt de chique et je commence.

Le père Louis remplit les verres des trois soldats.

— Et vous, patron, ne nous ferez-vous pas raison ?

Le liquoriste s'efforça de simuler une quinte de toux.

— Je voudrais pouvoir accepter votre aimable invitation, messieurs, mais vous savez que je suis affligé d'une maladie de poitrine et quand, par hasard, je mouille seulement mes lèvres à un verre d'eau-de-vie, la toux secoue mon pauvre corps comme fait d'un arbre l'aquilon. J'ose donc croire que vous ne m'en voudrez pas de mon refus.

Le père Louis mentait comme un charlatan.

Le bonhomme avait la plus robuste poitrine du pays; s'il ne consentait jamais à tenir tête à ses clients, le verre en main, c'est qu'il connaissait trop bien la source impure de la liqueur qu'il leur débitait.

— Que cela ne vous empêche pas pourtant de croire que je trinque de cœur à votre santé, messieurs, acheva-t-il en regardant les

soldats par-dessus ses lunettes, d'un œil malin qui semblait dire :

— Passe encore d'empoisonner mes pratiques, mais trinquer à leur mort, jamais, surtout s'il me faut moi-même vider mon verre !

— Le comte Gengikoff, notre hetman, dont nous redoutons tant l'arrivée, commença Wladimir, est fabuleusement laid ; ce qui ne l'empêcha pas, — car il paraît que les phénomènes de laideur ont un cœur tout comme les prodiges de beauté, — de devenir amoureux d'une demoiselle russe de haut lieu dont il avait aperçu, au sortir de l'église, le bout du nez, au moment où elle montait en voiture.

Pendant que le comte, sous le portail, restait stupide d'admiration, le landaw de l'inconnue filait de toute la vitesse de deux petits chevaux du Caucase.

Revenu à lui :

— Comment faire, se dit-il, pour retrouver la cause du trouble délicieux que soudain j'ai ressenti dans mon cœur? Comment revoir la ravissante apparition pour lui dire : Je vous adore !

L'amoureux revint plusieurs jours de suite faire sentinelle aux abords du monument religieux, mais en vain ; il sema l'or à pleines mains et des agents usèrent à son service plus de cent paires de bottes ; mais il y avait à Saint-Pétersbourg plus d'un élégant landaw attelé de deux magnifiques chevaux du Caucase et tant de nez roses et charmants qui pouvaient rivaliser avec celui dont Gengikoff faisait longuement la description !

Sur ses indications plusieurs peintres se mi-

rent à l'œuvre et il tomba de leurs pinceaux une telle avalanche de nez que le czar Alexandre crut à une satire et que Gengikoff faillit payer de sa tête sa fantaisie amoureuse.

Tout fut inutile.

Enfin, le pauvre comte songea, ce que d'abord il eût dû faire, à interroger la vieille mendiante, assise sous le portail de l'église et à laquelle la bouche surmontée du nez qu'il cherchait, avait souri d'un air de connaissance, pendant que la main déposait une généreuse aumône dans l'escarcelle.

La propriétaire du joli nez rose qui perturbait ainsi le cœur et la pensée de Gengikoff, était la fille unique du comte Orloff.

A cette révélation faite par la mendiante, qui certes n'eut pas à se plaindre de la générosité du riche boyard, le parti de l'amoureux fut bientôt pris : il demanda aux époux Orloff le droit d'adorer à huis clos le nez dont il avait fait tirer tant d'exemplaires.

D'abord la famille Orloff avait paru accepter d'assez bonne grâce la main que leur tendait le comte par-dessus des monceaux d'or ; mais la jeune fille, qui voulait dans son futur et les avantages pécuniaires et les avantages physiques, recula d'horreur devant la perspective de livrer sa beauté aux baisers de la large bouche de son adorateur.

Il paraît que le comte faillit devenir fou quand, quelques jours après avoir été agréé à faire sa cour à celle qu'il aimait tout autant et même plus que s'il eût été le plus beau boyard de toutes les Russies, une lettre lui fit comprendre qu'il eût à cesser, sinon toute

relation, du moins tout projet d'alliance avec la famille Orloff.

Les plus fortes têtes ne résisteraient pas à cette chute vertigineuse des délices du ciel au fond des souffrances de l'enfer Si le malheureux n'avait pas été déjà fou d'amour, ce coup l'eût rendu digne d'habiter une des petites-maisons de la Russie.

Néanmoins, il ne pouvait croire à son malheur; car, ayant une de ces fortunes qui, aujourd hui, dans la balance du mariage, pèsent d'un si grand poids, il se disait qu'elle plaiderait triomphalement sa cause et que, si même il était condamné pour sa laideur antiphysique, il obtiendrait du moins le bénéfice des circonstances atténuantes. Après les prières, il employa donc les cris les menaces, espérant que sa belle inhumaine se laisserait fléchir par la pitié et reviendrait sur sa fatale décision; mais tout fut inutile, et en raison de cette résistance même, son amour s'accrut dans des proportions insensées.

Un jour qu il était parvenu à forcer la consigne et à s'introduire dans l'hôtel Orloff ou il ne vint d'ailleurs chercher que la preuve que l'arrêt rendu était irrévocable, il se retira en disant d'un ton farouche à la jeune fille insensible :

— Si, par mon amour, je ne puis arriver jusqu'à votre cœur, peut-être y parviendrai-je en me haussant sur des cadavres.

Le lendemain, en effet, par son ordre, le bourreau coupait le bout du nez à toutes les filles de ses villages et de ses fermes.

— Pas possible, interrompit le père Louis.

— C'est la vérité, fit un des Cosaques, et les plus à plaindre sont encore les maris qui ont épousé ces malheureuses, parce qu'ils ne peuvent les conduire par le bout du nez.

— Pas de sotte plaisanterie, interrompit Wladimir, dans un sujet qui en comporte si peu.

Le jour de cette exécution nasale, accomplie par le bourreau, reprit le narrateur, le terrible amoureux se rendit a une soirée où il savait rencontrer la cause de ses tortures.

— Consentez-vous enfin à accepter ma main ? lui demanda t-il.

— Beau mari que j'aurais là, qui se venge noblement des dedains d'une femme en faisant couper le nez à ses paysannes ! répondit-elle en détournant dedaigneusement la tête.

— Oh ! je vous jure de me venger plus cruellement encore et de faire naitre le remords dans votre âme par de nouveaux meurtres, s'écria le comte en se retirant plein de rage.

De retour à son hôtel, Gengkoff réunit ses serviteurs, leur ordonna de se dépouiller de leurs vêtements, sans en excepter ce simple appareil qu'on ne quitte pas même pour se mettre au lit.

— Vous savez de quel mal je suis atteint, leur dit-il ; de bons domestiques doivent prendre part aux souffrances de leur maître. Sortez donc et vous couchez tout nus devant mon hôtel.

Tous s'inclinèrent en signe d'obéissance et se rendirent au lieu indiqué où ils s'etendirent

sans se plaindre ni de la cruauté de leur seigneur ni des morsures d'un froid de trente-cinq degrés : tant il est vrai que l'âme est moins sensible à la douleur dans le Nord que dans le Midi et qu'on écorcherait un Russe sans lui arracher un cri.

Le lendemain, les serviteurs n'étaient plus que des glaçons humains, et le cœur du comte n'en était pas moins brûlant.

Huit jours après de nouvelles tentatives infructueuses auprès de mademoiselle d Orloff dont il avait peut-être espéré, à force d'horreurs, adoucir le regard dédaigneux, le comte se mettait à la tête d'une troupe de Cosaques et quittait la Russie, moins pour aller combattre Napoléon que pour se livrer à l'accomplissement de la vengeance qu'il avait rêvée : assouvir ses passions brutales et semer sur son passage l'effroi et le déshonneur. Et que pouvait-il choisir de mieux que le pillage et les guerres pour tenir la parole qu'il s'était donnée à lui-même?

A peine Wladimir achevait-il son récit, que le galop d'un cheval se fit entendre sur la route. Un des Cosaques se leva précipitamment et se dirigea vers la fenêtre de la cantine.

— Les proverbes ont quelquefois du bon, s'écria-t-il : on dit que, quand on parle du loup, on en voit la .....

— Serait-ce l'hetman? interrompit Wladimir.

— Lui même.

— Il y aura bientôt du sang versé alors et si nous ne voulons être les premières victimes, que notre chef nous trouve à notre poste!

Les trois Cosaques payèrent leur dépense et battirent promptement en retraite, laissant seul le père Louis qui empocha philosophiquement sa recette.

XIII. — OU APPARAIT L'HETMAN GENGIKOFF.

Wladimir n'avait point menti.

Depuis quelques jours en effet, on ne parlait que de vengeances nocturnes, exercées sur les Russes qui avaient établi leur domicile dans le château de la Tuile-Rouge. Endormis dans les caves ou dans les chambres, quand une demi-ivresse leur avait permis de remonter les escaliers pour gagner leur lit, on les trouvait le lendemain poignardés et toutes les blessures étaient faites au même endroit: au cœur! Quels étaient donc ces vengeurs qui avaient pris en main la cause du peuple? se demandait on avec une sorte d'effroi; avaient-ils le privilege d'échapper à toutes les recherches?

— Sans doute, l'Esprit du château combat avec nous et veut ainsi nous arracher à notre torpeur, disaient quelques-uns.

En vain, la nuit venue, barricadait-on toutes les portes de la cour; en vain, plaçait-on des sentinelles à chaque entree du château qui, d'ailleurs, était clos de murs élevés, les massacres se renouvelaient chaque nuit. On soupçonna d'abord les Houlans d'en être les

auteurs; mais, bien qu'on les eût enchaînés tous, le poignard n'en continua pas moins à marquer ses victimes au cœur. Les alliés prirent alors la resolution d'abandonner le château où un vengeur invisible les frappait sans pitie, sans relâche.

C'était en partie pour chercher la cause de ces massacres inexplicables et pour y mettre fin et surtout pour en tirer vengeance, que l'hetman était accouru à Quatre-Champs.

Tout semblait devoir favoriser les étrangers dans leur œuvre de mort: désespérées étaient les nouvelles du théâtre de la guerre

Napoleon, vainqueur a Montmirail, le 11 février, avait formé l'audacieux projet de tourner et d'envelopper les ennemis, pris entre lui et la capitale; mais, malgré la bravoure de la jeunesse de cette ville et des élèves de l'Ecole polytechnique, Paris s'était vu forcé d'ouvrir ses portes aux alliés après deux jours de combat.

A cette nouvelle, les Cosaques indisciplinés qui occupaient Quatre-Champs et les villages voisins, ne mirent plus de bornes à leurs exactions et a leurs sanglantes représailles. Ils parcoururent le pays, tuant les gens et brûlant les habitations reculées et les fermes; se jetant avec rage sur les filles et les femmes pour assouvir leurs passions ignobles et brutales.

De sourds murmures, des projets d'affranchissement se formulaient tout bas. On apprêtait des armes On sentait passer dans l'air un souffle de délivrance; l'âme redemandait la liberté; la France voulait se laver de ses

souillures; un instant anéantie de la profanation de son sol, elle se relevait, menaçante. Tous : enfants, vieillards, hommes, femmes, éprouvaient le besoin de s'armer pour la defense commune, pour reconquérir leurs foyers dont un insolent vainqueur s'était emparé.

La voix du désespoir devait se taire enfin devant l'appel de la patrie.

De leur côté, Raoul et Prosper, ce dernier à peu près guéri de sa blessure, parcourant le pays, profitaient de ces dispositions pour les faire servir à la cause commune, à la délivrance de la contrée

Sur ces entrefaites, trois Cosaques se présentèrent au logis de M. Humbert qui reconnut dans l'un d'eux l hetman Gengkoff, arrivé à Quatre-Champs depuis quelques jours.

C'était un homme d'une quarantaine d'années. Une moustache rude et épaisse ombrageait sa lèvre lippue; sa bouche, demesurément grande, était meublee de dents larges; ses yeux fauves, aux paupieres rougies, troublés parfois des jaunes effluves de la sensualité, dénonçaient un homme implacable Son cuir rugueux et bistré était tendu sur des pommettes saillantes. La force ressortait de sa taille, de son torse, de ses membres puissants et de ses larges épaules. Habitué au commandement, il avait des façons impérieuses.

Par certains côtés, il rappelait l homme primitif, ce singe à l état sauvage, à l'état de nature, alors que le progrès n'a pas encore éclairé son intelligence d un rayon divin; chez lui, c'etaient des impulsions irrésistibles,

des appétits, des convoitises aveugles; les subites et extrêmes décisions se confondaient en lui avec le désir; à peine imaginée, la chose était faite; voyait-il une femme, sa gorge se serrait, il avait chaud dans le dos, il lui courait sus.

Comme nous l'avons appris par le récit de Wladimir, s'il s'était mis à la tête d'un ramassis de brigands que nulle solidarité d'honneur ne rattachait à l'armée des alliés, il fallait lui rendre cette justice que c'était plus par la passion des aventures que par le goût du pillage. Que lui importait en effet le butin, à lui qui possédait en Russie des villages entiers? Ce qu'il demandait à ses soldats, c'était l'obéissance et la cruauté, et nous devons dire qu'il avait parfaitement réussi dans le choix des collaborateurs de ses vengeances; plus d'une famille déshonorée gardait un terrible souvenir de leur passage à travers l'Allemagne et une partie de la France.

Avant de quitter la Russie, Gengikoff avait réuni autour de lui, en se les attachant par la crainte et par l'appât de l'or, car l'hetman était aussi généreux que cruel, des montagnards du Caucase, des Circassiens, des Ossètes, des Abkhazes, des Lesghis, peuplades entièrement barbares, soumises de nom au czar, mais tournant souvent leurs armes contre leur maître pour defendre les passages de leurs montagnes. Sauf les Circassiens, dont faisait partie Wladimir, et qui habitent la vallee du Kour, toutes ces tribus indomptees et indomptables, ne reconnaissent pour lois que leurs passions et leurs caprices. Pour eux, le

vaincu devient une chose sur laquelle ils ont droit de vie et de mort, qu'ils peuvent réduire en esclavage et faire servir à la satisfaction de leurs besoins brutaux.

Aussi doit-on comprendre la terreur qui s'emparait des habitants et surtout des femmes a la vue de ces sauvages jetes tout d'un coup, avec leurs passions, au milieu d'un peuple policé.

— Est-ce bien Humbert qui a l'honneur d'être devant moi? demanda l hetman en franchissant le seuil de la maison.

— Oui, répondit le cultivateur.

— Sois poli, chien, et a genoux! on ne me parle qu'ainsi, s'écria le Russe.

Le vieillard fit un geste de fierté révoltée; un profond gémissement sortit de sa poitrine; et, pour parvenir a maîtriser sa colère, il lui avait fallu penser à ses enfants.

Le père Humbert obéit.

— Je n'ai pour habitude, dit il néanmoins, de m'incliner que devant Dieu; pour la première fois je m'agenouille devant la force.

— Un homme, reprit le Russe, a coupé, d'un coup de houssine, la figure d un de mes officiers. Est-ce toi?

— Je ne sais pas mentir, fit l'ancien soldat de la République, cet homme, c'est moi.

— Ma police t'a, en outre, representé sous des couleurs peu flatteuses : on te dit d'un caractère irascible, violent, jouissant d'une certaine influence dans le pays. Sous ton toit s'organisent des complots contre nous. Peut-être même n'es-tu pas etranger aux massacres qui ont décimé mes soldats dans

cet infernal château de la Tuile-Rouge dont j'ai promis que les flammes auraient raison.

— Je sais combattre et non assassiner, répondit simplement le père Humbert

— Nous apprécierons plus tard la valeur de cette réponse, reprit l'hetman ; en attendant tu as à répondre a d'autres accusations qui ne sont que trop fondées. D'abord ton fils était capitaine dans l'armée du tyran ; ta fille elle-même que l'on dit charmante, s'est armée pour la patrie et se devoue maintenant à la guérison d'un officier de Napoléon. De plus, un noble est venu vous rejoindre depuis que les alliés ont envahi la France. Tes enfants ont été elevés dans des idées libérales, dans le culte de la patrie. Ta maison est donc un repaire d'où, à chaque instant, peut sortir contre nous la mort Suis-je bien renseigné et ma police est-elle bien faite ? demanda l'hetman.

— Ceci dépend du prix que vous y mettez, répondit le vieillard, Il est vrai que les Houlans se vendent peu cher, mais encore plus qu'ils ne valent ; eux seuls sont assez lâches pour nous avoir trahis.

— Insolent ! fit le Cosaque, traiter ainsi nos allies !

— Vos esclaves, rectifia le père Humbert.

— C'en est trop, cria le Russe ; oser me braver ainsi ! Insensé ! le crime dont tu t'es rendu coupable en frappant un officier mérite déjà la mort, me forceras-tu, par ton insolence, à doubler les tortures du châtiment pour te mieux punir ?

L hetman allait sans doute ordonner à ses

deux hommes de s'emparer du vieillard, quand soudain Amélie apparut aux regards surpris et charmés du Cosaque. De ce moment devait pâlir l'astre autour duquel, malgré l'absence et les dédains, gravitait sans cesse la pensée du malheureux hetman. Et en effet la jeune paysanne réalisait ce type de beauté robuste qui devait impressionner vivement l'âme ardente du chef russe.

Elle avait dix-huit ans au plus. Sa taille était bien prise et élancée. Ses traits étaient réguliers comme ceux des statues que burina l'art grec; ses yeux noirs, très-ouverts, avaient parfois l'étonnement naïf et charmant que Greuze a donné à sa *Jeune Fille*. Le hâle de la vie en plein air, et les baisers du soleil d'été avaient bronzé ses traits d'une chaude carnation, signe non équivoque d'un sang riche et sain.

Ses mains, peut-être un peu brunes, avaient des attaches fines et nerveuses.

Ses cheveux épais, ondulés naturellement, d'un beau brun modéré, encadraient son front large.

Sa mise était des plus simples :

Noire était la jupe, taillée à la paysanne et sans ornements, descendant à mi-jambe sur un bas bien tiré, laissant voir de petits pieds et la naissance d'une jambe vigoureuse. Blanc était le corselet, espèce de demi-cuirasse revélant un buste aux formes juvéniles, dont un peintre habile eût fait, sur la toile, un chef-d'œuvre de grâce ingénue, mais puissante et forte.

En entendant les menaces de mort pronon-

cées contre son père, la jeune fille avait quitté le lit du malade, dont la fatale révélation de Prosper avait retardé la guerison et qui, se souciant peu de la vie, ne tentait aucun effort pour la ressaisir. Elle était venue dans la pièce occupée par les Cosaques

A sa vue, avons-nous dit, Gengkoff fut comme ébloui par la beauté de la jeune fille qu'il résolut dès cet instant de posséder ou par la ruse ou par la crainte.

— Diable, Humbert, vous avez une jolie fille; le rapport à moi fait ne m'as pas trompé, sur ce sujet du moins; fasse le ciel qu'il n en soit pas ainsi du reste! mais, j'y pense, cette enfant pourrait devenir, en faveur de vos crimes, une circonstance atténuante, reprit le Cosaque avec un hideux sourire et en avançant sa bouche vers les lèvres de la jeune fille.

— N'approchez pas, fit-elle, sinon......

— Des menaces, je crois, interrompit-il en ricanant, mais vous n'en êtes que plus charmante, et moi que plus charme; oh! les beaux yeux, même avec leurs éclairs! laissez retomber ailleurs que sur ma figure cette main de reine, un baiser, soit; mais un soufflet, fi! la méchante!

Que pouvait la colère d'une enfant contre la force? une action imprudente achèverait peut être de compromettre son père et mettrait en danger la vie des personnes qui lui étaient chères.

Cependant Gengikoff ne renouvela pas la demande d un baiser; il se contenta, en s'en allant, de saluer Humbert par ces paroles qui contenaient autant de menace que d'ironie:

— Je me retire, Humbert, mais maintenant que je connais votre demeure et le trésor qui y est renfermé, je ne manquerai pas de renouveler mes visites et peut-être ne serai je pas toujours aussi malheureux, acheva-t il en se retournant vers la jolie paysanne.

Amélie et son père tremblèrent à ces mots du terrible officier; car ils savaient qu'il ne s'en tiendrait pas à de vaines menaces et que plus d'une jeune fille, naguère pure comme un ange, pleurait maintenant sur l'heure où le Cosaque lui était apparu.

Heureusement Raoul et Prosper étaient absents.

Sentant venir l'orage, le vieillard s'était fait aider par eux dans son œuvre patriotique. Aussi, enthousiasmés de cette noble idée qui devait enfin donner un débouché à leur énergie, à leur haine longtemps enchaînée, ils parcouraient les villages, faisaient passer dans le cœur de tous le saint enthousiasme dont ils étaient eux-mêmes possédés. Ils étaient donc absents au moment où le Russe fit son entrée dans la maison du père Humbert, circonstance providentielle, car peut-être les deux jeunes gens n'auraient-ils pas trouvé en eux assez de sang-froid et de raison pour écouter jusqu'au bout les insolences du vainqueur. Et maintenant, au moment de toucher au but si longtemps rêvé, c'était de la prudence surtout qu'il fallait.

XIV. — LA FUITE.

Malgré les appréhensions assez naturelles de M. Humbert et de sa famille, le calme dura quelque temps; les alliés semblaient même avoir renoncé pour toujours à la punition des massacres de leurs frères. Les soldats ne comprenaient rien à cette transformation du caractère de leur chef qui ne leur avait jamais donné pareil exemple de modération dans le châtiment.

Cette trêve, également inexplicable pour les paysans, n'en était pas moins bien accueillie; car il venait soudain de surgir de graves difficultés dans l'organisation de la défense et de nombreux obstacles à la réussite du complot ourdi contre les étrangers.

Les gardes nationaux, la véritable force du pays, reconnaissant l'autorité des maires, ne pouvaient guère s'armer sans l'autorisation de ces magistrats qui, incertains de l'avenir, ne savaient trop s'ils devaient se résoudre a rester dans le *statu quo*, ou permettre à leurs subordonnés de précipiter par un coup d'éclat la solution des événements.

La couronne ebranlée tomberait-elle du front impérial ou Napoléon, une fois encore, forcerait-il la fortune a redevenir son esclave? Fallait-il saluer d'avance, en courtisan habile, l'aurore d'une restauration ou rester fidèle à

son devoir et au grand vaincu toujours menaçant ? C'étaient là les questions que se posaient anxieusement les magistrats municipaux qui tremblaient plus pour leur écharpe que pour la couronne de Napoléon ou le drapeau de la France.

N'en est-il pas d'ailleurs trop souvent ainsi? Que de fois l'intérêt général n'est-il pas sacrifié à d'infimes mesquineries d'amour-propre?

Outre ces tergiversations municipales, un fait que nos lecteurs croiront difficilement, c'est que, depuis quelque temps, nos jeunes amis constataient, non sans étonnement, que le père Humbert, s'il ne perdait pas en paroles de son enthousiasme patriotique, ne se faisait plus du moins l'ardent propagateur de ses idées de liberté. Hier, il fallait le prier de ménager ses forces; aujourd'hui on aurait eu presque besoin de surexciter son zèle refroidi.

Quel était donc le mot de cette énigme?

Ce changement s'était manifesté d'abord lors des massacres accomplis, la nuit, dans le château de la Tuile-Rouge, puis à la suite de la visite des trois Cosaques. Depuis lors le vieux soldat avait cessé de parcourir les villages.

Mais voici bien quelque chose de plus surprenant encore et qui pouvait amener à faire douter de la raison du père Humbert, si le fait eût été connu :

A peine Prosper et Raoul étaient-ils partis pour leur mission sainte, que, certain que sa femme et sa fille, tenant compagnie au blessé, ne s'apercevraient pas de son absence, le vieillard allumait une lanterne, s'armait d'une

pioche et prenait le chemin de la cave dont il fermait prudemment la porte à clef. Là, pendant une heure au moins, il creusait courageusement la terre, fouillant le sol et murmurant parfois :

— Si je le trouve, comme je n'en doute pas, nous pourrons nous moquer de leurs menaces et nous mettre à l'abri de leurs atteintes ! et même de là diriger sûrement les terribles coups de notre vengeance.

Que cherchait donc le vieillard ? Pourquoi ce mystère dont il s'entourait ? Pourquoi semblait-il se défier de ses enfants, de sa femme, de son ami Raoul ?

Quand la fatigue ou la crainte qu'on ne s'aperçût de sa longue absence le forçait à s'arrêter, il dissimulait habilement l'ouverture béante à l'aide de tonneaux vides. Ceci fait, il remontait, faisait un tour de jardin et venait prendre des nouvelles du capitaine Mauduy qui, bien qu'il s'obstinât à ne point guérir, afin de jouir plus longtemps du seul bonheur auquel il pût désormais aspirer : la vue continuelle de sa bien-aimée, allait néanmoins, par ordonnance d'un élève de la docte faculté, être contraint d'avouer qu'il n'avait plus aucune raison de prolonger sa convalescence.

Forcé de s'arracher aux douceurs de cette existence qu'il n'eût pas mieux demandé que de mener indéfiniment, Amédée se résolut à faire diversion à ses regrets en se rendant dans sa famille qui, plus d'une fois, pendant sa maladie, lui avait rendu visite. Là, pour donner un débouché au trop-plein de son âme, il prit part au développement de l'œuvre

entreprise par son hôte et convia ses compatriotes à se tenir prêts à répondre à l'appel qui ne pouvait tarder à se faire entendre et qui les inviterait à chasser les ennemis du territoire de la Champagne.

Pour la première fois peut-être, il ne fut plus possible aux deux jeunes gens de douter des progrès que l'amour avait faits dans leurs âmes, tant les heures leur parurent longues, passées loin l'un de l'autre.

Le mal, ils le comprirent alors, était grand, inguérissable ; ils ne pouvaient désormais vivre indifférents l'un à l'autre ; mais, plus que jamais aussi, la loyauté leur commandait de ne jamais plaider la cause de leur cœur ; en admettant même que cette union, si ardemment désirée pourtant, pût se réaliser, ils l'auraient repoussée ; car autrement il y eût eu trahison envers Raoul, qui était un frère pour eux, forfaiture envers M. Humbert, ce père si aimant, cet hôte si généreux et si confiant.

Mais revenons aux alliés.

Le calme dont nous avons parlé plus haut n'était qu'apparent : ce n'était là qu'une fausse tranquillité, semblable à ces recueillements profonds où semble plongée la nature, alors que la tempête se prépare à en troubler l'harmonie.

L'hetman, en effet, ne pouvait avoir oublié l'insulte qui avait été faite à son officier par le père Humbert, ni surtout Amélie dont la beauté avait eu la puissance de jeter à bas de son piédestal la déesse russe au nez de laquelle Gengikoff avait voué un culte.

Aussi un matin, accompagné d'un officier,

se présenta-t-il au logis de l'ancien soldat.

A sa vue, Raoul et Prosper tressaillirent; Amélie pâlit, en remerciant toutefois le ciel de l'absence d'Amédée.

— Eh bien! jeune fille, fit l'hetman en s'adressant à Amélie, avez-vous réfléchi depuis ma dernière visite et avez-vous songé à remplir la condition que j'ai mise au salut de votre père?

A ces mots, les yeux des jeunes gens brillèrent d'un étrange éclat, leurs mains se levèrent, mais aussitôt retombèrent à cet ordre du vieillard :

— Attendons, mes enfants, que notre ennemi nous ait fait connaître les conditions qu'il daigne poser à mon salut. Si, sans forfaire à l'honneur, nous ne pouvons accepter le pardon qu'il vient nous vendre pour mon prétendu crime, il sera toujours temps de le repousser par l'indignation, et, au besoin, par le fer.

— Insolent! s'écria le Russe; je pourrais te faire fermer la bouche par la main de mon bourreau; mais je veux être généreux. J'aime ta fille, et mon amour enchaîne ma vengeance; ne me force donc pas à lui rendre la liberté, car alors nulle prière ne l'arrêterait dans son œuvre et autant j'aurais été patient et miséricordieux, autant je serais cruel et inflexible.

— Vous vous trompez, si vous croyez nous intimider par des menaces, répondit Amélie; à force de voir devant vous des paupières peureusement baissées ou des bouches muettes, des dos lâchement tendus sous le fouet ou des genoux pliés par la crainte; à force de re-

muer à votre fantaisie cette race dégradée d'esclaves qui n'ont du soldat que le nom, vous avez cru sans doute pouvoir dompter toutes les résistances, courber toutes les âmes; mais vous n'êtes pas en Russie, ici; vous êtes en France, et vous l'oubliez trop; vous paraissez ignorer que les Françaises se planteraient plutôt un poignard dans le cœur que de laisser le déshonneur stigmatiser leur front! Voilà mon dernier mot, monsieur, acheva la courageuse enfant, semblable, par sa pose frémissante et hautaine, à la Diane antique, et montrant, d'un geste irrité, la porte à l'hetman, qui, pâle de fureur et le poing fermé, s'avança brusquement vers le groupe menaçant formé par la jeune fille, le vieillard, Raoul et Prosper dont les fronts livides et les mains convulsivement serrées indiquaient assez l'intention de châtier les infâmes paroles de leur redoutable et puissant ennemi.

— Que pas un de vous ne bouge ou ne songe à s'armer! s'écria le Russe, dont l'œil sanglant brillait d'un fauve éclat au fond de son orbite, sinon il aura affaire à moi et aux miens. A notre tour d'imposer la loi. Paris vient d'ouvrir ses portes aux alliés; votre empereur est sans empire; la France est à nous, et nous en ferons notre esclave Aux vainqueurs le commandement, aux vaincus l'obéissance! Cette fille sera à moi, je le veux, ou.... .

— N'achève pas, misérable! s'écria le vieillard, qui sortit subitement du groupe et d'un bond sauta sur sa carabine, qu'il décrocha d'une main fiévreuse.

— Des menaces ! ricana l'hetman : révolte d'esclaves !

— Oui, c'est vrai, jusque-là vous nous avez vus esclaves, un rôle dans lequel nous sommes de piètres acteurs ; mais vous nous verrez combattre pour la liberté, et peut-être alors votre opinion changera-t-elle.

— Par saint Nicolas ! je vous verrai fuir lâchement, ou, si vous résistez, je vous écraserai tous.

— Ah ! s'écria le vieux soldat de la République en relevant fièrement la tête et deux jets de flamme dans les yeux, si nous devons mourir, ce ne sera du moins que sur des cadavres russes, bravement, en gens de cœur et non en esclaves déshonorés. Vos soldats s'en vont au combat comme des chiens qu'on fouette ; mais nous, ce ne sera ni le knout, ni la peur qui nous pousseront en avant ce sera l'amour de la patrie, comme aux beaux jours où toute l'Europe était liguée contre nous. A moi, ma bonne arme ! ajouta-t-il en serrant sa carabine dans ses mains ; tu tonneras encore, et moi, si la vieillesse alourdissait mon bras, je me souviendrais que j'ai fait les immortelles campagnes de la République, et peut-être que ce souvenir réchaufferait mon sang glacé.

Chacun fut ému de l'enthousiasme juvénile du père Humbert; l'hetman lui-même tressaillit; il reprit néanmoins en s'adressant à son compagnon :

— Quelques coups de fouet mettront à la raison ces paysans grossiers; prévenez, en conséquence, un peloton de nos soldats pour qu'ils se saisissent de ces rebelles.

— Silence ! s'écria Humbert; ne nous faites pas oublier que nous sommes trois contre deux, et que nous pourrions vous faire payer cher vos insolences.

Cette observation fit comprendre au Russe qu'il ne pouvait s'avancer sans danger; aussi, pris d'une crainte subite, recula-t-il prudemment, suivi, dans son mouvement de retraite, par son officier.

Tous deux allèrent requérir main-forte au poste voisin et envoyèrent des sentinelles garder les issues de la maison pendant que, de tous les coins du village, le tambour battait aux champs.

L'hetman reparut bientôt à la tête de sa troupe; mais il fit vainement fouiller toutes les pièces de la maison du cultivateur : les révoltés avaient disparu! . . . .

. . . .

La peinture seule pourrait rendre les diverses nuances que prirent les traits du Russe et l'expression sinistre de la flamme qui incendia ses yeux, à l'annonce que ses prisonniers s'étaient joués de lui et de ses sentinelles. Les projets les plus insensés firent aussitôt irruption dans son esprit. Son amour-propre, souffleté cruellement, allait engager une nouvelle lutte, mais terrible; car personne n'ignore dans quels ruisseaux de sang l'amour-propre humain blessé cherche la guérison de ses plaies.

Aux éclairs de colère que lançaient ses yeux, il était facile de prévoir que la vengeance serait sans merci, si jamais elle trouvait une proie.

L'étonnement le suffoquait; quelques minutes, il resta sans voix, anéanti ; enfin il put s'écrier avec un horrible juron :

— Par le tonnerre de Dieu ! ils ne peuvent nous avoir échappé ainsi ! qu'on fouille la maison de la cave au grenier ; si besoin est, qu'on la démolisse !

Les nouvelles perquisitions furent aussi inutiles que les premières.

— Maître, dit d'une voix lamentable le soldat chargé du rapport et abîmé de crainte et de respect aux pieds de son chef, nous n'avons rien découvert.

— Il faut, s'écria Gengikoff exaspéré par la certitude que ses ennemis n'étaient plus à la portée de ses coups, qu'ils soient protégés de l'enfer pour s'être évanouis ainsi ; car je ne puis raisonnablement soupçonner mes soldats d'avoir aidé à cette évasion ; que par provision pourtant, on administre le fouet aux sentinelles qui n'ont pas su s'opposer à la fuite de nos ennemis Oui, c'est cela, acheva-t-il après quelques secondes de réflexion, pour me calmer les nerfs, qu'on me donne le spectacle, à la clarté de l'incendie, d'une flagellation infligée aux paysans que l'on dénichera en ce village. J'espère que tous n'ont pas encore pu prendre la fuite et qu'il en restera assez pour m'amuser de leurs grotesques contorsions.

Cet ordre reçut une prompte exécution et bientôt la maison de M. Humbert devint la proie de l'incendie et servit ainsi à éclairer une lamentable scène où le knout fut l'acteur principal, les paysans les patients et les Cosaques les hideux spectateurs.

Rien de plus terrible, en effet, que cette scène infernale éclairée par la sinistre lueur des flammes, sous un ciel sombre où pas une étoile ne s'était allumée!

Entre deux haies de soldats silencieux et cuirassés contre toute pitié, armés de lanières de cuir ou de baguettes de coudrier flexible, passaient, nus jusqu'à la ceinture, les malheureux paysans surpris au milieu de leurs occupations journalières et d'autant plus stupéfaits de se voir arracher brutalement à leur famille qu'ils étaient presque déshabitués des mauvais traitements de ces hordes barbares, vomies par toutes les nations sur notre malheureuse Champagne.

Et, chaque fois qu'ils passaient ainsi, les verges creusaient sur leurs épaules un sanglant sillon.

Aux pétillements des tuiles et aux sifflements de l'incendie se mêlaient les cris aigus des patients. Tous, victimes et bourreaux, semblaient des damnés et des démons se débattant au milieu du foyer d'où jaillissaient de rouges lueurs

Les silhouettes dansaient fantastiquement selon les bizarres jets du vent sur les flammes.

L'hetman, assis non loin de cette scène, au milieu de ses lâches courtisans, applaudissait à la férocité de ses tourmenteurs.

Le supplice dura une heure.

Après cette terrible flagellation, rassasié de cris et de sang, Gengikoff gagna la cantine du père Louis, le cœur serré comme entre les deux lèvres d'un étau. Il se disait que, peut-être, il avait perdu pour toujours Amélie

qu'il aimait avec cette passion sauvage et charnelle que les obstacles ne font que surexciter.

Il regrettait maintenant ces paroles menaçantes qui avaient mis en fuite la famille Humbert et se repentait de n'avoir pas continué son système de temporisation; car nos lecteurs ont deviné que c'était au nouvel amour qui venait de naître dans l'âme tourmentée de Gengikoff, que le pays devait d'avoir joui, quelque temps, d'un calme relatif.

Maintenant, en face de son impuissance reconnue, sa colère se soulevait comme un de ces orages subits dont la violence bouleverse la nature. La longanimité n'allait pas au caractère impétueux et impérieux de l hetman. Aussi était-il une preuve vivante de la justesse de ce mot de Napoléon: « En grattant le cuir d'un Russe on retrouverait dessous le Cosaque. »

— Du kirsch! avait crié Gengikoff en entrant et en frappant du pommeau de son épée sur une des tables de la cantine. Alerte, père Louis! Dans l'ivresse on s'endort et on oublie, mais gare au réveil!

Et le Cosaque s'assit silencieusement, ne s'arrachant à ses sombres pensées que pour vider coup sur coup plusieurs petits verres.

XV. — LE SOUTERRAIN.

Que nos lecteurs se rassurent: notre récit ne tend nullement à emprunter à la magie ses fantasmagories et ses apparitions diaboliques,

ni leurs trappes aux romans à sensation. Les événements que nous racontons sont de la plus authentique véracité et, pour faire naître l'intérêt, n'ont nullement besoin de l'attrait du surnaturel.

Si donc nos amis ont disparu, c'est grâce à un moyen des plus simples.

Depuis que les Cosaques avaient proféré leurs premières menaces, nous avons vu le père Humbert livré dans sa cave, en secret et une heure par jour, à un travail de fouille. Que pouvait-il faire ainsi, armé d'une pioche, et quel était son but? C'est le problème que nous nous sommes déjà posé: en voici la solution.

D'après une croyance que les anciens habitants s'étaient transmise autrefois de père en fils; mais qui, depuis un demi-siècle environ, avait été diminuant, s'effaçant et prenant peu à peu les contours nuageux et indécis des légendes, croyance à laquelle des événements, inexplicables sans cela, devaient pourtant rendre un certain fondement de vérité, — des souterrains avaient été creusés, sous le village de Quatre-Champs, lors de la conquête des Gaules par Jules César; mais, on le comprend, tout cela était très-vague et les rares personnes mêmes qui avaient conservé cette tradition, ignoraient où était le point de départ de ce passage dont plusieurs sorties s'ouvraient néanmoins dans la forêt des Ardennes.

De mémoire d'homme, en effet, on ne se souvenait pas que quelqu'un se fût aventuré dans ces profondeurs souterraines; aussi la

génération actuelle mettait-elle en doute sinon leur existence, du moins leur prolongement jusque sous les caves des maisons.

A l'époque de l'invasion étrangère, on parlait donc rarement de ces passages ouverts sous terre, regardés d'ailleurs comme chose de peu d'importance Il avait bien circulé autrefois de vagues bruits que ces souterrains servaient de refuge à des criminels, à des gens disparus soudain du pays, à des conscrits réfractaires ; mais on n'avait généralement accueilli ces suppositions qu'avec un sourire d incrédulité.

Et pourtant, il y avait de cela une trentaine d'années, comme nous l'avons appris par la narration du père Louis, il avait été commis un crime dont l'auteur, d'une des premières familles du pays, avait pu échapper aux actives recherches de la polic . Comment cela a-t-il pu se faire ? se demandaient les esprits positifs qui aiment à donner à tout événement une cause et une explication naturelles. Et alors était revenue dans les entretiens la question de l'existence de ces souterrains, sans toutefois que personne, soit par insouciance, soit par doute de la réussite, se promît de percer le voile de ce mystère.

M. Humbert, vivement sollicité par la crainte d'un danger prochain, s'était, fort à propos, souvenu de ces bruits auxquels les massacres nocturnes accomplis dans le château de la Tuile-Rouge donnaient une nouvelle consistance et il avait résolu enfin de savoir à quoi s'en tenir sur ce sujet.

Un fait qui venait encore corroborer cette

croyance, et que le père Humbert se rappelait parfaitement, c'est que, non loin de Quatre-Champs, près de la montagne du Catelet, on avait, en 1772, pratiqué des fouilles qui avaient mis à découvert onze rues bien alignées, bien bâties et ayant environ sept mètres de large; de plus on avait dégagé des ruines huit temples, plusieurs places et des bains publics que soutenaient cent quarante-cinq piliers. La plupart de ces monuments gisaient renversés à terre; néanmoins on retrouva encore dans quatre-vingt-dix maisons des meubles et des ustensiles de toute sorte, d'origine romaine ou gauloise; dans d'autres parties de la ville, on découvrit des marbres précieux, d'ancien nes mosaïques, des statues de divinités païennes et une grande quantité de médailles d'argent et de bronze, à l'effigie des empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Constantin.

Les savants ont perdu leur temps à chercher le nom de cette ville et les époques où elle fut bâtie et où elle disparut, engloutie, sans doute, à la suite de quelque révolution de la nature. Ils déclarèrent cependant que cette ville était d'origine gauloise et qu'elle devait remonter à une haute antiquité, car on n'y trouva aucune trace du christianisme, aucun monument ou statue qui indiquât la moindre notion de la religion chrétienne.

La tradition de ce bouleversement, sans date déterminée toutefois, s'était bien conservée dans le peuple à l'état de légende, comme celle des souterrains de Quatre-Champs, dans l'esprit de quelques vieillards, mais il

fallut que le gouvernement français, instruit de ce fait, ordonnât d'en vérifier l'exactitude et d'arracher cette ville au silence et à l'oubli de la tombe; tant il est vrai que la routine berce et endort le paysan et que rarement l'aiguillon de l'initiative le réveille de sa torpeur.

C'est donc à la recherche des souterrains que, à la pâle clarté d'une lanterne, nous avons vu se livrer le père Humbert. Il était soutenu par un intérêt puissant et par une grande confiance dans la réussite de son projet. Une fois ses prévisions réalisées, ne pourrait-il pas en effet, en cas d'alerte, se mettre facilement et sûrement à l'abri des poursuites des Russes?

S'il faisait un mystère de ses travaux et de ses espérances, c'était afin de ne pas s'exposer aux indiscrétions involontaires qui eussent pu détruire tout le fruit de sa découverte. Ce qu'il craignait surtout, c'étaient ses domestiques dont l'insolence prenait chaque jour des proportions menaçantes. Déjà, même, quelques-uns, vendus en secret et soutenus par leurs acheteurs, commandaient en maîtres et n'avaient pas honte de recourir aux délations.

Cédant donc à ses craintes trop bien fondées, le cultivateur s'en était remis prudemment à lui seul du soin de tirer lui et les siens d'une position qui menaçait de devenir critique et qui ne devait pas tarder à le devenir en effet, comme nous l'avons vu.

Le succès couronna les efforts du vieillard : au bout de quelques jours l'ouverture du sou-

terrain lui apparut, et personne ne s'était douté de ses recherches.

Mais ce n'était pas encore assez: il se dit :

— Si le hasard ou plutôt la passion de l'eau-de-vie, ce qui n'est pas impossible, amenait quelque Russe dans cette cave, il faut qu'il ne se doute pas de l'existence de ces souterrains.

En conséquence, M. Humbert dissimula si parfaitement l'entrée de ce passage, que la porte qu'il établit se confondit avec les pierres de la muraille et que, pour la trouver et l'ouvrir, il aurait fallu non-seulement savoir qu'elle existait, mais encore être dans le secret du mécanisme.

— Nous n'avons plus rien à craindre, se dit un jour M. Humbert, en faisant tourner la porte sur ses gonds ; quand les Cosaques voudront mettre leurs menaces à exécution, nous sommes prêts : ces souterrains nous livreront un passage sûr pour aller dans la forêt concerter nos plans de conduite, au lieu de rendez-vous fixé et connu de tous les conspirateurs, au rond-point du Calvaire.

A ce qui précède, ajoutons un mot d'explication et d'histoire.

Ces souterrains, éboulés en plusieurs endroits, dont on montre encore aujourd'hui l'ouverture béante, et que l'auteur a explorés, doivent remonter à une haute antiquité. J'y ai trouvé, comme compensation aux dangers qu'offre cette exploration, des balances ou pesons romains et des pièces de monnaie du temps de Julien l'Apostat.

Voici comment je fus amené à cette découverte ;

J'avais la certitude que le village de Quatre-Champs était autrefois une ville, certitude fortifiée en moi par le nom donné au chemin dit *chemin derrière la ville*, qui forme une ligne parallèle à une file de maisons et qui autrefois, sans doute, était une rue bordée de deux rangées de constructions.

En outre, il arrivait souvent au cultivateur, si par hasard il labourait plus profondément que d'ordinaire, de toucher du soc de sa charrue des fondations de maisons disparues.

Moi-même, un jour que j'avais accompagné mon père à la charrue en qualité de piqueur de bœufs, j'aperçus au fond d'un sillon un magnifique carreau en mosaïque.

Cédant à la curiosité éveillée en moi par la vue de ce marbre, je me mis à explorer la surface du champ à une profondeur de cinquante centimètres environ, et je réunis ainsi un grand nombre de carreaux en marbre, ce qui me porta à croire que là où se trouvait un champ s'élevait autrefois une construction. Je continuai donc mes fouilles, animé par cette pensée qui promettait à mes recherches un plein succès. Arrivé à une certaine profondeur, je découvris, en effet, une espèce de cave où je trouvai de la vaisselle, des pièces de monnaies, des vases en terre et beaucoup d'ustensiles de cuisine qui prouveraient assez que les anciens étaient au moins aussi avancés que nous dans l'art culinaire. Cette cave correspondait avec le souterrain qui formait de vastes et nombreuses galeries.

Mes découvertes encouragèrent tout naturellement d'autres personnes à entreprendre

aussi des fouilles, et l'on cite plus d'une famille qui s'est enrichie à ce travail.

Un jour même, la pioche d'un paysan s'émoussa sur une énorme pierre de taille qu'il parvint à dégager et sur laquelle étaient gravés grossièrement une tête de mort et des os en croix. Vivement intrigué, il rêvait déjà un trésor considérable, et son esprit, trottant comme celui de Perrette, il se voyait l'un des plus riches potentats du monde. En attendant, il n'en continuait pas moins son travail de dégagement; il parvint ainsi à découvrir la rainure d'un couvercle qu'il souleva avec peine. Dans cette pierre était un cadavre entouré de bandelettes, d'armes et de pièces de monnaie. Dans le transport, le corps embaumé de cette momie tomba en poussière; mais la pierre sculptée, les pièces de monnaie et les armes ont beaucoup exercé les recherches des savants de Charleville qui ont enfin fini par trouver, après avoir compulsé nombre d'in-folio, que ce corps était celui d'un chef gaulois ou romain. Le moins instruit de nos paysans l'avait dit avant eux et sans le secours d'aucun livre.

Belle chose que la science !

Peut-être ce souterrain, creusé à peu de distance de Chestres, village dont le nom signifie camp, *castra*, et dont le terrain sur lequel il est bâti servit autrefois d'emplacement au camp de Jules César, lequel, pour la rapidite de ses évolutions militaires, avait établi près de là une magnifique voie, existant encore en Champagne; peut-être, dis-je, ce souterrain fut-il creusé par nos ancêtres les

Gaulois pour mettre à l'abri des cruautés romaines les femmes, les enfants et les vieillards, pendant que les hommes valides tenaient tête aux légions ennemies.

Cette supposition en vaut bien une autre et je pourrais l'appuyer de preuves si je ne craignais d'avoir déjà ennuyé mon lecteur. Aussi je retourne bien vite à mes moutons, je veux dire à mes Champenois.

Voici ce qui s était passé dans la maison du père Humbert après le départ des deux Russes :

— A notre tour de fuir, fit le vieillard.

— Fuir ! se récria Raoul dont une rougeur de honte enflamma soudain le visage, céder lâchement la place à l'ennemi !

— Sans doute, répondit avec calme le vieux soldat Ici nous sommes dans un guêpier, il s'agit de nous en tirer.

— Qu'avons-nous à craindre ? répliqua le vicomte. Ne pourrions-nous résister aux Cosaques et même au besoin soutenir un siége ? Fermons la porte charretière de la cour et barricadons-nous ; nous avons des vivres et des provisions de poudre et de balles.

— Votre idée est plus courageuse que praticable, mon ami : ne comprenez-vous pas qu'au moindre signal, les soldats des villages voisins accourront et prendront cette maison d'assaut ? Nous ne sommes pas assez nombreux pour hasarder une résistance.

— Pas assez nombreux, mon père ! s'écria à son tour Prosper ; c'est la première fois que je vous entends parler ainsi. Comptiez-vous vos ennemis en 93, quand vous défendiez les frontières de la France ?

— Le cas n'est plus le même, mon fils : aujourd'hui, nous n'avons pas, hélas ! à nous opposer à l'occupation de notre pays, mais bien à l'en délivrer. Il est plus facile de prévenir le mal que de le guérir.

— Mais, si nous fuyons, reprit Raoul, que séduisait peu l'idée de se retirer devant l'ennemi, votre demeure sera mise au pillage. Luttons plutôt, il y aura pour nous plus de gloire et de profit.

— Non, croyez-en mon expérience, mes enfants, ce n'est pas de courage seulement que la France a besoin aujourd'hui, mais surtout de persévérance, de dévouement. Sans doute, il est beau de mourir pour son pays, mais il vaut encore mieux le sauver ; il a besoin du concours de tous; aussi, par une témérité dont riraient nos ennemis eux-mêmes, ne les attendons pas et n'ayons pas à regretter la loyauté, peut-être exagérée, dont tout à l'heure nous avons fait preuve : nous n'avons pas voulu sacrifier ces misérables, ne devenons pas leurs victimes.

— Mais comment fuir sans tomber sous leurs coups ? firent les jeunes gens ébranlés; car la maison est cernee de tous côtés, et à chaque instant arrivent de nouveaux renforts.

— Suivez-moi et sans plus perdre de temps, répondit le vieillard; je vous promets de vous épargner la honte de passer sous les yeux et les quolibets des alliés, et de vous sauver d'une mort certaine.

Tous descendirent alors dans la cave ; M. Humbert, qui avait eu la précaution de se

munir d'une lanterne, fit jouer la porte à secret du souterrain, et, au grand étonnement de sa famille et de Raoul, démasqua une ouverture par laquelle arriva sur la figure des fugitifs une bouffée d'air frais.

— Qu'est-ce que ceci? demandèrent-ils en suivant toutefois le vieillard et en s'enfonçant dans les entrailles de la terre.

— Vous le saurez plus tard, répondit le guide; pour le moment, occupons-nous d'éviter les éboulements et de ne pas aller cogner de la tête contre les parois des murailles.

Après plus d'une heure d'une marche pénible et souvent entravée par des monceaux de terre et de pierres qui les forçaient à se traîner à plat ventre, les fugitifs aperçurent un rayon de lumière annonçant qu'ils n'étaient plus éloignés de l'une des sorties du souterrain.

— Encore un peu de courage, fit Humbert et nous sommes sauvés.

Ce passage débouchait en effet dans un épais fourré de la forêt, a une faible distance d un endroit connu sous le nom de rond-point du Calvaire où les charbonniers avaient construit de nombreuses huttes.

Les révoltés s'y établirent et y attendirent la défaite ou la délivrance.

Le soir même, afin de devancer les mesures que prendraient certainement les alliés pour surveiller les paysans et les empêcher ainsi de se réunir à la famille Humbert, Prosper et Raoul furent envoyés dans les villages environnants où ils donnèrent le signal de la révolte.

Le moment décisif était arrivé ; il fallait, à l'aide de puissants arguments, emporter les résistances opposées par les maires, échauffer d'un rayon d'éloquence patriotique les cœurs les plus refroidis. Nos amis surent se tenir à la hauteur de leur mission. Partout, à l'aide de cet entraînant enthousiasme de la jeunesse, ils surent plaider la cause commune, la délivrance de la Champagne, faisant entrevoir qu'à leur exemple d'autres mécontents se soulèveraient, montrant le pays débarrassé ; l'honneur des filles et des femmes sauvé d'appréhensions sans cesse renaissantes ; et leur succès fut tel que des éclairs de haine s'allumèrent même dans les yeux des adolescents qui, sans armes mais non sans courage, jurèrent de triompher ou de mourir aux côtés de leurs pères.

Prosper, le même soir, se dirigea vers Lacroix-aux-Bois, et prévint Amédée de ne pas retourner à Quatre-Champs où il serait infailliblement tombé entre les mains des ennemis.

XVI. — LE TRIBUNAL DU PEUPLE.

Le premier, Raoul rentra au camp.

— Bonnes nouvelles ! cria-t-il au père Humbert qui, debout sur le seuil d'une hutte, attendait ses messagers avec une impatience facile à comprendre. Tous nos amis ont eu

vent des dernières atrocités des Cosaques, et ce vent, au lieu de les refroidir pour la cause de la liberté, a soufflé la vengeance dans leur cœur. Ils n'avaient pas, d'ailleurs, attendu jusqu'ici pour organiser une guerre sourde, acharnée et terrible; tout leur devenait bon pour arriver à leur but · la vengeance de leurs pertes matérielles et de leur honneur. Connaissant l'excessif amour des Russes pour l'eau-de-vie, m'ont-ils dit, nous leur en avons donné à satiété; et, quand ils tombaient d'ivresse, c'était souvent pour ne se plus relever; car, sans miséricorde, nous les éventrions avec des fourches Mon appel a été entendu, continua le jeune homme, les paysans viendront nous rejoindre ici, où nous allons établir le centre de nos opérations.

A son tour, Prosper arriva avec des promesses non moins rassurantes.

L'effet suivit de près l'annonce de ces bonnes nouvelles; car, le lendemain même, dans les sentiers et sur le chemin qui traverse la forêt, apparut au loin une troupe nombreuse.

— Ah! les voici enfin, s'écria Raoul, qui, le premier, aperçut cette troupe et la désigna du doigt à ses amis.

Le vicomte ne se trompait pas. C'étaient bien les gardes nationaux et les gens des villages voisins qui, par les sentiers de la forêt, s'avançaient vers le rond-pont du Calvaire, suivis de troupeaux de bestiaux et de chariots chargés d'ustensiles de ménage.

Les paysans étaient armés, les uns de fusils, de sabres, les autres de haches, de fourches, de faux, de pieux et de gourdins.

Pendant trois jours, de nouvelles familles vinrent augmenter le nombre des révoltés et se joindre au camp établi au fond des bois.

Les anciennes huttes des bûcherons avaient été restaurées ; on en construisit de nouvelles pour mettre au moins à l'abri des intempéries de l'air, les femmes, les enfants et les vieillards.

Au moyen de palissades, on parqua dans la forêt les vaches et les moutons. La présence de ces animaux aiguisait la faim et la dent des loups dont on entendait au loin les hurlements.

Comme les habitants, chassés de leurs foyers par les étrangers, les hôtes des forêts entraient aussi en révolte contre les proscrits qui les dépouillaient d'une partie de leurs domaines et troublaient leurs habitudes.

Il fallait vivre ; les bois offrirent des sangliers, des chevreuils, des lièvres et des renards, dont la chair est succulente, après quelques nuits passées à la gelée. Pour le pain, les femmes le pétrissaient dans les huttes, avec la farine qu'on avait emportée en fuyant.

L'organisation de cette colonie demanda quelques jours ; on songea ensuite aux moyens à employer pour reconquérir ses foyers et en chasser l'étranger qui était venu s'y asseoir en maître.

A cet effet, les révoltés se réunirent un soir en tribunal dont la présidence fut, d'une voix unanime, accordée au père Humbert.

A la droite et à la gauche du vieillard, étaient son fils, Amédée Mauduy et le vicomte de Chestres.

Les paysans, les uns assis sur des arbres dé-

racinés et renversés par les orages les autres debout, appuyés sur leurs armes ou contre le tronc des chênes, causaient, partagés en autant de groupes que de villages, et se disaient leurs douleurs et leurs projets.

Partout donc, s'élevait un cri unanime de délivrance; car, chez tous, une impatience fébrile avait succédé à l'abattement.

Les habitants de Quatre-Champs surtout qui sentaient encore sur leurs épaules les cuisantes morsures des lanières et, dans leurs cœurs, les ardentes pulsations de la haine, racontaient avec une terrible émotion leur flagellation, infligée à la clarté des flammes et sous les regards impassibles de l'hetman, et comment, abandonnant leurs maisons au pillage, ils avaient, après le supplice, pris la fuite vers les grands bois où ils savaient retrouver la famille Humbert.

Rien de plus terrible et de plus étrange que cette réunion en pleine forêt; car, au contraire des villes et des villages, c'est la nuit que celle-là s'anime, que commence l'horrible concert des bêtes fauves.

Les ténèbres étaient venues ; le mois d'avril commençait à peine et, a cette époque, les jours sont encore de courte durée. Le ciel était tantôt clair, tantôt sombre; une lueur, rouge comme du sang, brillait parfois à travers les éclaircies des grands nuages courant dans les airs avec de magnifiques effets, leurs bords tantôt frangés de rouge, d'émeraude ; tantôt jaspés de lumière, aux bizarres découpures ; tantôt s'empourprant de reflets fauves, tantôt scintillant d'étoiles.

Rouges, brillaient çà et là les feux allumés sous les tentes ou dans les huttes, où passaient des silhouettes de paysans, se rendant au conseil; — où reluisaient des éclairs jaillissant des armes; — où flottaient quelques drapeaux, découpés grossièrement dans des lambeaux d'étoffes.

Au milieu des rumeurs s'élevant du sein de cette réunion, passait la plainte aigue du vent dans les grands arbres chauves; à cette plainte se mêlaient les hurlements des loups affamés, en quête d'une proie, mais n'osant la venir chercher aux abords du camp

Tout à coup le silence se fit; M. Humbert venait de prendre la parole.

— Vous connaissez le but de notre réunion, mes amis, dit-il: il n'est donc nullement nécessaire que je vous en entretienne à nouveau; mais, — avant de commencer notre œuvre, et de discuter ensemble les meilleurs moyens à employer pour rentrer sûrement dans nos foyers, retrempons nos cœurs dans la haine et que les chefs, au nom de leurs communes et chacun à son tour, viennent faire connaître à tous les crimes dont nous demanderons bientôt un compte terrible aux étrangers. Donc les récits des crimes d'abord, ensuite le verdict et le châtiment. A vous de commencer, continua-t-il en s'adressant à un jeune homme sur le visage duquel se peignait la colère, dites-nous les causes qui ont armé votre main?

—Je me nomme Vandy, fit-il; ma mère et ma sœur, traînees toutes nues sur la place publique, ont été battues de verges par l'or-

dre de l'hetman Gengikoff. Je demande la vengeance de l'horrible martyre de ma mère et de ma sœur.

— J'en ai été témoin, vous aurez satisfaction, s'il plaît à Dieu, répondit le vieillard en faisant signe de parler à un homme dont la main brandissait une hache encore teinte de sang.

— Je me nomme Balay, fit-il en répondant au geste du père Humbert; je viens mettre mon bras et mon arme au service de la défense et de l'affranchissement de la Champagne.

— Vous vous êtes déjà vengé, demanda le président, qui donc avez-vous frappé?

— Un officier russe. C'était le soir; mon frère et moi, nous soupions tristement auprès de notre foyer, autour duquel la mort a fait tant de vides; nous songions aux malheurs de notre patrie et au déshonneur de notre famille, — car notre sœur, que la honte a couchée dans la tombe, a été déshonorée, — quand un cheval s'arrêta à la porte de notre cabane, et nous vîmes un cavalier en descendre. Nous le reconnûmes: c'était l'homme qui nous avait plongés dans la douleur et le deuil.

— Ma troupe, nous dit-il, a reçu l'ordre de se diriger sur Reims. Mais, dans la marche, je me suis égaré; voilà plus de dix heures que j'erre à l'aventure sans parvenir à retrouver ma route. Un de vous veut-il me servir de guide? Il y aura quelques roubles pour lui au terme de sa course.

Etait-ce Dieu qui le livrait ainsi à notre

vengeance? s'interrompit le bûcheron dont la voix et le front s'assombrirent. Je ne sais; mais nous n'en résolûmes pas moins de nous venger sur cette victime exécrée, offerte par le hasard ou par la justice divine, et d'assouvir de son sang la soif de notre haine.

— Il est trop tard pour songer à vous remettre en chemin, répondit mon frère à l'officier; la forêt est profonde et les chemins sont défoncés par le dégel; entrez dans notre cabane; vous y trouverez pour nourriture un morceau de lard et des pommes de terre cuites sous la cendre, et pour votre corps fatigué un lit de bruyères sèches.

— Volontiers, fit l'officier, car je suis harassé et ai grand besoin de ce que m'offre votre cordiale hospitalité.

Le cheval fut mis sous un hangar; mais, soit soupçon, soit défiance naturelle, le Russe ne se sépara ni de ses pistolets d'arçon ni de son sabre, même pour s'asseoir à notre table. Malgré sa fatigue, il passa la nuit sur une chaise, auprès du foyer. Il surveillait tous nos mouvements et nous savions bien qu'à la moindre tentative d'assassinat sur sa personne, ses pistolets nous eussent réduits à l'impuissance.

Aussi, pour tenter de désarmer la défiance de notre ennemi, nous couchâmes-nous, mon frère et moi, et résolûmes-nous de simuler un sommeil profond. Tout fut inutile: malgré nos ronflements, le Russe ne se relâcha pas de sa faction et, s'il dormit, ce ne fut que d'un d'œil!

Le lendemain, dès l'aurore, nous partîmes, lui à cheval et nous à pied; il avait certaine-

ment deviné les pensées qui nous agitaient ; car il ne cessa pas de tenir à son poing la crosse de son arme.

L'instant de nous séparer approchait : allions-nous donc voir notre vengeance nous échapper ?

Tout à coup, dans une ornière de la forêt, le cheval faillit s'abattre. Quelques pas plus loin, mon frère, frappé d'une inspiration subite, dit à l'officier :

— Je crois bien que votre cheval s'est blessé, car il boite ; peut-être d'ailleurs n'est-ce qu'un caillou qui se sera insinué entre le sabot et le fer ; descendez pour vous en assurer vous-même.

— En effet, fit le Russe en se penchant sur l'encolure de son cheval, je crois que vous avez raison. Et il sauta à bas de sa monture.

J'avais compris la pensée de mon frère, et pendant que le Russe, oubliant toute défiance, se baissait pour lever le pied de son cheval, je lui fendis la tête d'un coup de ma hache.

A ces mots, un cri d'horreur s'échappa, malgré eux, de la poitrine des membres du conseil.

— Mon action vous fait frémir, messieurs, reprit le bûcheron ; mais songez que mon père et ma mère sont morts de douleur, ma sœur de honte, et que mon frère et moi, élevés dans le culte de l'honneur, nous ne survivions que pour les venger, et peut-être alors trouverez-vous au fond de votre cœur pour les meurtriers plus de pitié que de dégoût. C'est dans cette conviction que je vous apporte ma hache pour aider au triomphe de la liberté.

— Je représente la Normande, dit à son tour

un troisième révolté ; en une seule nuit, mon père, ma mère et mes sœurs ont trouvé la mort au milieu des flammes de notre ferme incendiée. Seul de ma famille, j'ai pu me sauver, mais en jurant de punir les auteurs de ce crime monstrueux.

— Je suis Noirval, fit un quatrième en s'avançant vers le père Humbert. De mon état, je suis maréchal ferrant et voici à quelle occasion j'ai juré une haine mortelle aux ennemis de la France : hier, un Cosaque entra dans ma boutique et me dit brutalement :

— Chien d'esclave, allume ta forge et ferre mon cheval.

Poussé par la colère que souleva en moi ce commandement, j'allais lancer ma bigorne à la tête de cet homme ; mais je me ravisai et j'obéis. j'avais mon idée. Je mis donc un fer au feu, mais, au moment où le Cosaque levait le sabot de l'animal, sur lequel je posai mon fer rouge, au lieu de frapper sur le clou, c'est sur le front du Russe que s'abattit mon marteau.

Je savais à quel châtiment j'étais réservé si jamais je tombais au pouvoir des Cosaques, aussi je résolus de me mettre hors de leur atteinte ; pourtant je ne pouvais fuir en leur abandonnant mes économies. Je conduisis donc le cheval du défunt à l'écurie. Puis je montai prendre dans ma chambre mon argent et quelques hardes. Hélas ! la nouvelle de mon attentat était sans doute déjà arrivee aux oreilles des Russes, car, au moment de leur tirer ma révérence, je m aperçus que ma maison était cernée.

Rassemblant alors toute la vieille ferraille éparse dans mon grenier, j'en fis pleuvoir une grêle sur les ennemis ; je fus assez heureux pour en mettre plusieurs hors de combat. Mais ma provision de projectiles s'épuisait, tandis que le nombre des assiégeants allait sans cesse croissant. Il fallait songer à m'arracher à ce guêpier ; mais comment ? Ma maison n'avait qu'une issue et des soldats y étaient placés en sentinelle. Les circonstances ne me laissant pas le loisir de rêver au moyen de me tirer sûrement d'embarras, je m'en remis à Dieu du soin de me sauver et aussi aux jambes du cheval que j'avais volé et dont les jarrets d'acier me semblaient faits pour la course. Avant de sortir de l'écurie, je montai sur ce noble animal, lui donnai du talon dans le ventre, et j'ai pu ainsi, grâce à la rapidite de ses jambes, échapper et à la lance des deux Cosaques qui veillaient à la porte, et aux balles que me dépêchèrent les carabines des autres.

Dans ma fuite, acheva le maréchal ferrant, je n'ai pas oublié mon marteau dont je saurai faire une massue à l'heure du combat.

— Je suis le député de Chestres, intervint un cinquième. Aidé de ma femme et de ma fille, j'ai soutenu un assaut dirigé par les Russes contre ma maison. J'avais dans mon grenier une vingtaine de fusils que mes deux compagnes chargeaient au fur et à mesure que je les déchargeais sur les ennemis qui, au nombre de deux cents, tombaient pêle-mêle en poussant des hurlements sauvages. Le feu fut si bien nourri que les Russes croyaient à la présence de nombreux défenseurs, et

qu'un cheval, effrayé par la fusillade, se recula et alla rouler avec son cavalier dans un large puits, dont l'orifice s'ouvrait au niveau du sol.

Les alliés, effrayés, levèrent le siége, et pendant qu'ils se concertaient à une centaines de mètres de notre maison, nous nous enfuîmes, ma femme, ma fille et moi, emportant nos fusils qui, je l'espère, feront de nouvelles trouées dans les rangs des profanateurs du sol français.

Un tout jeune homme, de quinze ans à peine, aux traits expressifs, à l'allure décidée, s'avança ensuite :

— Je me nomme Jules Mauduy, dit-il, mon frère est parmi vous et je représente le village de Lacroix-aux-Bois; voici mes griefs contre les alliés :

Mon père logeait un chef russe qui, ne se contentant pas de l'ordinaire de notre table, se traitait en Lucullus et commandait en maître, menaçant de mort mes parents et les domestiques si on ne lui obéissait. Révolté de ces façons arrogantes, je résolus, sinon de débarrasser notre logis de cet hôte incommode, au moins de le forcer à changer de ton. La chambre qu'il occupait était située non loin de la mienne. Un matin que je le savais absent, je fis sauter la serrure de sa porte et je m'emparai d'une paire de pistolets damasquinés que je convoitais depuis longtemps. Songeant que, si j'étais découvert, le châtiment ne serait pas plus terrible pour plusieurs vols que pour un seul, ma main s'empara d'une poudrière et d'une magnifique carabine à huit pans. Muni de ces objets, je quittai la chambre et m'en-

fuis dans le grenier où je cachai ces engins, dont j'espérais bientôt me servir.

— A la première insolence de notre hôte, me disais-je, je lui ferai sauter la cervelle.

A son retour, et après avoir constaté la disparition de ses armes, le Russe s'emporta et menaça de mettre le feu à la maison si on ne les lui rendait et si on ne lui nommait le coupable. Il commença son interrogatoire par les domestiques, puis ce fut au tour de ma mère de passer à la question. Je n'eus pas le courage de la voir souffrir ; je m'avançai vers les bourreaux :

—C'est moi, leur dis-je, qui ai commis le vol.

L'œil du Russe étincela.

— Rends-moi mes armes, commanda-t-il d'un ton plein de menaces.

— Jamais, répondis-je.

Malgré la torture malgré les prières de mes parents qui me suppliaient de céder à la force et de faire connaître la cachette où j'avais serré les produits de mon vol, je m'obstinai à garder le silence.

Furieux, le Russe me fit mettre tout nu, puis lier de cordes sur une table et frapper de verges par deux bourreaux qui ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils ne m'entendirent plus respirer. Les blessures de mon corps sont cicatrisées, ajouta le jeune homme d'une voix sombre ; mais celles de mon âme sont toujours au vif. J'apporte donc à la cause commune ma haine, ma poudre, mes pistolets et ma carabine ; à l'heure du danger, ma main saura s'en servir. Ces armes ont été la cause de mon supplice, elles seront l'instrument de ma vengeance..

A toutes ces révélations successives se manifestait une sourde irritation ; un flot de colère, longtemps contenue, grondait dans toutes les poitrines; au bout de plusieurs mois d'intolérables iniquités, la patience des victimes, qui n avait pu lasser la fureur des bourreaux, se changeait en une haine violente. On était décidé enfin à repousser la force par la force.

— Quel châtiment croyez-vous, mes amis, que méritent tous ces crimes ? demanda le président.

— La mort ! répondirent les conjurés d'une voix terrible et formidable qui réveilla dans la vieille forêt historique les échos endormis depuis les derniers chocs des légions romaines contre les Germains.

XVII. — LE REVENANT DE LA TUILE-ROUGE.

Au moment où le père Humbert allait émettre son avis sur la conduite à tenir en cette circonstance, on vit s'avancer vers le cercle formé par les membres du conseil, un vieillard de petite taille, aux membres grêles, au front sombre, sillonné de rides profondes La chevelure et la barbe de cet être bizarre, vêtu de misérables haillons sur lesquels était jeté un manteau troué, devaient croître en liberté depuis des années, tant elles étaient longues et touffues. Quand cet homme étrange, inconnu de tous, s'avançant au milieu des

conjurés stupéfaits et presque effrayés de cette apparition, fut arrivé en face du président :

— Vous ne me reconnaissez pas, dit-il; en effet, j'ai perdu ma figure et mon nom d'homme; aujourd'hui, je m'appelle le remords. Il y a trente ans que, caché dans les souterrains, j'échappe à la justice humaine, mais non à l'éternelle punition de ma conscience.

— Carlame ! le meurtrier du garde, l'assassin par amour ! s'écria le plus âgé des paysans.

A ce nom qui signifie criminel et que le meurtre du garde forestier, meurtre suivi d'une mystérieuse disparition, avait rendu célèbre, un mouvement de curiosité et d'effroi fit moutonner toutes les têtes. Tous se pressaient pour voir ce coupable dont l'histoire, passée presque à l'état de légende et enjolivée d'aventures romanesques, se racontait autrefois dans les longues veillées d'hiver et prenait à cette heure un effrayant caractère de réalité.

— Lui-même, fit-il d'un ton amer, et j'ai doublement mérité cette épithète infamante, car j'ai tué aussi mon père par la douleur que lui a causée mon odieux attentat. Vous l'avez tous connu et aimé, ce noble vieillard qui, même en apprenant mon crime, n'a pas trouvé au fond de son cœur la force de me maudire et m'a dit seulement ces paroles en m'indiquant le souterrain où je pouvais cacher ma honte et ma tête condamnée :

— Vous avez déshonoré notre nom, resté

jusqu'ici sans tache ; peut-être devrais-je vous livrer à la justice, car tout criminel lui appartient, mais mon amour que vous méritez pourtant si peu, l'emporte sur mon devoir.

A ces mots si pleins de tristesse et de bonté, je me laissai tomber aux pieds de mon père en balbutiant :

— J'accepte la vie que vous me laissez, mais comme expiation.

— Pour moi, reprit-il, je n'aurai pas longtemps à pleurer notre souillure que des larmes, d'ailleurs, n'effaceraient jamais ; si la vieillesse n'avait pu jusqu'ici courber mon corps, votre infamie vient de le briser en deux, et la tombe....

— Pitié ! mon père, interrompis-je.

— Pitié, oui, reprit-il tristement ; car l'avenir s'ouvre bien sombre devant vos pas ; déjà criminel, et vous n'avez pas vingt ans ! Mieux vaudrait peut-être la mort que l'existence misérable que vous allez traîner. Si vous fuyez de ces souterrains, il va vous falloir éviter les regards de vos semblables, habituer votre cœur à la ruse, à la peur ; sans cesse traqué comme une bête fauve...

En ce moment, un grand tumulte se fit entendre dans le château ; c'étaient les hommes de justice qui venaient réclamer leur proie.

— Fuyez, me dit le pauvre vieillard atterré.

Je ne revis plus mon père, continua le misérable d'une voix basse, saccadée de sanglots à demi étouffés, si ce n'est quand brûlaient, près de son corps refroidi, les cierges des morts.

Tout le monde faisait silence ; le meurtrier lui-même s'arrêta un instant, comme si l'émotion l'eût suffoqué.

— Voilà mes crimes, reprit-il ; mais aussi voilà trente ans que dure mon châtiment, voilà trente ans que le repentir torture mon âme. N'aurez-vous pas pitié, messieurs ? Serez-vous plus inflexibles que la loi qui, elle, si elle ne m'a pas pardonné, me fait du moins, par la prescription, remise de ma peine ? Au nom de mon père, je vous supplie de me laisser racheter mon passé. Les cris de ma patrie en danger sont venus m'arracher à ma tombe anticipée ; ne me permettrez-vous pas de combattre pour elle ? D'ailleurs, je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour venger la profanation du sol français ; c'est moi qui, chaque nuit, frappais, dans le château de mes ancêtres, les alliés abrutis par l'ivresse, en me disant que, puisque j'avais versé le sang innocent, je pouvais, sans remords, répandre celui des ennemis de mon pays.

— Est-il possible ? ainsi c'est vous qui nous montriez l'exemple ? firent les conjurés en se rapprochant du criminel.

— Oui, répondit-il, mais aujourd'hui il faut un plus large champ à mon courage; après avoir combattu dans l'ombre, je viens réclamer, à la lumière du soleil, ma part de vos dangers, et mettre ma vie infâme au service de votre cause sacrée, trop heureux si, en la sacrifiant, je puis être utile à ma patrie; dites, me repousserez-vous ? acheva-t-il en joignant les mains.

— Nous acceptons votre concours, répon-

dit M. Humbert. La mort pour la patrie absout les plus grands criminels.

— Merci, fit le misérable. Je puis d'ailleurs vous être d'une grande utilité.

— Comment? demandèrent les conjurés.

— Pour vaincre sûrement nos ennemis, répondit-il, il nous faudrait les attaquer par surprise. Voici donc ce que je propose : je n'ai pas vécu si longtemps dans les souterrains sans connaître tout le parti qu'on en peut tirer. Si vous y consentez, je servirai de guide à une troupe qui, par ces passages ayant plusieurs ouvertures dans les caves des maisons, tombera à l'improviste sur les Cosaques sans armes et sans défiance. Profitant alors du tumulte, une autre troupe viendra, par le village, prêter un puissant concours à la première.

Ce plan qui était celui que M. Humbert se disposait à proposer, obtint l'assentiment de tous.

Raoul fut désigné pour commander le premier détachement, tandis que Prosper et Amédée seraient placés à la tête du seconde.

Les conjurés offraient alors un curieux spectacle : brandissant leurs armes et jurant, au milieu du solennel silence de la forêt, la mort de leurs ennemis, ils ne doutaient pas du succès et ils étaient vraiment sublimes dans leur ardent enthousiasme.

En ce moment, un paysan s'écria :

— Le feu ! le feu !

— Voilà de quoi raviver notre haine et de quoi excuser les massacres qui vont avoir lieu, fit M. Humbert, dont le visage, aux mus-

cles violemment contractés, peignit l'émotion.

En effet, tout le village semblait être devenu la proie de l'incendie. La nuit, cette conflagration offrait un spectacle grandiose à force d'horreur. La flamme se tordait, semblable à des contorsions de serpents; des nuages de fumée blanche et noire roulaient dans l'espace; des étincelles éclataient dans les airs comme les fusées d'un feu d'artifice.

Tous regardaient, saisis d'une muette stupeur, l'œil dirigé vers l'endroit où ils supposaient être leur demeure.

— Aux armes! cria le père Humbert, il est temps que cessent toutes ces infamies! Profitons du moment où les alliés, enivrés de carnage et de vin, ne s'attendent pas à nous voir venir si promptement à la charge. Quand arriveront nos amis, vers minuit, ces hommes seront plongés dans l'ivresse et le sommeil; ils en auront alors facilement raison, et ainsi nous sauverons la Champagne et peut-être nos cris de révolte et de victoire retentiront-ils au cœur de tous les vrais Français, qui s'armeront aussi pour rendre la France libre. Quels sont ceux d'entre vous qui veulent accompagner le vicomte de Chestres?

Tous répondirent d'une voix unanime:

— Moi! moi!

Il fut décidé alors que trente hommes d'un courage éprouvé suivraient Raoul et son guide, Léon de Beaumont.

Quelques murmures s'élevèrent au milieu des groupes, mais pour les calmer, le vieillard reprit:

— Patience, patience! mes amis; notre

tour viendra et notre part sera belle encore! Songeons d'abord à nous armer afin d'être prêts à seconder nos frères. Je vous le répète : chacun aura sa part, soyez sans crainte. Nos amis engageront le combat; nous, nous aiderons à la victoire. Quant à vous, acheva M. Humbert en se tournant vers M. de Beaumont, allez et peut-être votre pays sauvé vous pardonnera-t-il.

— Ainsi soit-il! murmura l'assassin.

Le départ de la première troupe eut lieu. La nuit était sombre, brumeuse, une vraie nuit de surprise et d'embuscade.

Les conjurés avançaient en silence et à grands pas vers l'ouverture du souterrain; certains enfin de venger tant de crimes, ils disparurent dans les profondeurs de la terre.

Des torches de sapin avaient été allumées et disposées pour éclairer la marche des révoltés.

Etait-ce effet de la lumière tremblotante de ces torches ou de leur imagination surexcitée? il leur sembla voir passer des silhouettes et remuer de vagues formes au fond de ces cavernes; néanmoins, ils ne se communiquèrent pas leurs impressions, pressés qu'ils étaient d'arriver au dénoûment de cette sanglante tragédie.

— Encore un peu de patience, leur dit à mi-voix M. de Beaumont; nous approchons d'une ouverture; que chacun tienne prête son arme et songe à sa patrie, le reste dépend de Dieu!

Les conjurés redoublèrent alors de prudence, on n'entendait que les bruyantes palpitations de leurs cœurs.

Au bout de quelques pas :

— C'est là, nous sommes sous les caves du château de la Tuile-Rouge, murmura Carlame en dérangeant une large pierre qui livra passage à un pâle rayon de lumière s'épandant d'un soupirail.

Mais, au moment de sortir du souterrain, les conjurés entendirent une voix qui les fit frémir.

— Alerte ! voici l'ennemi ! venait de crier une sentinelle russe qui grimpa lestement les marches de la cave et alla semer l'alarme parmi les Cosaques.

— Trahison ! murmura Raoul en se retournant vers les siens. Nous ne pouvons pourtant fuir devant l'étranger.

— Fuir ! firent-ils tous, jamais. Plutôt la mort que le déshonneur ! A la garde de Dieu !

— En avant donc ! reprit le vicomte, tandis qu'un éclair de rage luisait dans son œil. Et le premier il s'élança sur les pas de la sentinelle et sortit de la cave.

Au cri du soldat, un grand nombre de Cosaques s'étaient réunis dans la cour du château. A la lueur des dernières étincelles de l'incendie qui avait réduit en cendres une partie des maisons voisines, le vicomte, l'épée à la main, se précipita sur eux.

Un coup de sabre lui entama le bras gauche et déjà un aîné le saisissait à la gorge pour l'étrangler lorsque Carlame que cette trahison affolait de fureur et qui s'était donné la mission de veiller sur son jeune chef, le délivra de cette étreinte en tuant son adversaire d'un coup de fusil.

Tous les Ardennais étaient enfin sortis un à un des caves du château et un combat s'organisait dans la cour.

— Courage, mes amis! cria Raoul à ses hommes. Songeons à la France ; sauvons notre pays Pensez à vos mères, à vos femmes, à vos fiancées. C'est pour elles surtout que nous combattons.

Une balle atteignit de nouveau le courageux enfant à l'épaule gauche et l'empêcha de continuer sa harangue. Le sang coulait à flots de ses blessures, mais il persista à rester sur le champ de bataille, malgré les sollicitations de M. de Beaumont, et se résolut à mourir, mais en brave et en faisant payer à l'ennemi chaque goutte de son sang. Fou de douleur et de rage, il se précipita derechef au milieu de la mêlée en murmurant :

— Adieu! chère Amélie, je ne vous verrai plus : la patrie avant tout!

Ce fut un véritable carnage; quelques instants on le vit, à la clarté des rares étoiles qui étaient parvenues enfin à percer l'épaisse couche des nuages, multiplier ses coups mortels et rendre un moment la victoire indécise.

Mais tout à coup une décharge inattendue, exécutée par une troupe de Cosaques, que cette vive fusillade avait attirés, fit plier les assaillants déjà cruellement décimés. Pour comble de malheur, ces derniers furent coupés en deux parties : les uns délogés de la cour du château et pris entre deux feux ; les autres acculés contre un mur.

Un miracle seul pouvait désormais les sauver ; mais la fortune semblait s'acharner

contre eux. Raoul s'affaissa, vaincu par la douleur et à bout de forces. A cette vue, Carlame poussa un cri de bête fauve et se jeta devant lui, le couvrant de son corps, le défendant de la crosse de son fusil, transformée en massue.

De temps en temps, on entendait ce mot répété d'une voix brève et résolue :

— Ne fuyons pas, mourons.

Et les révoltés mouraient bravement, sans reculer d'une semelle : telle est une muraille battue par un bélier dont chaque coup détache une pierre.

Et rien encore n'annonçait l'approche de la seconde troupe commandée par Prosper et Amédée !

A peine restait-il quinze hommes valides, quand soudain retentit un coup de sifflet dont la note aiguë se prolongea dans les entrailles de la terre.

Etait-ce un signal, un commandement ?

Tout à coup de nouveaux défenseurs s'élancèrent des caves dans la cour, sombres, silencieux, farouches, portant au front comme le sceau du crime, vêtus d'habits qu'un long usage avait effrangés en guenilles ; la main armée d'un pistolet, entre les dents un poignard, dans les yeux de sinistres éclairs.

Quels étaient ces hommes dont le secours inattendu fut salué par les conjurés d'un immense cri de joie ? C'est ce que nous dirons bientôt à nos lecteurs.

— A nous, mes amis, leur avait crié Carlame ; aujourd'hui, purs ou criminels, la France

a besoin de tous ses enfants. Frappez fort et peut-être la victoire vous absoudra-t-elle.

Puis, d'un geste énergique, cet homme étrange, de taille moyenne, aux membres grêles, mais servis par des nerfs d'acier, leur montra leurs frères morts ou mourants, et reprit :

— Que ceux qui survivent agissent et vengent !

C'est ainsi que Carlame expiait noblement ses crimes, frappant sans relâche, portant ses coups où la mêlée était la plus meurtrière et dissipant les ennemis comme fait des feuilles jaunies l'aquilon d'automne. Ses compagnons aussi faisaient merveille, sentant sans doute qu'ils avaient des fautes plus ou moins graves à se faire pardonner; à leur arrivée, le carnage était devenu boucherie.

Avec l'aide de ces derniers, Léon de Beaumont avait formé une nouvelle troupe, et fondu sur les Russes, et, le poignard dans les reins, en avait poursuivi une partie jusque dans les maisons voisines. Mais l'autre troupe, excitée par la présence de l'hetman, tenait toujours. Carlame allait se précipiter sur elle, quand un grand tumulte se fit ; c'était la seconde troupe qui arrivait... enfin ! au pas de course, activée par les détonations répetées des fusils et pressentant le besoin que leurs amis avaient de leur secours. Nous venons de voir si cet auxiliaire était opportun.

Quelques Cosaques, surpris par cette troisième agression inattendue, battirent prudemment en retraite vers les maisons que les flammes avaient respectées, abandonnant aux paysans le champ de bataille.

Raoul, retrouvé parmi les morts et les blessés de cette terrible nuit, respirait encore. Quand les Cosaques eurent abandonné le champ de bataille, les révoltés apprêtèrent un brancard chargé des drapeaux et des dépouilles des ennemis et y placèrent le corps du malheureux Raoul qui, reprenant connaissance et se ranimant tout à coup, dit aux porteurs :

— Est-ce vous, Amélie? Non... Pourtant je ne veux pas mourir sans la revoir !

Et luttant avec énergie contre les affres de a mort, il se roidit et parut, à force de volonté, retenir la vie dans son sein, son âme dans son corps.

Prévoyant une prochaine réaction et exposés à être massacrés sans résultat utile, les conjurés se retirèrent à leur tour en emportant douloureusement dans leurs bras les victimes de cette infâme trahison dont ils soupçonnèrent d'anciens domestiques, des Belges, d'être les auteurs.

Nous verrons bientôt qu'ils ne se trompaient pas. Ces êtres que le besoin avait chassés autrefois de leur patrie; que les cultivateurs avaient recueillis en leur offrant du travail, la table et la vie en commun, comme à des frères, avaient, lors de la fuite de leurs maîtres, fait cause commune avec les ennemis, vendant les secrets confiés à leur loyauté, servant de guides dans le pillage des maisons.

Si les émigrés belges n'avaient pas péri de misère, c'était grâce aux braves habitants de ce pays, qui les avaient nourris, habillés,

chauffés; cependant, comment les ont récompensés ces hôtes? Ils les ont volés, pillés, vendus!

Les Cosaques, du moins, agissaient de représailles, eux, se souvenant que Napoléon ne les avait point épargnés; ils exagéraient sans doute la vengeance; mais enfin ils se vengeaient; les Houlans, au contraire, trahissaient. Les uns étaient cruels, les autres infâmes et lâches.

Les paysans, à la rencontre desquels étaient accourus les femmes et les enfants, s'avançaient au milieu de sanglots, de pleurs et de cris déchirants, offrant un de ces terribles spectacles que l'imagination effrayée ne se représente que dans les nuages vagues du rêve et que la plume hésite, puis renonce à décrire.

— Vengeance! mort aux lâches Houlans qui nous ont livrés! criait-on de tous côtés. Mort aux étrangers que nous avons nourris; qui ont été nos domestiques ou plutôt nos amis et qui, aujourd'hui, ont vendu à l'ennemi le secret de nos demeures et de nos souterrains!

Calme et limpide était maintenant la nuit; au fond du ciel s'étaient enfin allumées les étoiles comme autant d'yeux ouverts pour veiller sur nous pendant notre sommeil.

Mais, cette nuit-là, personne au camp ne devait songer au repos. Quand tous les corps furent étendus sur la bruyère, il y eut d'abord un moment de terrible silence, d'affreuse angoisse où l'on entendait battre toutes les poitrines, gémir les blessés, râler les mourants;

puis, soudain, une rumeur, une explosion de sanglots, des torrents de larmes, des appels désespérés, restant sans réponse ; des baisers non rendus ; une scène où la douleur, par ses paroles sans suite, offrait la plus sanglante expression des maux de la guerre.

XVIII. — LA MORT DE RAOUL.

L'aspect de ces hommes, aux crânes enfoncés, aux poitrines trouées, aux corps criblés de balles et hachés de coups de sabre, était horrible à la pâle clarté des étoiles ; mais la douleur de ceux qui venaient se pencher anxieusement au-dessus de ces cadavres informes et y chercher une ressemblance avec des êtres chéris, était plus déchirante encore.

Les malheureux, qui reconnaissaient des parents ou des amis parmi ces débris humains entassés pêle-mêle, les regardaient d'un œil étrange et fixe, comme s'ils eussent voulu emplir leur prunelle de leur image et graver, pour ne jamais les oublier, leurs traits profondément dans leur mémoire.

Comme l'abîme, la mort donne le vertige et attire autant qu'elle effraye.

Les femmes agenouillées pleuraient et lamentablement mêlaient à leurs prières entrecoupées les louanges des défunts. Il y avait là des mères et des fiancées, appuyant la

main sur leur cœur comme pour en comprimer les battements précipités et l'empêcher de se briser.

— Ce ne sont plus des prières et des larmes, s'écria Amélie toute frémissante d'une généreuse pensée et dont le regard brillait comme celui d'un héros devant une épée nue ou la gueule d'un canon, mais du dévouement, des soins, qu'il faut donner à ceux qui viennent de combattre pour l'indépendance de la patrie. Tel doit être aujourd'hui le rôle des femmes, en attendant que les hommes vengent les morts.

Elle allait de l'un à l'autre, faisant établir dans les huttes de nouveaux lits de bruyère sèche ; préparant la charpie, les cordiaux ; pansant celui-ci, consolant celui-là ; toujours une bonne parole et un bon sourire pour rendre espoir aux plus maltraités.

Seule parmi toutes ces paysannes abattues, elle gardait ce sang-froid et cette présence d'esprit si utiles au milieu des gémissements de douleur, des clameurs désespérées des victimes meurtries, écharpées, aux entrailles ouvertes !

Tout à coup une voix domina tous ces sanglots :

— Amélie !

C'était M. Humbert qui venait de pousser cet appel, semblable à une plainte, et qui, en cette circonstance, ne pouvait avoir qu'une signification lugubre. Aussi Amélie se sentit-elle froid au cœur.

— Me voici, mon père, répondit-elle en se dirigeant au milieu de cet hôpital improvisé

et sinistre, vers l'endroit d'où était partie la voix.

Un triste spectacle s'offrit bientôt à sa vue : le corps de Raoul, étendu sans mouvement sur un lit de fougère, était tout souillé de sang et de poudre, et n'offrait plus qu'un amas de chairs déchirées.

— Pauvre jeune homme, murmura-t-elle.

A ces mots, le vicomte ouvrit les yeux et parut chercher à rappeler ses souvenirs.

— Je souffre, soupira-t-il en essayant de porter sa main à son front. Qu'est-il donc arrivé ? Où suis-je ?

— Près de vos amis, Raoul, répondit Amélie ; mais ne bougez pas, car vous êtes blessé.

La jeune fille eut pour son fiancé toutes les délicates attentions d'une sœur. Elle lui bassina les tempes avec de l'eau fraîche, puisée à la source voisine, lava ses plaies et lui fit prendre un cordial qui lui rendit des forces, pendant que son père allait quérir un médecin qui se trouvait parmi les insurgés

— Ah ! je me souviens maintenant, murmura Raoul, que l'eau froide fit complétement revenir à lui. Nous avons été trahis ; mais comment ai-je échappé au massacre? Qui est sorti vainqueur de cette horrible lutte?

— La France.

— Oh ! merci, cette nouvelle me réjouit presque autant que votre présence, ma chère bien-aimée.

Raoul semblait se reprendre à la vie ; son œil brillait ; sur ses lèvres décolorées refleurit le sourire.

—Que vous êtes bonne, Amélie ! reprit-il en suivant du regard les mouvements de la noble jeune fille. Le dévouement sied à votre âme comme la beauté à vos traits. Oh ! que je vous aime ! Vous l'ai-je dit jamais? Peut-être m'avez-vous cru indifférent?

— Oh ! non, Raoul.

— Le croiriez-vous? souvent cet aveu montait à mes lèvres, mais je n'osais, j'avais peur de vous entretenir de mon amour.

— Je suis donc bien terrible?

— Non, mais l'amour vrai est si timide ! Maintenant que votre rôle de sœur de charité va vous attacher à mon chevet pour longtemps peut-être, vous me permettrez, n'est-ce pas? de reprendre nos rêves, nos projets d'avenir. Mais, que dis-je? en avons-nous jamais parlé ensemble, Amélie? Je crois bien que les malheurs de l'invasion nous en ont empêchés, mais notre pays ne peut tarder à se relever de son abaissement et à refouler l'étranger dans ses steppes glacées: alors, peut-être, me sera-t-il permis, après avoir travaillé pour la couronne de France, de penser un peu à celle de ma fiancée.

Amélie se taisait, écoutant tristement ce pauvre jeune homme qui parlait de bonheur au bord de l'autre vie et trouvait encore la force de sourire malgré les atroces souffrances que lui causaient ses blessures.

— Tenez, continua-t-il d'une voix de plus en plus faible, il faut que je vous dise mes projets. Quand j'ai quitté Gand pour rentrer en France, je me disais, le long de la route : que Dieu sauve mon pays de l'invasion et du despotisme ou le laisse retomber aux mains

du Corse, je ne veux plus de l'exil, même volontaire. Voyez-vous, Amélie, on a peut-être tort de se rebeller contre les institutions de son pays. Si vous saviez comme il est amer à la bouche, le pain que l'on mange à l'étranger ; puis, on a beau faire, on ne parvient jamais à éteindre en soi l'amour du sol natal ; on n'oublie pas les êtres que l'on a quittés et qui pensent à vous. Ensuite, je vous ai revue, Amélie, et j'ai songé à me créer une famille ; mon âme, aigrie et desséchée par les regrets et la solitude, a rêvé les joies d'un foyer stable, les caresses de petits enfants que Dieu envoie comme des anges de son paradis et qui sont les joies de la maison. Voilà, chère bien-aimée, le beau rêve que je faisais.

— Et ne peut-il se réaliser, cher Raoul? interrompit Amélie vivement émue. Je mettrai tout mon cœur à vous soigner et je vous promets de vous disputer victorieusement à la mort.

Hélas ! elle mentait ; car elle voyait bien que cette apparence de force n'était que l'ombre sans la réalité ; que cette vigueur factice, puisée dans le puissant élixir qu'elle lui avait fait boire, s'affaissait peu à peu.

Lui-même le sentit probablement, car il reprit, mais bien bas cette fois :

— Non, non, ma bien-aimée, la mort va l'interrompre, ce rêve, et aujourd'hui même je me réveillerai par delà cette vie. Et pourtant comme je vous aimais, comme je vous aime ! n'est-ce pas là mourir deux fois ?

Quelle âme, si mal trempée soit-elle, pour-

rait rester insensible aux accents touchants et vrais d'un cœur qui ne bat que pour elle? Il y avait tant de passion encore dans la flamme presque éteinte des grands yeux du moribond!

— Mourir! Raoul, que dites-vous? mourir à vingt-cinq ans, murmura Amélie en parvenant à grand'peine à étouffer ses sanglots et touchée de cette adoration qui défiait même les convulsions de l'agonie. Oh! ne parlez pas ainsi!

— Hélas! un moment j'ai espéré; car je vous aime tant que je croyais que Dieu mettrait ma guérison dans votre regard, dans votre dévouement; mais je sens déjà le froid de la tombe qui paralyse mon cœur et un voile funèbre qui s'étend sur mes yeux.

— Peut-être est-ce le commencement d'une crise; buvez encore un peu de cet élixir, reprit la jeune fille en lui tendant un verre et en lui soulevant doucement la tête.

— A quoi bon? répondit Raoul; croyez-vous cette liqueur capable d'un miracle de résurrection que ni mon amour ni vos soins n'ont pu opérer?

Amélie se rassit près du lit de fougère où, n'existant plus que par le regard et de temps en temps par la voix, gisait Raoul, — un pâle cadavre où, comme une clarté prête à s'éteindre, tremblotaient encore un reste de pensée et de vie, une âme dont les ailes se déployaient pour reprendre leur vol.

— Du moins, reprit lentement le moribond, mon corps reposera au sein de ma patrie... et puis, vous viendrez... quelquefois... prier sur ma tombe,... n'est-ce pas?

— Oh! oui! je vous le jure, murmura la jeune paysanne dont les sanglots, longtemps comprimés, éclatèrent avec violence.

— Merci et adieu, Amélie; ... pensez quelquefois à votre ami, fit le jeune homme d'une voix à peine intelligible et que saccadait le râle de l'agonie.

Un long silence se fit; le moribond ne remuait plus.

Amélie, effrayée, se pencha au-dessus du lit et sa lèvre effleura le front de Raoul qui, au contact de ce baiser d'un éternel adieu, rouvrit encore ses grands yeux noirs et les fixa un instant avec amour sur sa belle fiancée.

Il essaya de se soulever, mais il retomba en poussant un soupir.

— Il est mort! s'écria Prosper qui, depuis quelques instants était entré et se tenait abîmé de douleur dans un coin de la hutte.

— Mort! répéta Amélie avec épouvante.

Prosper dirigea un rayon de la lampe, qui éclairait faiblement cette scène funèbre, sur le visage de son ami.

Les lèvres de Raoul étaient décolorées, mais conservaient encore le doux sourire que la mort même n'avait pu effacer; ses yeux fixes et dilatés n'avaient plus de rayons. Prosper les ferma pieusement.

En ce moment, rentra M. Humbert, accompagné du médecin qu'il était parvenu enfin à trouver; mais le rôle de ce dernier se borna à constater le décès; car, à leur arrivée, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre.

A la vue de ce corps inanimé, le vieil Humbert tomba à genoux pour embrasser une der-

nière fois celui qu'il aimait d'une affection toute paternelle.

— Honneur à toi, dit-il d'une voix si douce, si éteinte, si brisée que le docteur lui-même tressaillit, honneur à toi qui es accouru pour essayer de sauver ta patrie! Pauvre enfant! il me semble revoir son père : c'est le même calme souriant dans la mort, c'est le même trépas, c'est presque le même âge, à peine quelques années de différence. Ah! si nous ne pouvons nous venger sur la fatalité qui renverse ainsi les chênes vigoureux et laisse debout les vieux troncs crevassés comme moi, du moins il nous reste les collaborateurs de la fatalité et ceux-là n'echapperont pas toujours à notre vengeance.

— Vous avez raison, mon père, s'écria Prosper; la trahison aura son châtiment. Mais, maintenant que la mort a fini son œuvre infâme, à nous de conquérir à ce corps une place dans le cimetière du village!

— Sombre image de la guerre, dit à son tour le médecin. Heureux encore ceux qui, suivis d'un cortége de parents et d'amis, sont couchés sur le lit de terre de l'éternel sommeil; mais il en est qui restent oubliés sur les champs de bataille et dont les corps insultés gisent sans sépulture et sans prières. C'est ce qui, malheureusement, est sans doute arrivé dans ce funeste combat.

— Que voulez-vous dire? demanda le père Humbert en se redressant et en levant de dessus le cadavre son regard chargé de pleurs. Est-il donc un autre malheur aussi grand que celui que nous déplorons?

— Comment! cette triste nouvelle n'est pas encore venue jusqu'à vous?

— Non, parlez vite, docteur, je vous en prie.

— On a constaté la disparition du capitaine Mauduy.

A ces mots, Amélie qui, agenouillée près des restes mortels de son fiancé, récitait à mi-voix les prières des défunts, poussa un cri déchirant. La prière s'arrêta sur ses lèvres; une pâleur livide couvrit ses traits; dans ses yeux roulèrent de grosses larmes, et une épouvante subite lui serra le cœur.

— Malheureux! se dit Prosper, il a tué ma sœur!

Il est des malheurs si grands, si complets, si implacables, qu'ils foudroient la pensée et domptent momentanément les plus fières énergies.

Néanmoins, ne voulant pas laisser, par une pudeur facile à comprendre, deviner le secret de son amour en face de la mort, la jeune fille se roidit contre la douleur et, quand le docteur étonné se retourna pour lui demander la cause de son cri d'effroi et de sa pâleur, elle lui répondit :

— J'ai cru voir remuer le cadavre.

— Hélas! vous avez été abusée par une illusion d'optique, mon enfant, fit-il en promenant sa main sur le corps déjà saisi par le froid et la rigidité cadavérique.

— Ainsi, reprit le vieil Humbert, il n'y a plus d'espoir?

— Non.

— Et il est bien vrai qu'Amédée a disparu?

— Je n'en suis que trop certain, répondit le médecin, car j'étais présent quand, au retour de cette tuerie, on a dressé la liste des conjurés qui avaient été désignés pour y prendre part et quelques-uns, Amédée Mauduy entre autres, n'ont pas répondu à l'appel de leurs noms.

— Peut-être s'est-il attardé dans la forêt et va-t-il bientôt rentrer au camp, interrompit Prosper, en regardant sa sœur comme pour lui rendre espoir ; ce que je puis assurer, c'est que pas un des nôtres n'est resté sur le champ de bataille ; c'est moi-même qui ai fait relever les victimes et aucune n'a été oubliée. D'ailleurs, je vais me mettre à la recherche de mon ami et je viendrai vous apporter des nouvelles précises.

Prosper sortit en jetant sur Amélie un regard désolé ; car il savait mieux que personne qu'Amédée était sinon tué, du moins disparu et sans doute prisonnier.

— Ah ! docteur, reprit d'un ton amer l'ancien soldat, il faudra des monceaux de victimes pour couvrir toutes nos douleurs, des ruisseaux de sang pour laver nos souillures, des centaines de corps pour assouvir notre vengeance. Mais patience ! la justice du peuple aura peut-être son heure.

Les ensevelisseuses arrivèrent pour remplir leur funèbre office. Elles arrachèrent enfin Amélie à cet infernal martyre que lui infligeait sa délicatesse et que seules connaissent les personnes qui ont souffert. Pouvait-elle, en effet, pleurer la perte d'un être aimé près de la cendre, chaude encore, de son fiancé ?

N'eût-ce pas été lui payer un tribut menteur de regrets? N'était-elle pas déjà assez coupable de n'avoir pas répondu à l'adoration de Raoul, sans lui insulter encore par des sanglots arrachés à son amour par le souvenir d'Amédée ? Tant qu'avait duré sa station près du cadavre, elle avait donc laissé retomber sur son cœur les larmes qui montaient à ses yeux et qui, retenues, l'étouffaient.

Amélie sortit de la hutte et marcha quelques minutes à l'aventure, comme une insensée, éprouvant un soulagement sauvage à crier. Elle s'appuya ensuite contre le tronc d'un chêne, ne sentant pas le froid, n'entendant rien, ni les rumeurs sourdes des bois, ni les hurlements des loups affamés ; — le regard atone et hagard, effrayante ! — une cariatide vivante écrasée par la douleur !

Elle était debout, sa luxuriante chevelure noire déroulée en désordre sur ses épaules, ses mains tordues désespérément dans un geste convulsif de prière ou de malédiction contre le ciel, sentant parfois la folie envahir son cerveau, toute son attitude exprimant l'atonie et le foudroiement de l'âme.

— C'est donc vrai ! sanglotait-elle, poursuivie par une idée fixe : la mort d'Amédée, perdu à jamais ! C'est donc au-devant du trépas qu'il courait quand il m'a dit adieu? Comment n'ai-je pas deviné sa pensée ?

Affolée par un de ces poignants chagrins plus faciles à comprendre qu'à décrire, elle parlait ainsi à haute voix, scandant ses mots de sanglots. Elle pleurait enfin ! Depuis trop de temps l'orage grondait autour de son cœur,

pour ne pas, — maintenant qu'il n'était plus comprimé par le respect dû à la mort et par la présence du docteur et de M. Humbert, et qu'elle était ou se croyait seule, — éclater avec une extrême violence.

Cette crise avait un témoin. M. Humbert, s'enfonçant lui-même dans la forêt pour pleurer son jeune ami, avait entendu ces sanglots déchirants et était accouru vers l'endroit d'où ils partaient. Il avait reconnu sa fille et la regardait avec des yeux d'où tombaient de grosses larmes sur son visage dévasté par ces malheurs successifs.

— Amélie, lui dit-il d'une voix douce et tremblante, Amélie, mon enfant bien-aimée ! Grande est ta perte sans doute, mais il te reste le cœur de ton père pour y réfugier ta douleur.

La jeune fille ne répondit pas.

— Oh ! je t'en prie, parle-moi, mon enfant.

Tout à coup elle respira bruyamment, secoua la tête, puis s'enfuit en criant :

— Peut-être n'est-il que prisonnier. Je le sauverai !

— O mon Dieu ! c'est Amédée qu'elle aime, murmura le vieillard douloureusement éclairé par cette révélation. Pauvre Raoul, tu as bien fait de mourir !

XIX. — LA TRAHISON.

Après la sanglante flagellation dont ils avaient été les victimes, les habitants de Quatre-Champs s'étaient hâtés de fuir vers la forêt ; aussi le village était-il abandonné et en proie à la tristesse et au morne silence.

Nul bruit joyeux n'éclatait plus dans les rues ; les marchands forains et les contrebandiers ne se montraient plus avec leurs balles lourdes et leurs paroles légères ; plus de mendiants tendant la main, le long de la route, à l'aumône des riches promeneurs ; plus d'ouvriers fredonnant une chanson populaire ; sur le seuil des maisons, plus de jeunes filles souriant. Seuls, les cris sortant du cabaret du père Louis et les jurements des Cosaques troublaient ce lugubre silence.

Nous avons laissé, nos lecteurs se le rappellent peut-être, Gengikoff accablé de regrets et essayant, assis à une table de la cantine, de noyer ses souvenirs et ses chagrins dans plusieurs verres d'eau-de-vie.

Mais, au lieu de l'oubli, cette demi-ivresse ne servit qu'à lui rendre toute sa férocité. Sous les étreintes du doute et du dépit, le naturel emporté du Cosaque se réveillait et sa colère s'exhalait en mots entrecoupés de jurons. Parfois dans ses yeux s'allumaient de furtifs éclairs ; il promenait autour de lui des

regards farouches, comme s'il eût cherché un sourire moqueur, un geste, un coup d'œil pou avoir un motif de tuer; mais rien : ses soldat se tenaient courbés, peureux et tremblants.

— Qui de vous, misérables esclaves, s'é cria-t il, m'apprendra comment ces révolté ont pu échapper à ma juste vengeance ? Au lieu de rester ainsi, stupides d'effroi, pourquo ne vous mettez-vous pas à la recherche de ce rebelles? Eux ou vous, il me faut des victi mes! Et Amélie, qu'est-elle devenue? qui m la rendra? Ah! dussé-je mettre en cendre tout ce village et la chercher dans les décom bres; dussé-je aller la poursuivre jusque dan les entrailles de la terre, il faut que je la dé couvre ; à qui me la ramènera je promets un magnifique récompense.

Aux éclats de cette fureur menaçante, un Houlan, du nom de Pierre, ancien domesti que du père Humbert, se leva et s'avança ver l'hetman :

— Peut-être, dit-il en décrivant, dans un révérence, une courbe des plus respectueuses pourrais-je renseigner Votre Seigneurie su le moyen employé pas ses ennemis pour lu échapper.

— Parle, fit l'hetman qui tressaillit d'es poir.

— Dernièrement, par un beau clair d lune, je m'en revenais de l'affût, mon fusi sur l'épaule et la carnassière assez bien gar nie, lorsque tout à coup, à quelques pas d moi, un homme à longs cheveux et à barb épaisse, le corps à peine couvert, coupa l sentier que je suivais et, sans m'apercevoir

s'enfonça dans la forêt; il était comme moi armé d'un fusil. Je ne doutai pas que ce fût un braconnier; mais sa figure, éclairée en plein par la lune, m'était complétement inconnue. Je me mis à le suivre en prenant toutefois toute sorte de précautions pour ne pas lui révéler ma présence.

Je ne m'étais pas trompé, cet homme était un braconnier et un fin chasseur, car à peine était-il à l'affût depuis une demi-heure, qu'il avait abattu successivement dix perdrix. Il les ramassa, abandonna son poste et moi, de mon côté, j'en fis autant, attiré, comme malgré moi, sur les pas de l'inconnu. Ma curiosité devait trouver bientôt ample matière à se satisfaire.

Après quelques détours dans la forêt, l'homme s'arrêta, s'assit sur un tronc d'arbre et attendit, écoutant, sans doute, si aucun bruit ne lui dénoncerait, aux alentours, la présence d'un être humain.

Satisfait du silence qui régnait autour de lui, l'inconnu disparut dans les ruines d'un ancien couvent. Je me disais que, peut-être, il s'était choisi ce gîte pour y passer la nuit et je ne savais que faire pour m'assurer que mon braconnier était toujours là. Je prêtai une oreille attentive et n'entendant aucun bruit, je m'enhardis jusqu'à m'avancer à mon tour au milieu de ces ruines. L'inconnu avait disparu.

Qu'était-il devenu? Les ruines de ce couvent, consistant en quelques pans de murs délabrés, ne pouvaient longtemps le dérober à mes recherches, si réellement il avait établi là son gîte. Mais, malgré un minutieux exa-

men, je ne découvris aucune trace de cet étrange personnage.

Je me disposais à me retirer, désappointé, lorsque j'aperçus un autre chasseur qui, après avoir exploré du regard les environs, me donna la clef de ce mystère en dérangeant une énorme pierre et en disparaissant comme le premier dans les entrailles de la terre.

Je sortis alors de la cachette où, en l'apercevant, je m'étais dissimulé de mon mieux et, à mon tour, je m'approchai de la pierre que j'enlevai. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en démasquant ainsi l'orifice d'un souterrain par lequel un homme seul pouvait passer.

Un moment, je demeurai indécis, me demandant si je m'enfoncerais sous la voûte qui s'ouvrait devant moi. La curiosité l'emporta sur la frayeur que l'on éprouve toujours à s'aventurer dans le domaine de l'inconnu. Après avoir eu soin de ramener la pierre sur l'ouverture, je descendis les marches d'un escalier qui, probablement, avait été établi autrefois par les moines pour se rendre dans leurs caves. Ces souterrains paraissaient immenses et partagés en plusieurs galeries, autant que j'en pus juger à la lueur tremblotante de torches de resine placées de distance en distance, dans le but d'eclairer la marche des hôtes de ce repaire. Où étais-je? Au sein d'une caverne de bandits? C'était peu probable ; car la contrée était très-calme et rarement on entendait parler de crime ou de vol. En face de cette question sans réponse plausible, s'élevait plus puissante en moi la voix du démon de la curiosité.

J'écoutai : aucun bruit ne trahissait la présence de l'homme ; autour de moi un silence profond, effrayant ; je sentis passer sur tout mon corps un frisson d'épouvante et déjà je me repentais de m'être si follement laissé entraîner dans cette aventure. Je songeais à retourner sur mes pas, quand j'entendis remuer la pierre ; je me cachai lestement et bientôt je vis un nouveau personnage, aussi mal couvert que le premier, passer près de moi sans m'apercevoir et s'enfoncer dans le souterrain. Je me remis en marche, étouffant le bruit de mes pas et suivant la direction qu'avait prise l'inconnu.

Je le vis entrer dans une vaste chambre où étaient rassemblées une vingtaine de personnes, autant que j'en pus juger d'un coup d'œil, car cette vision fut de courte durée : la porte venait de se refermer sur le nouvel arrivant ; la chambre était close de tous côtés et dans les murs n'était percée aucune fenêtre. Mais, si je ne pouvais voir, il m'était du moins donné d'entendre et je prêtai l'oreille, après m'être avancé prudemment jusqu'auprès de cette chambre en me dissimulant dans l'ombre. Sans doute ces messieurs venaient de se mettre à table, car il se fit un bruit d'assiettes et de verres.

— Et votre chasse, monsieur de Beaumont, dit l'un, a-t-elle été heureuse ?

— Oui ; malheureusement, pour l'arroser, notre vin n'est plus ni aussi généreux ni aussi abondant que du temps où ce bon M. de Mérillac nous faisait servir de si somptueux repas par son domestique. Ces maudits Cosaques...

Je demande pardon à Votre Seigneurie, s'interrompit le narrateur, de lui répéter les insolences de ces bandits.

— Je prends note de ton observation... pour régler plus tard le compte de ces misérables, fit l'hetman; mais continue, ton récit m'intéresse.

— Ces maudits Cosaques, disait donc celui qu'on avait appelé M. de Beaumont, nous payeront cher le mauvais tour qu'ils nous ont joué en mettant en fuite notre maître d'hôtel et en nous faisant, du coup, supprimer les vivres.

— Jusqu'alors votre vengeance n'a pas chômé, reprit le premier interlocuteur, et nous avons constaté avec plaisir vos nouveaux triomphes dans votre rôle de fantôme; aussi je crois que, de longtemps, il ne reprendra fantaisie aux Cosaques de transformer en bivouac le château de vos ancêtres.

— Et c'est bien ce dont j'enrage; car mon poignard qui maintenant va se rouiller dans sa gaîne, prenait goût à cette besogne et trouait gentiment les poitrines russes.

— Par saint Nicolas, s'écria Gengikoff en frappant la table d'un vigoureux coup de poing, nous avons été joués comme des écoliers. Entendez-vous, soldats imbéciles, fit-il en s'adressant à ses esclaves tremblants, c'est devant le poignard d'un homme que vous vous êtes enfuis du château de la Tuile-Rouge! Pardieu! j'ai envie de vous faire pendre pour vous guérir à jamais de la peur des revenants. Quant à ces derniers, je me charge de les envoyer dans l'autre monde d'où ils prétendaient

venir. Mais achève ton récit et hâte-toi d'arriver au dénoûment.

— Damné père Louis, murmura le soldat Wladimir à l'oreille du cabaretier, vous nous avez joliment mis dedans avec votre revenant. Mais gare la colère du chef!

— Oh! dame! je vous ai dit ce que je croyais, moi! vous me voyez aussi surpris que vous par ces révélations..

Et le père Louis avait l'air si candide et de si bonne foi, que Wladimir ne se sentit pas le courage de lui faire une querelle.

Pierre poursuivit :

— A propos, reprit M. de Beaumont, a-t-on des nouvelles des alliés?

— Les paysans préparent une révolte et M. Humbert, dit-on, est l'organisateur de ce soulèvement.

— Une belle occasion pour nous réhabiliter, mes amis. Je suis las de mon rôle de fantôme, je veux reprendre mes droits d'homme. Quand les paysans se seront enfin décidés à la guerre, j'irai leur offrir le secours de mon bras. Mais nos provisions de poudre et de balles doivent être épuisées?

— Les contrebandiers sont venus les renouveler pendant que vous étiez à l'affût.

— Vive Dieu! voilà qui va bien, mes amis; je bois à la santé de la France et à la mort des Cosaques.

Et tous les verres se choquèrent bruyamment.

J'en savais assez, continua Pierre: ces hommes étaient les revenants de la Tuile-Rouge; l'un avait tué le garde forestier de son

père, c'était celui qui paraissait le plus animé contre les ennemis de la France; les autres étaient sans doute des contrebandiers, des conscrits réfractaires, des déserteurs et des braconniers.

—Tant mieux, s'écria l'hetman; maintenant que je sais à quoi m'en tenir sur la prétendue intervention des esprits, il me sera moins pénible de me trouver en présence d'êtres à figure humaine, que d'entrer en lutte avec des habitants de l'enfer; au moins je pourrai venger mes soldats tués et mon amour propre blessé; nous les verrons à l'œuvre, ces bandits!

— Je songeai alors à me retirer, continua le Houlan, et je repris la route que j'avais suivie, éclairée faiblement par les torches mourantes.

— Et Amélie? et les révoltés? interrompit le bouillant Gengikoff, ne m'apprendras-tu pas où ils se sont réfugiés et quel chemin ils ont pris pour dépister toute recherche?

— J'y arrive, monseigneur.

— Enfin !

— Comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Seigneurie, les souterrains sont d'une immense étendue et doivent se prolonger sous les maisons du village. Je pense donc que M. Humbert en connaissait l'existence et qu'il a profité de ce passage secret pour ne pas tomber au pouvoir de vos soldats.

— Tu crois ?

— C'est mon avis. D'ailleurs, que monseigneur fasse deblayer la cave du père Humbert et je suis sûr qu'il y trouvera une ouverture communiquant avec ces souterrains.

— Ton conseil est bon, j'en profiterai, fit l'hetman. Mais ton gosier doit être à sec ; père Louis, servez un verre de kirsch au narrateur.

Le cabaretier s'avança, une bouteille et un verre à la main, et, en même temps que sa lèvre prenait l'inflexion du plus gracieux des sourires à l'adresse du chef russe :

— Lâche et traître ! murmurait-il à l'oreille de l'ancien domestique ; comme Judas, tu vends ton maître ; mais tu seras puni de ta trahison.

Pierre tressaillit et une vague crainte lui serra le cœur.

C'était à jurer que le père Louis était prophète.

Le récit du Houlan avait plongé Gengikoff dans de profondes réflexions :

— Tu as bien parlé, dit-il enfin au domestique en tirant de sa poche une bourse bien garnie, et ton raisonnement ne manque pas de logique, aussi vais-je te bailler cent roubles.

Le traître dont l'œil brilla de convoitise, tendit la main.

— Mais, reprit l'hetman, après avoir compté et remis la somme au Belge, quand on sait des secrets si précieux, m'est avis qu'on ne les garde pas sans danger pour soi En conséquence, pour t'apprendre, à l'avenir, à parler non-seulement sagement, mais encore en temps opportun, tu recevras vingt coups de knout.

Le pauvre diable poussa un cri d'effroi, tant il était loin de s'attendre à cette conclusion.

— Que Votre Seigneurie daigne m'écouter quelques minutes encore, murmura-t-il, et elle apprendra la cause de mon silence. Je voulais épargner à mon amour-propre une confession pénible; mais, dès lors qu'il y va d'une correction, j'aime encore mieux sacrifier ma dignité d'homme que ma peau.

Comme je battais en retraite, continua-t-il d'une voix peu rassurée, les torches achevaient de se consumer en répandant une fumée si épaisse que son âcre parfum me saisit vivement l'odorat, et que, malgré tous mes efforts, je ne pus retenir un éternument dont le bruit et l'effet furent terribles. Un grand tumulte se fit alors dans la chambre d'où s'élancèrent tous ces misérables, brandissant des armes et criant :

— Nous sommes trahis ! un espion s'est glissé parmi nous !

Ils m'eurent bientôt découvert. Déjà la mort me menaçait de la gueule de vingt pistolets; je me voyais perdu, lorsque j'eus l'idée de me réclamer de M. Humbert dont j'étais le domestique et dont le dévouement à la cause de la liberté était connu de ces bandits.

Ce nom produisit un puissant effet sur les aventuriers.

— Mais comment es-tu venu ici? me demanda M. de Beaumont qu'à ses habits en guenilles je reconnus pour être l'adroit braconnier que j'avais suivi et dont l'œil perçant semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de ma pensée. Aurais-tu guetté l'un de nous ?

Il me vint une heureuse inspiration.

— Non, répondis-je. M. Humbert, que les

alliés menaçaient de lui arracher sinon la vie, du moins la liberté, m'ordonna un matin de creuser dans sa cave un trou profond.

— En effet, m'interrompit un de ces êtres mis au ban de la société, il m'a semblé, plusieurs jours de suite, entendre des coups de pioche dont le bruit sourd paraissait venir du village.

Décidément le hasard me prenait sous sa protection et donnait à mon mensonge les apparences de la vérité; aussi l'espoir rentrait-il dans mon âme.

— Mais dans quel but faisais-tu ces fouilles? reprit M. de Beaumont.

— Dans le but de chercher un passage pour échapper aux vengeances russes; car M. Humbert avait connaissance de ces souterrains.

— Soit! mais tout cela n'explique pas ta présence ici.

— Quand j'eus mis à découvert l'ouverture que je cherchais, je me sentis piqué par l'aiguillon de la curiosité et je marchai à l'aventure dans les galeries que je venais de conquérir. Mais, à force d'avancer, je m'égarai.

C est alors que la clarté de vos torches m'a attiré et j'allais frapper à la porte de votre chambre, quand mon malencontreux éternument vous a révélé ma présence.

— Ainsi tu n'es pas un espion à la solde des Cosaques?

— Un espion, moi! me récriai-je en simulant l'indignation; un serviteur de M. Humbert ne peut être un misérable.

Mes explications parurent sinon convaincre, du moins calmer leurs soupçons et leur fureur, et j'éprouvai un grand soulagement à

voir s'abaisser les canons menaçants des pistolets.

Néanmoins, je n'étais pas encore complétement rassuré, car il s'éleva une longue et violente discussion durant laquelle, plus d'une fois, il fut question de clore à jamais mes lèvres du sceau de la mort. Mais le sort me fut encore favorable. J'entendis enfin, avec une joie indicible, prononcer mon acquittement, à la condition toutefois que je jurerais de ne jamais révéler les secrets que j'avais surpris. Heureux d'en être quitte à si bon marché, je jurai.

— D'ailleurs, conclut M. de Beaumont, qui s'était pourtant montré le moins acharné à ma perte, si jamais ce drôle nous trahissait, mon poignard saurait bien le punir, tôt au tard, et trouver le chemin de son cœur.

Et il me poussa dehors de leur repaire en me disant d'une voix menaçante :

— Si tu tiens à la vie, oublie jusqu'à l'existence de ce souterrain.

Voilà, monseigneur, conclut le misérable, pourquoi ma bouche resta muette.

— Belle raison à me donner pour excuse, fit ironiquement le Russe, et tu crois que je vais prendre ton serment en considération? Que m'importe que tu te sois ou non parjuré? Pourtant je veux être généreux : rends-moi Amélie que ton silence m'a fait perdre et je te pardonne.

— Hélas! je ne le puis, murmura le malheureux en se traînant lâchement aux pieds de l'hetman. Que Votre Seigneurie ait pitié de moi et diminue au moins le nombre des coups...

— Je ne sais pas plus marchander la récompense que la punition.

— Grâce !

— Hé ! Wladimir, appela Gengikoff, débarrasse-moi des grimaces et des plaintes de ce drôle et que ta main ne lui fasse pas attendre les vingt coups de knout dont je viens de le gratifier.

— Voilà, maître ; celui-là payera pour les autres, grommela le Circassien en relevant brutalement et en emmenant hors de la cantine le Houlan pantelant d'effroi. Je m'en veux de ma folle crédulité aux paroles de ce vieil imbécile de père Louis et, puisqu'une occasion se présente de passer ma mauvaise humeur, j'ajouterai bien, pour ma satisfaction personnelle, quelques coups de mon chef ; d'ailleurs, ce drôle a une figure qui me déplaît.

Wladimir fit consciencieusement sa besogne, sans se laisser émouvoir par les hurlements de douleur du patient, qui, lié avec de fortes cordes, était attaché à un anneau scellé dans un mur.

— Pitié ! je suis mort ! grâce ! criait le traître, chaque fois que la mince lanière de cuir lui mordait les chairs.

Mais le bourreau n'arrê ait pas.

— Oh ! je me vengerai, balbutiait Pierre ; je suis infâme, lâche, traître, c'est vrai ; mais à tous mes crimes je jure d'ajouter le meurtre de l'hetman.

Il cessa tout à coup de supplier ; ses lèvres devinrent muettes ; mais un affreux sourire se creusa aux deux coins de sa bouche, — image

parfaite des sanguinaires pensées qui s'agitaient sous son front brûlant où la douleur et la haine avaient allumé la fièvre.

Au vingtième coup, il se redressa, les muscles violemment contractés, le corps creusé de sillons profonds et rouges, l'écume aux lèvres, hideux !

Voyant que Wladimir s'apprêtait à continuer :

— Les vingt coups y sont, fit-il, je les ai comptés.

— Tu as payé ta dette à l'hetman et aux mânes de mes compagnons massacrés, mais il faut bien que je me paye aussi, moi !

Et la lanière trois fois encore coupa l'air et, sans arracher une nouvelle plainte au patient, s'abattit en sifflant sur ses épaules.

Pierre s'affaissa sur le sol et ne bougea non plus que s'il eût été mort.

— Au revoir ! jusqu'à la prochaine occasion ; car j'espère bien que ce n'est pas la seule correction que je t'infligerai, fit le Circassien en se retirant, après avoir toutefois délié les membres de la victime.

La sentence avait reçu son exécution ; mais l'hetman venait de se faire un ennemi qui ne reculerait devant aucun crime pour assouvir sa haine.

A la suite des révélations du traître Pierre, Gengikoff avait fait fouiller toutes les caves et placé des sentinelles à toutes les issues du souterrain ; il s'était mis ainsi en garde contre une surprise de la part des conjurés. De là le cri poussé par la sentinelle au moment où Raoul, à la tête de sa petite troupe, debouchait dans

les caves du château de la Tuile-Rouge où les Cosaques, sachant à quoi s'en tenir désormais sur les prétendus fantômes, étaient revenus se caserner.

XX. — PRISONNIÈRE.

En s'arrachant à la prostration qui menaçait d'envahir sa raison, Amélie s'était dirigée vers la hutte de son père où elle s'empara d'un couteau de chasse. Ainsi armée, elle avait repris sa course dans la direction du village.

Elle n'avait pas encore de projet bien arrêté ; mais, pour le moment, ce qu'elle voulait, c'était se rapprocher des Cosaques. La pensée d'avoir bientôt des nouvelles d'Amédée avait fait une heureuse diversion à sa douleur en la délivrant des étreintes du désespoir, et lui avait rendu tout son courage.

Elle marchait depuis une demi-heure environ, lorsqu'elle s'arrêta, à la vue d'un enorme sanglier dont la hure était toute souillée de boue.

Le groin baissé vers la terre, il allait à pas lents, brisant sous ses larges pattes les branches sèches détachées des arbres. Tout à coup il relève la tête, fait entendre un sourd grognement et s'arrête aussi : il venait d'apercevoir la jeune fille.

Nous mentirions si nous n'avouions pas que notre héroïne sentit passer en elle un

frisson d'épouvante ; néanmoins elle eut la présence d'esprit d'ouvrir son couteau de chasse et attendit, l'œil fixé sur le sanglier.

C'était un magnifique solitaire, assez semblable à notre cochon domestique, mais ayant les formes moins lourdes et plus nerveuses, la soie plus rude, les défenses plus saillantes et la hure plus allongée. Cet animal, redouté de toute la contrée qu'il ravageait impunément, avait, jusqu'alors, défié toutes les meutes lancées contre lui, se contentant, lorsqu'il était serré de trop près, de se retourner pour découdre, à coups de boutoirs, le ventre à quelques chiens dont il avait senti le croc aigu. Le grand louvetier lui-même avait dirigé, sans succès, plusieurs battues contre ce terrible hôte des forêts, destiné sans doute à mourir, de vieillesse, au fond de son repaire fangeux.

A en juger par la terre qui maculait son groin, il avait retourné un ancien champ de pommes de terre, mais probablement sans y trouver de quoi satisfaire son vorace appétit, et il était rentré alors dans les bois pour se mettre en quête de sa nourriture habituelle : des racines ou des glands.

Torturé par la faim, il fixait sur la jeune fille ses yeux sanglants, aiguisait ses terribles défenses en les faisant claquer les unes contre les autres et semblait savourer d'avance la proie que le hasard lui servait à point, et reculer avec volupté le moment de l'étouffer dans une étreinte.

Le solitaire se précipita enfin vers la jeune fille en poussant un grognement. Remise de

sa frayeur, Amélie, appuyée contre un chêne, attendait bravement, le manche de son couteau au poing, le choc du monstre, dont une distance de deux mètres à peine la separait.

— Je ne le verrai plus! soupira-t-elle pourtant en pensant à son pâle bien-aimé.

En face du danger, elle sentit grandir son courage et ne songea même pas à appeler à son secours; d'ailleurs elle était éloignée du camp de plus de deux kilomètres et, en admettant que sa voix pût être entendue des révoltés, le secours n'arriverait pas à temps pour la délivrer des étreintes de la terrible bête dont la gueule s'ouvrait pour la dévorer.

— A la garde de Dieu! murmura-t-elle.

Et au moment où le sanglier se dressait sur ses pattes de derrière pour lui poser celles de devant sur les épaules, elle lui plongea dans la gorge la lame de son couteau de chasse, en se jetant vivement de côté. L'animal retomba en poussant un hurlement de douleur; mais, dans sa furie surexcitée par sa profonde blessure, il se redressa terrible en agitant sa hure sanglante et en faisant claquer ses longues défenses. D'un bond, il se jeta sur la jeune fille qui sentit sur son épaule les lourdes pattes et sur sa figure l'haleine empestée du monstre.

Mais, au moment où il ouvrait ses terribles mâchoires, une balle passa en sifflant près de l'oreille d'Amélie et alla s'enfoncer dans la gueule béante du solitaire qui, les soies hérissees et l'œil injecté de sang, roula foudroyé aux pieds de notre héroine. Il essaya de se relever, mais pour retomber atteint d'un nouveau

coup de couteau à l'épaule. Son dernier coup de boutoir impuissant laboura la terre et une écume rouge borda sa langue qui pendait hors de sa gueule fracassée.

Le solitaire se débattit quelques instants encore, puis poussa un sourd gémissement : il avait cessé de vivre et gisait dans une mare de sang.

Amélie, étonnée, cherchait du regard son sauveur, quand elle entendit, au-dessus de sa tête, un bris de branches dans l'arbre près duquel elle se tenait immobile, doutant encore de sa délivrance, tant elle était inattendue, et vit, en levant les yeux, un homme qui lui était inconnu, glisser du tronc à terre Il portait un fusil en bandoulière et était vêtu du costume des paysans ardennais.

— Bien tiré ! s'écria-t-il en s'avançant vers le sanglier. Gengikoff sera bien difficile s'il n'est pas content de ma double capture : pour sa table un morceau digne d'un roi, une magnifique hure, et pour sa couche une adorable fille, car vous êtes ma prisonnière, ma belle enfant, ajouta-t-il en regardant Amélie, et j'ose espérer qu'après le signalé service que je viens de vous rendre, vous ne m'exposerez pas à tomber entre les mains des ennemis que la détonation va certainement attirer. Pourtant je ne puis emporter cette bête énorme sur mes épaules; veuillez donc, mademoiselle, me prêter votre couteau pour que je détache la hure du tronc.

Amélie hésitait à se défaire de la seule arme qu'elle eût en sa possession.

L'inconnu s'en aperçut :

— Que craignez-vous? reprit-il. Si je voulais vous tuer, mon fusil aurait facilement raison de votre couteau.

Amélie, comprenant qu'elle était à la merci de cet inconnu, lui passa son arme. D'ailleurs elle avait réfléchi et venait de concevoir un nouveau plan Il lui répugnait d'aller se présenter d'elle-même à l'hetman ; mais sa pudeur n'avait plus à s'effaroucher si elle lui était amenée comme prisonnière. Aussi n'opposa-t-elle aucune résistance au Houlan quand, après avoir séparé du tronc la hure du sanglier et l'avoir chargée sur son épaule, il lui dit :

— Maintenant, en route, ma belle enfant.

— Soit; mais encore dois-je savoir qui vous êtes et où vous me conduisez ?

— C'est assez juste, répondit-il. J'appartiens à Gengikoff et c'est entre ses mains que je vais vous remettre.

Durant la marche, Amélie s'aperçut que le Houlan la regardait avec des yeux où brillait un feu étrange; mais elle se rassura en caressant dans la poche de sa robe le manche de son couteau. Elle se disait :

— Je n'ai pas reculé devant les boutoirs d'un sanglier affamé, mon courage ne faillira pas à repousser et à punir les attaques brutales d'un homme; au moindre geste pour armer son fusil et essayer de me réduire à l'impuissance, je le poignarderai.

Et, à la derobée, elle surveillait son guide.

A mi-chemin du village, le Houlan, prétextant la fatigue, s'arrêta et jeta à bas de son épaule son sanglant fardeau. Sa figure s'em-

pourprait de taches rouges, ses mains tremblaient et, dans leur orbite, roulaient ses yeux fauves.

Tout à coup il s'élança sur la jeune fille ; d'une main il entoura sa taille fine et souple, tandis qu'avec la hardiesse brutale des traînards d'armée, il essayait d'imprimer ses lèvres sur sa joue.

D'un coup du manche de son couteau, Amélie frappa au visage le sauvage soldat qui se recula.

— Misérable! fit-elle en le repoussant avec une terrible expression de mépris, si tu approches, je te frapperai, mais cette fois du tranchant de mon poignard.

L'homme ricana et ne tint compte de cette menace. Il se rapprocha de nouveau de la jeune fille.

— Tu seras à moi, fit-il d'une voix haletante.

— Lâche! s'écria-t elle. Pour me sauver de ta brutalité, je n'implorerai ta pitié ni pour mon sexe ni en faveur de ma jeunesse, car ceux qui trahissent leurs bienfaiteurs n'ont plus dans l'âme rien qui ressemble à un sentiment humain; mais peut-être ton cœur est-il encore accessible à la peur, et je te jure que cet outrage sera rudement châtié ou par moi ou par ton chef; car c'est à lui que je vais en appeler de ton insulte. Il m'aime, il saura me venger.

Ces paroles calmèrent un peu la fureur amoureuse du Houlan que l'assurance de sa prisonnière fit réfléchir.

— Mais qui êtes-vous donc? demanda-t-il

en laissant retomber ses bras le long de son corps.

— Amélie, la fille de M. Humbert.

— Amélie ! qu'allais-je faire? Pardon, mademoiselle, fit-il d'une voix aussi humble maintenant qu'elle était insolente tout à l'heure ; je vous en prie, ne donnez pas suite à votre juste colère. Au nom de votre vie que je viens de sauver, ne m'exposez pas à perdre la mienne ; car plus d'une fois déjà j'ai pu juger par moi-même de la cruauté de Gengikoff.

— Soit, interrompit-elle ; je me tairai ; mais à deux conditions et, pourvu que vous consentiez à être franc avec moi, je vous jure que l'hetman ne saura rien.

— Parlez. Voulez-vous que je vous rende la liberté ? Malgré la magnifique récompense que le comte a promise à qui vous amènerait à lui, je suis prêt à en faire le sacrifice, si tel est votre désir.

— Non pas ; car j'ai besoin de voir votre chef. Mais que parlez-vous de récompense ? Gengikoff m'aurait-il fait l'honneur de mettre ma tête à prix ?

— Non pas votre tête, mais votre retour, la conquête de votre cœur; car il n'est plus reconnaissable depuis que vous avez quitté le village, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Hâve, décharné, l'œil hagard, la barbe et la chevelure incultes, l'esprit en délire, rêvant la vengeance et se réveillant l'âme pleine de pardon, de mansuétude, tantôt il a des accès de folie furieuse où il se complaît au spectacle des flagellations infligées pour se

distraire ; tantôt il est plongé dans de mornes abattements ; et promet des monceaux d'or à qui lui donnera de vos nouvelles.

— Il m'aime, pensa la jeune fille ; peut-être arriverai-je a mon but.

— Mais n'avez-vous pas parlé, mademoiselle Amélie, reprit le Houlan, de deux conditions que vous mettez à votre silence et à l'oubli de mon insulte ?

— En effet.

— Faites-les-moi connaître : je suis prêt d'avance à y accéder pour vous prouver mon repentir.

— Je veux savoir d'abord ce que vous faisiez sur cet arbre quand vous m'avez délivrée des étreintes du sanglier ?

— Je m'acquittais d'une mission dont m'avait chargé Gengikoff.

— Et cette mission, puis-je la connaître ?

Le Houlan hésita.

— Je surveillais les mouvements des révoltés, mais, pour ne pas courir le risque d'être fait prisonnier, je m'étais éloigné du camp et m'étais établi dans cet arbre pour y passer la nuit.

— En un mot, vous êtes un espion, conclut Amélie qui ne put retenir un geste de mépris. Ma seconde condition, c'est que vous me direz si, parmi les prisonniers que vous avez faits cette nuit, il ne s'en trouve pas un du nom d'Amédée Mauduy ?

— Oui, répondit le Houlan, et j'ajouterai même que Gengikoff l'a reconnu avec plaisir et qu'il lui a promis une mort digne de son courage.

A ces mots Amélie tressaillit.

— Arriverai-je assez à temps pour le sauver ou du moins pour le revoir une fois encore? murmura-t-elle.

Les premières lueurs du jour rougissaient déjà le ciel vers l'Orient, quand le Houlan et sa prisonnière se remirent en marche et arrivèrent enfin en vue du village.

XXI. — ENTRE L'AMOUR ET LA HAINE.

Disons maintenant à nos lecteurs ce qui était advenu au capitaine Mauduy.

Après le départ de la première troupe qui, sous les ordres du vicomte Raoul de Chestres, devait aller surprendre l'ennemi, Prosper s'était chargé, avec l'aide de M. Humbert, de l'organisation de la seconde. Profitant donc d'un moment de liberté, Amédée se glissa dans la hutte où Amélie, seule et la tête baissée sur sa poitrine, semblait écouter les confidences douloureuses de son cœur.

Au bruit que fit le jeune homme en entrant, elle leva la tête et tressaillit Elle devinait vaguement que l'heure qui allait suivre, compterait dans sa vie et marquerait dans son passé une de ses étapes vers lesquelles, plus tard, la pensée se surprend souvent à remonter.

— Vous plairait-il, Amélie, dit le capitaine d'une voix douce, mais triste comme la note

d'une corde de harpe qui se brise ; car l'âme est une harpe dont la voix est la corde ; vous plairait-il que nous gagnions ensemble les grands bois ? J'ai tant de choses à vous dire avant de prendre congé de vous !

— Volontiers, mais quel air solennel ! c'est donc bien terrible ce que vous allez me conter ? répondit Amélie en amenant sur ses lèvres un sourire forcé.

Les deux jeunes gens, par crainte des indiscrets, quittèrent donc la tente et marchèrent quelque temps en silence.

La nuit était sombre, nuit de conspirateurs et d'amoureux Pas une étoile ne parvenait à trouer de sa blanche clarte les sombres nuages qui dérobaient les cieux. Des profondeurs de la forêt partaient des bruits confus : souffles des vents dans les clairières, rugissements faméliques des bêtes fauves; de temps en temps les bruissements d'ailes des corbeaux et des pies réveillés par le bris des branches sèches, se mêlaient aux stridulements des insectes, aux monotones susurrements des sources d'eau vive et aux cris discordants des geais endormis dans les creux des chênes.

Amélie ne manquait pas de courage et pourtant son cœur était oppressé.

— Amélie, reprit d'une voix douce et pénétrante, le capitaine Mauduy, au moment de vous quitter, peut-être pour toujours, pardonnez-moi d'être venu troubler vos réflexions Mon excuse est dans mon amour et dans le danger prochain.

— Un danger prochain ? fit-elle.

— Oui. Avez-vous donc oublié que cette

nuit même doit se livrer un combat où beaucoup, peut-être, périront?

Elle ne l'avait pas oublié; mais, au moment du départ, quand les mains brandissent les armes, quand le cœur et le pied battent la mesure au son du clairon ou au roulement du tambour, si l'on sait bien que, de ceux qui partent, pleins d'enthousiasme et rêvant les enivrements du combat et les palmes et les croix de la victoire, tous ne reviendront pas du champ de bataille, il faut dire aussi que l'âme égoïste se plaît à détourner sur d'autres têtes moins chères les maux de la guerre; c'est pour d'autres poitrines que celles qui répondent aux palpitations de la nôtre que sont faites les balles, pour des êtres indifférents les rudes coups de sabre. Et, quand la sombre réalité nous met devant les yeux les cadavres de personnes aimées, nous doutons encore et la croyance ne se fait en nous qu'avec un profond déchirement, comme l'écroulement subit d'une chère illusion, vide que vient combler trop souvent le désespoir.

— Cette heure où je puis vous confesser tous les secrets de mon âme, reprit le capitaine Mauduy, est peut-être la dernière que j'aurai à vivre; aussi me pardonnerez-vous si, à mon insu, mon langage sonnait mal à votre oreille.

— Que voulez-vous dire? interrogea la jeune Ardennaise.

— Ecoutez, Amélie, quand j'ai appris de votre frère que des promesses sacrées vous unissaient d'avance à un ami de votre famille, j'ai voulu fuir et vous oublier; mais, vous le

voyez, je suis revenu et toujours je vous retrouve : votre nom sur mes lèvres, au fond de mon cœur votre image. Pourtant j'ai juré de ne plus vous revoir.

— Et vous tiendriez ce serment ! exclama-t-elle.

— Ne sera-ce pas la meilleure preuve de reconnaissance que je puisse vous donner pour les soins touchants dont vous avez entouré ma maladie ? continua Amédée tristement. Hélas ! avec ma guérison a cessé mon bonheur ; un autre réclamera bientôt de vous et de votre père l'accomplissement d'une promesse sacrée. Heureusement que la mort pour ma patrie m'absoudra du crime de vous aimer.

— Vous êtes cruel, Amédée ! fit-elle en étouffant un sanglot.

— Pardon, la douleur égare ma raison et me rend injuste ; mais vous perdre, Amélie, n'est-ce pas mourir, hélas ! que ferais-je de ma vie inutile ? Croyez-vous que je puisse jamais vous voir au bras d'un autre ; surprendre sur votre bouche un sourire qui ne serait pas pour moi ; entendre, mais adressées à un autre, vos paroles tremblantes de pudeur et d'amour au bord de vos lèvres ? Et pourtant cela sera ; mais je n en serai pas le témoin Oh ! voyez-vous, mieux vaut la tombe que les tortures de la jalousie ! D'ailleurs la pensée de la mort n'est amère qu'a l'homme qui espère encore dans les biens ou dans le bonheur de ce monde.

— Mais je ne veux pas que vous mouriez, moi ! et, s'il le faut, pour vous réconcilier avec

la vie, je vous promets de n'être à nul autre qu'à vous

Amédée secoua la tête.

— Et votre père? dit-il, et Raoul? Songez à la douleur dans laquelle vous les plongeriez, et laissez-moi disparaître Peu à peu, sans me chasser complétement de votre souvenir, le temps, ce guérisseur infaillible, vous rendra votre sort plus supportable. D'ailleurs, Raoul vous adore.

— Mais, cruel, interrompit Amélie, Raoul, ce n'est pas vous; et de quel droit torturez-vous ainsi mon pauvre cœur. Je vous le dis : si vous mourez, je mourrai.

— Mon amour n'est ni lâche ni égoïste, se récria le capitaine Mauduy ému, et il vous supplie de ne point songer à déserter la vie qui vous garde encore des sourires et du bonheur.

— Je n'ai qu'une parole, répliqua fièrement la jeune fille, et ce que je promets, je le tiens; je le répète donc, afin d'arrêter sur vos lèvres les paroles amères et désespérées prêtes à en déborder encore : ou vous pour mari ou la mort pour refuge et consolation.

Amédée se tut, mais une larme brûlante roula de son œil sur la main de son amante.

— Vous pleurez? murmura-t-elle.

— Oui, mais d'ivresse et de remords; car votre aveu que j'eusse autrefois écouté à genoux et plein de ravissement, ne me fait aujourd'hui que trop comprendre et la grandeur de mon amour et l'infamie dont je me rends coupable envers votre père et envers Raoul. Pardonnez-moi cette larme, ce sera ma der-

nière faiblesse. Adieu, Amélie. Oubliez-moi.

Et le jeune homme fit un pas pour s'éloigner, mais Amélie le retint.

— Oh ! je vous en prie, Amédée, ne me quittez pas ainsi. Pourquoi lutter contre l'attraction qui nous pousse l'un vers l'autre ?

Amédée avait alors vingt-six ans et, avant de connaître la sœur de son ami Prosper, il cherchait vaguement le secret du bonheur, comme on le cherche à cet âge, quand on porte dans l'âme une jeunesse où rien encore n'a fleuri, mais où les boutons ne demandent qu'à éclater sous la chaleur des sentiments. C'est dire que, malgré la sauvage énergie qu'il affectait, il n'avait pas la vertu d'un saint ; aussi, à cet appel, s'arrêta-t-il, hésitant.

Amélie s'en aperçut et reprit :

— Vous allez prendre part à une expédition dangereuse, mon ami, auriez-vous donc la cruauté de m'abandonner à toutes les tortures du doute ?

— Oh ! ne me tentez pas, répliqua-t-il, mais d'une voix si tremblante qu'Amélie y goûta la première joie de la victoire. Ne faites pas miroiter ainsi devant mes yeux ravis le prisme d'un avenir plein d'enchantements ; ne me faites pas mentir à l'amitié que j'ai jurée à votre père ; mon cœur est si lâche qu'il pourrait oublier son serment à l'accent de votre voix qui le remplit d'ivresse...

Ils approchaient de la tente du père Humbert ; ils allaient se séparer.

Tous deux entendaient les bruyantes palpitations de leurs cœurs, attirés l'un vers l'autre. Dans ce sublime épanchement de la pen-

sée dans la pensée, dans ce contact électrique de deux âmes, on oublie tout, si ce n'est qu'on s'aime ; les difficultés s'effacent ; les montagnes d obstacles s'abaissent pour laisser briller à l horizon l étoile de l'espoir.

Au moment de se quitter :

— Embrassez votre femme, Amédée, reprit la jeune fille puissamment émue ; car, devant Dieu, je jure de n'avoir d'autre époux que vous.

— Oh ! merci, soupira le jeune homme vaincu en serrant sa bien-aimée sur sa poitrine palpitante et en imprimant sur ses lèvres roses un baiser de feu.

Au-dessus de leurs têtes brunes et bouclées s'agitaient les grands arbres avec ce bruissement harmonieux et monotone qui berce la pensée et aiguise les sensations.

— Songez-vous encore à mourir? demanda, toute rougissante, l'adorable enchanteresse en se dégageant de cette étreinte passionnée.

— Oh ! non, maintenant je veux vivre et votre amour rendra mon corps invulnérable et mon épée invincible.

— Cependant, Amédée, songez que je vous attends en proie à l'incertitude et ne vous exposez qu'autant qu'il sera nécessaire, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de la hutte de son père, d'où elle envoya un dernier sourire à celui qu'elle aimait avec cette passion ardente, mais pure, que doublent les résistances et les obstacles.

Il y a des sourires dans lesquels la femme se donne tout entière. Tout à l'heure leurs lèvres s'étaient unies dans un baiser ; main

tenant c'étaient leurs âmes qui se confondaient, à travers l'espace, dans un sourire.

La troupe des paysans disparut derrière les grands arbres de la forêt.

— Oh ! que le bonheur déshabitue vite de l'idée de la mort, se disait en chemin le capitaine Mauduy qui, n'étant plus sous le charme de l'enchanteresse, se repentait de n'avoir pu dompter son âme. Pourtant, je le jure, je ne retournerai pas dans la famille de M. Humbert où ma présence allumerait une guerre intestine. Non, il serait trop lâche de profiter de l'aveu d'Amélie pour l'arracher à Raoul et pour la faire maudire par son père. D'ailleurs, qui sait? Dieu me réserve peut-être un trépas digne des regrets de ma bien-aimée et de ma patrie.

Amédée, nous le savons, avait au fond du cœur cette vieille foi chevaleresque qui paraît un anachronisme au milieu de notre siècle égoïste. Il eût volontiers aidé à faire revivre ces temps où l'on n'engageait jamais une bataille sans songer à Dieu, mais encore plus à la dame de ses pensées.

La lutte qui allait se lier entre les Cosaques et les révoltés avait pour lui un puissant intérêt : il espérait se mesurer enfin du regard et de l'épée avec l'homme qui avait osé effleurer d'un désir la femme qu'il s'était choisie, qu'il avait entourée de son respect et de son adoration; car Prosper, en allant le prévenir, à Lacroix-aux-Bois, de ne pas retourner à Quatre-Champs, ne lui avait caché aucune des insolences qui avaient hâté la fuite de la famille Humbert

Nous savons l'issue de ce combat. L'avantage, chèrement acheté il est vrai, était en définitive resté aux révoltés, puisque nous avons vu les Russes céder enfin devant les haches et les fourches des paysans et chercher un refuge dans les maisons. La plupart des Ardennais avaient alors emporté leurs morts et leurs blessés et abandonné le champ de bataille. Mais quelques-uns avaient suivi le capitaine Mauduy qui, poussé par le désir de venger celle qu'il aimait et par l'espérance vague de trouver ensuite la mort, comme remède à ses tourments, s'était mis à la poursuite d'un groupe de Russes commandés par Gengikoff.

Tout à coup les fuyards firent volte-face et, prêts à recommencer la lutte, se rangèrent autour de l'hetman dont la figure bronzée blémissait de fureur Les paysans, éloignés des leurs qui regagnaient la forêt, comprirent alors leur imprudence ; mais il n'était plus temps de reculer; aussi se ruèrent-ils bravement sur l'ennemi au cri de : Vive la France !

Un moment se joua une scène vraiment fantastique, éclairée parfois par un rayon de la lune, puis retombant aussitôt au pouvoir des ténèbres. Pourtant on frappait toujours : la haine servait de flambeau, la vengeance guidait les coups. Horrible carnage, effrayante boucherie du sein de laquelle s'élevaient de temps en temps un cri d'agonie, un juron ou un adieu tenant du sanglot.

Fatalement los paysans devaient succomber.

Comme pour hâter encore leur défaite,

l'astre des nuits, se dégageant brillant du sein des nuages, permit à l'ennemi de compter ces braves : dix seulement restaient debout.

— Hourrah ! cria Gengikoff, voilà des gibiers de potence qui n'attendront pas longtemps la corde du bourreau. Soldats, emparez-vous de ces manants !

Soudain une voix s'éleva aux côtés de l'hetman :

— Gengikoff, disait-elle, je viens te proposer un duel dont ma haine est le motif et dont nos deux troupes seront les témoins. L'acceptes-tu ?

Et Amédée, car c'était lui qui venait de parler ainsi, se dressa menaçant, tenant à la main une épée nue.

Pour arriver jusqu'à son ennemi, il avait multiplié ses coups, jouant témérairement sa vie et avait profité des ténèbres qui avaient régné jusqu'alors.

A la vue du capitaine dont le visage pâle et contracté était éclairé en plein par la lune, l'hetman tressaillit, mais son émotion fut de courte durée.

— Qui es-tu, demanda-t-il, pour oser me tenir ce langage ?

— Ton ennemi.

— Mais ton nom ?

— La vengeance. N'aurais-tu donc pas de courage, Gengikoff, ou crois-tu qu'un Français soit indigne d'ouvrir d'un coup d'épée la poitrine à un chef russe ?

— Un duel ! exclama l'hetman en ricanant. Ce drôle y tient. Pardieu ! la proposition est pour le moins originale ; m'offrir de me mesurer

avec mon prisonnier ! car tu es mon prisonnier, acheva-t-il en s'adressant au capitaine Mauduy.

— Pas encore ! répliqua le brave jeune homme.

Et un moment par ses rapides moulinets son glaive tint les Russes à distance.

— Qu'attendez-vous pour désarmer ce forcené ? reprit Gengikoff furieux de l'hésitation de ses soldats, attendant curieusement l'issue de cette provocation. Faudra-t-il que votre chef se charge de cette besogne ?

— Tu es trop lâche pour cela, cria Amédée qui regarda l'hetman au cœur comme pour chercher la place où il le frapperait.

Hélas ! que pouvait le courage contre le nombre ? Bientôt le capitaine, réduit à l'impuissance, se vit arracher son épée.

— Lâche ! reprit-il en s'adressant à l'hetman, je viens te défier poitrine contre poitrine, lame contre lame, et tu réponds à ma provocation en me faisant désarmer par tes soldats. Lâche !

Les yeux d'Amédée étincelaient de rage.

— Bâillonnez-moi ce forcené ! hurla Gengikoff Surtout gardez-le bien, car votre vie me répondra de lui. Je le réserve au couronnement de ma vengeance ; ce n'est pas un prisonnier vulgaire, celui-là, si j'en juge à ses coups, il est brave, il aura une mort digne de son courage : un châtiment exemplaire apprendra à ses pareils qu'on ne se joue pas de moi impunément. Quant au reste de ces manants qui font mine de résister encore, finissons-en vite avec eux.

Les paysans en effet, décidés à mourir ou à délivrer leur jeune chef, essayèrent une dernière charge désespérée, mais leurs efforts vinrent échouer contre des ennemis dix fois plus nombreux. Quelques-uns tombèrent pour ne se plus relever, les autres furent faits prisonniers.

— Pauvres frères, murmura Amédée à travers son bâillon, notre courage a été trompé ; du moins le ciel nous gardera peut-être la faveur de mourir ensemble.

— Allons, allons, ricanait Gengikoff en menant ses prisonniers au château de la Tuile-Rouge, voilà qui répare un peu nos désastres de cette nuit. Je ne donnerais pas ma capture pour une victoire complète.

XXII. — L'OTHELLO DU NORD.

Lorsque la troupe russe et les prisonniers arrivèrent au château de la Tuile-Rouge, Gengikoff sépara le capitaine Mauduy de ses compagnons de captivité, le fit charger de chaînes et enfermer dans une chambre humide et obscure qui servait autrefois d'oubliettes à la famille des Joyeuse.

Deux hommes à mine farouche et taillés en hercules, reçurent la mission de garder le prisonnier et l'ordre de le tuer à la moindre tentative d'évasion.

— Voici tes gardiens, avait dit ironique-

ment à Amédée le chef russe en les lui montrant. Ce ne sont des types ni de bonté ni de beauté, mais bast! vous avez si peu de temps à vivre ensemble et la vie est si courte! Un conseil pourtant, au cas où l'espoir aurait survécu en ton âme à la perte de la liberté : n'essaye pas de les éblouir par de belles paroles et de les séduire par de magnifiques promesses ; ce serait inutile. D'ailleurs ils ignorent le français et à peine comprennent-ils leur langue maternelle ; mais, en revanche, ils ont une qualité précieuse : ils connaissent leur consigne et se feraient tuer plutôt que d'y manquer.

Gengikoff avait ensuite expédié vers la forêt un Houlan, le même que nous avons vu intervenir si à propos dans la lutte d'Amélie contre un sanglier, — avec mission de surveiller les mouvements des ennemis, et dans le but de mettre ainsi les Russes en garde contre une surprise.

Toutes ces dispositions prises, l'hetman s'était retiré dans ses appartements et mis au lit.

Depuis qu'on savait à quoi s'en tenir sur les apparitions du fameux revenant qui longtemps avait ému tout le pays, à dix lieues à la ronde, le comte avait établi sa résidence au château et s'y était entouré d'un luxe inouï.

Pour son service de table, il avait mis à contribution la Saxe et la Chine ; pour ses tapis, Aubusson ; pour ses glaces, Venise ; pour ses tapis de lit, les peaux de la Russie, et pour sa cave, toutes celles des riches propriétaires ardennais qui, aujourd'hui comme autrefois, se piquent d'être gourmets et connaisseurs.

Personne n'eût deviné ce luxe frais et charmant dans ces vieilles ruines; ce goût artistique et même un peu efféminé dans cet homme sauvage.

Malgré sa fatigue, si Gengikoff s'endormit, ce ne fut que pour devenir la proie d'un infernal cauchemar ; son sommeil était traversé de songes pénibles où passait la figure d'Amélie souriant à son prisonnier inconnu. Il s'éveillait alors, le front mouillé de sueur, la poitrine oppressée et l'âme torturée par la jalousie et par les visions de ces rêves.

Il prit donc le parti de s'arracher de sa couche qui ne pouvait lui donner le repos, de s'habiller et de se faire préparer un bon déjeuner. Toutefois, avant de se mettre à table, il sonna son domestique et le chargea de lui faire amener le terrible soldat qui était venu si courageusement le défier au milieu des siens et contre lequel, sans s'en rendre compte, son cœur débordait de haine.

Il voulait enfin savoir à quoi s'en tenir sur son prisonnier.

Les deux soldats à mine farouche qui avaient été constitués les gardiens du capitaine Mauduy, le lui amenèrent chargé de chaînes, mais aussi impassible que s'il n'eût pas eu la certitude qu'une mort cruelle l'attendait.

— Je t'ai déjà demandé ton nom, lui dit Gengikoff, tu as dédaigné de me le dire. Persistes-tu dans ton refus ?

Le prisonnier ne répondit pas.

— Pourtant je veux le savoir, reprit le Russe que cette résistance exaspérait. Peut-être la torture te forcera-t-elle à parler.

— Essaye, fit Amédée en haussant dédaigneusement les épaules.

— Je ferai droit à ta demande. Mais auparavant, commanda l'hetman à son domestique qu'on me trouve un Houlan qui ait habité ce village, il me renseignera sur cet homme.

Au bout d'un quart d'heure, le serviteur reparut, suivi de l'ancien valet de charrue de M Humbert qu'il avait déniché dans la cantine du père Louis, en train, tout en rêvant au moyen de se venger des coups de lanière que l'hetman lui avait fait appliquer sur les épaules, de convertir en cognac les roubles du généreux boyard.

La vue de son ennemi alluma dans son œil un furtif éclair de haine; mais ce feu sombre s'éteignit promptement dans un sourire de commande et dans une profonde révérence témoignant d'un respect servile.

— Vous m'avez fait l'honneur de m'appeler, fit le Houlan, et je me suis hâté d'accourir. En quoi puis-je être utile à Votre Seigneurie?

— Tu vois cet homme? répondit le chef russe en désignant du doigt le capitaine Mauduy aussi indifférent à cette scène que s'il y eût été complétement étranger.

— Oui, monseigneur.

— Tu le connais?

— Sans doute.

— Son nom?

Le traître Houlan eut au cœur un battement et aux lèvres un hideux sourire Cependant il se calma vite et ne laissa plus rien percer au dehors de la violente émotion qui agitait son âme.

— Tiendrais-je ma vengeance? se demanda-t-il. Ça m'en a tout l'air. Ah! Cosaque, tu te mêles d'être amoureux, et tu es jaloux, attends, je vais t'en donner du bonheur!

Il reprit tout haut :

— Monseigneur, je n'ose...

— Parle, je le veux! Reculerais-tu devant une nouvelle trahison? ce serait une retraite un peu tardive.

— Bon, un coup de patte, se dit Pierre, je te le rendrai avec les intérêts, en coup de massue. Dès lors que vous ordonnez, monseigneur, reprit-il, il ne me reste qu'à obéir.

— Enfin! Cet homme s'appelle?...

— Le capitaine Mauduy.

A ce nom, Gengikoff, se levant d'un bond comme s'il eût été mû par un ressort et, le poing fermé et le sourcil froncé, s'élança vers Amédée :

— Par saint Nicolas! s'écria-t-il, je m'en doutais et mon cœur ne s'était pas trompé lorsqu'il te désignait comme mon rival. Ah! il sera donc donné à Gengikoff de repaître sa vue de ton supplice; tes frères m'ont surnommé le Cruel, mais cette fois, je te le jure, je mériterai ce surnom. Insensés étaient les paysans qui espéraient me surprendre; impuissants seront leurs armes et leur courage pour t'arracher à ma vengeance.

— Qui sait? fit le jeune homme d'une voix calme.

— Cesse de me braver, Mauduy, exclama Gengikoff, si tu ne veux pas que la fureur m'emporte jusqu'à remplir auprès de toi le rôle du bourreau.

— N'est-ce pas celui qui convient à ta nature sauvage ?

L'hetman, l'œil en feu, la narine dilatée, saisit un magnifique vase en porcelaine du Japon et le jeta à la tête du capitaine; mais ce projectile, lancé d'une main que la colère faisait trembler, n'atteignit pas le prisonnier et alla se briser en mille morceaux contre la muraille.

Amédée ne sourcilla point.

— Tu n'es pas adroit, fit-il en riant; si tu recommençais?

— Soldats, cria Gengikoff, dont les traits se couvrirent d'une pâleur livide, remmenez cet homme dans sa prison, je pourrais le tuer, ce dont j'aurais regret, car ma vengeance lui réserve de longues tortures.

Quand le capitaine eut disparu, le comte se promena à grands pas dans la chambre, comme une bête fauve en sa cage, poussant des rugissements étouffés.

Pierre triomphait, il avait peine à contenir la joie farouche qu'il goûtait à voir la flamme sinistre des enfers que la jalousie venait d'allumer dans l'âme sauvage de son maître, et il se promettait bien de continuer adroitement à attiser ce feu dévorant.

Il songeait, en outre, à pousser indirectement Gengikoff au massacre de ses prisonniers, dans le but d'exaspérer les révoltés que ces sanglantes représailles engageraient à livrer un nouveau combat où il espérait bien que les Russes seraient vaincus.

Peu d'instants après la sortie du prisonnier et de ses gardiens, la porte du salon où se tenaient Gengikoff et le Houlan s'ouvrit et la

tête d'un domestique se montra dans l'entre-bâillement :

— Monseigneur est servi, vint-il dire.

— Suis-moi dans la salle à manger, fit l'hetman en s'adressant à Pierre, j'ai encore besoin de toi.

— M'inviterait-il à déjeuner? se demanda le Houlan dont l'odorat perçut un appétissant parfum de cuisine.

Pour les Cosaques en général et pour Gengikoff en particulier, l'amour était un besoin naturel comme la faim et plutôt une question de sensation qu'une affaire de sentiment. Aussi se mit-il, — sans convier toutefois son compagnon, qui s'assit sournoisement sur une chaise, — à table devant un déjeuner succulent où figuraient les mets les plus recherchés et des vins au bouquet parfumé, ravis aux caves des gourmets du pays.

— Ainsi cet homme maudit est bien cet ex-officier de l'usurpateur, qui a été blessé à Champ-Aubert ? demanda Gengikoff entre deux bouchées.

— Lui-même.

— Je le croyais enterré, d'autant plus que, dans mes visites à la famille Humbert, je ne l'ai jamais rencontré.

— Les porteurs ont été commandés, en effet, répondit Pierre en riant ; mais l'amour a fait un miracle.

— Que veux-tu dire ?

— Je vois que les renseignements fournis à Votre Seigneurie sont incomplets. Votre police a oublié le détail le plus intéressant.

— Lequel?

— Il paraît que, voyant ce pauvre capitaine sur le point d'être appelé à aller présenter les armes au grand général en chef du ciel; mademoiselle Humbert s'est mis en tête de retenir le capitaine et de le rendre réfractaire à l'appel de la mort; pourtant les blessures étaient graves, à tel point que la guérison de M. Mauduy doit être regardée plutôt comme une résurrection opérée par l'amour que comme une cure due à la médecine. Mais ce n'est pas tout.

— Quoi encore ?

— En fermant les blessures du capitaine, la jeune fille s'en est ouvert une au cœur; mais n'avait-elle pas bien acquis le droit d'adorer à son aise le ressuscité ?

— Tais-toi ! s'écria l'hetman qui pâlit à cette révélation ; tes paroles me tombent sur le cœur comme les gouttes d'un acide corrosif.

—Puissent-elles te retomber sur le ventre et te causer une indigestion ! se dit Pierre. Puis tout haut : Monseigneur, vous m'avez interrogé.

— Sans doute, mais il est des choses... que je ne voudrais pas savoir, fit le Russe en attaquant une magnifique poularde.

—Est-il possible, se disait le rageur Pierre, que cet homme-là aime réellement et ait un si terrible appétit ? Moi qui croyais, de l'avoir entendu dire toutefois, car pour mon compte je n'ai jamais commis la bêtise d'aimer, que l'amour faisait perdre le boire et le manger, aux Français c'est possible, mais non aux Cosaques, à qui il semble plutôt servir d'ab-

sinthe. C'est indécent de manger ainsi! tous les mets y passeront, pas un dessert même n'échappera à ce ventre avide. Si du moins, ne pouvant lui couper l'appétit, je lui faisais avoir une bonne indigestion. — Et moi qui ne l'ai pas deviné, se récria le traître après ce monologue et en affectant une vive douleur. Triple brute que je suis! J'avais pourtant encore bien des choses intéressantes à vous faire connaître, ajouta-t-il d'un ton sournois en suivant sur le visage de son ennemi l'effet violent de ses révélations.

— Dis-les, fit l'hetman d'une voix sourde.

— Mais, monseigneur, si j'allais sans le vouloir, vous offenser, ou vous affliger encore, je m'en voudrais toute ma vie.

— Je puis tout entendre maintenant. Parle donc.

— Soit! d'ailleurs, je le pense du moins, mes confidences adouciront vos regrets et votre affliction et c'est cet espoir qui m'engage à continuer. Si cette douleur qui s'accentue si puissamment sur vos traits vous vient de ce rival, tombe en votre pouvoir, consolez-vous, car un autre vous vengera.

— Que veux-tu dire? demanda l'hetman qui, tout en soupirant beaucoup, n'en continuait pas moins à dévorer avec un bruit de mâchoires qui finit par agacer notre Houlan, traité si dédaigneusement par son barbare maître lui infligeant sans le savoir le supplice de Tantale.

— Patience! j'aurai ma revanche. Je lui briserai les dents! se dit-il avec dépit. Aussi bien est-il d'un égoïsme révoltant; vous ver-

rez qu'il ne m'offrira même pas un verre de vin ; s'il veut conserver les distances, je ne lui demande pas de trinquer avec moi; si une *santé* le gêne, je boirai bien seul. Je veux dire, répondit-il, à la question de Gengikoff que mademoiselle Humbert ne chôme pas d'amoureux. Pour le moment, celui qui a le plus de chances est le vicomte Raoul de Chestres. Vous ne viendriez donc qu'en troisième lieu, monseigneur, en admettant que ce cœur si convoité puisse être pris trois fois.

— Bourreau, voilà ce que tu appelles me consoler; mais je saurai me débarrasser de mes rivaux: j'ai juré que cette fille serait à moi et je l'aurai, cria l'hetman, dont la rage, revenant à mesure que s'en allait la faim, empourprait la figure. J'en ai déjà un en ma puissance et, s'il est vrai qu'en sa faveur, l'amour ait déjà fait un miracle, il en faudra un second pour le sauver de la mort que je lui réserve. Et pour commencer, quelle punition crois-tu que mérite l'insolence du capitaine Mauduy?

Pierre, ce qu'il n'eût jamais osé espérer, devenait nécessaire ; son maître le prenait pour confident de ses chagrins et pour conseiller de ses vengeances. Autrefois, en trahissant la confiance de M. Humbert pour se mettre à la solde de l'hetman, il avait espéré faire sa fortune en servant les passions de son nouveau maître. Il y avait en effet gagné bon nombre de roubles; mais aussi il y avait trouvé des coups de lanière : ses épaules saignaient encore et dans son âme était entrée une sombre haine ; il ne demandait plus rien maintenant ; se ven-

ger lui suffisait. Il connaissait le caractère altier du Russe, le contrecarrer, lui créer des difficultés, mettre au défi son amour-propre, c'était le pousser tête baissée dans le piége et le lancer dans les obstacles. Aussi le Houlan répondit-il :

—Aucun.

Le Russe, étonné, laissa retomber sur la table le verre plein qu'il portait à ses lèvres.

— Comment! cet homme m'insulte et il ne mérite aucun châtiment ?

— Pardon, monseigneur, je me suis mal exprimé.

— A la bonne heure.

— Me permettez-vous une question ?

— Fais-la.

— Aimez-vous mieux Amélie que la vengeance ?

— A tout je préfère Amélie.

— En ce cas, laissez vivre M. Mauduy.

— Laisser vivre mon rival, ricana l'hetman, tu es fou ! Et quelle raison me donnes-tu pour appuyer ce conseil extravagant ?

— Les femmes sont si bizarres, monseigneur, qu'Amélie pourrait bien aimer plus encore Amédée mort que vivant. Croyez-moi, ne mettez pas un cadavre entre vous et l'objet de votre amour. Montrez-vous plutôt généreux ; ce sera le plus sûr moyen d'intéresser votre fière idole à votre adoration.

— Joli conseil ! que je rende mon prisonnier à la liberté pour qu'il aille se moquer avec Amélie de ma naïve générosité. Non, non, pas de magnanimité ridicule et, puisque tu refuses de m'indiquer un châtiment propre à

punir son outrecuidance de tout à l'heure, remets Amédée et les autres prisonniers entre les mains de mon bourreau, il saura bien trouver un raffinement de tortures pour venger son maître insulté. Quant à toi je te charge de veiller à cette exécution.

— Soyez tranquille, monseigneur, vous serez satisfait, ricana Pierre en se retirant pour remplir l'ordre de l'hetman. Pauvre Cosaque, acheva-t-il en gagnant la prison d'Amédée, je l'ai fait tomber dans le piége, et s'il arrive jamais jusqu'au cœur d'Amélie, ce ne sera que pour y trouver la haine, et la haine d'une femme, c'est terrible. Je crois que ma vengeance marche assez bien, allons lui faire faire un pas de plus !

Après le départ de Pierre, Gengikoff se leva de table, se tourna du côté de l'Orient, et, selon l'usage de ses compatriotes, inclina trois fois la tête et fit, de la main gauche, trois signes de croix. Ce rite religieux accompli, et l'appétit s'en étant allé, l'amour revint plus fort au cœur de l'hetman qui se prit à murmurer :

— Je me venge, soit ! mais ma vengeance ne remplit pas toute mon âme. Et si ce drôle avait raison ! Si, après avoir semé la mort, je récoltais la haine !

Il prit sa tête à deux mains, ferma les yeux un instant, comme si la clarté de l'aurore naissante lui eût été importune. Peut-être aussi voulait-il fixer une forme indécise, une image de femme.

— O Amélie ! murmura-t-il, vous reverrai-je jamais ?

Et, malgré lui, le sauvage habitant du Nord laissa couler une larme à travers ses doigts crispés.

Comme chez tous les gens violents, une réaction se fit en lui ; à la colère succéda une morne torpeur.

Il eût alors, sans hésiter, donné ses villages, son armée, ses esclaves et jusqu'à sa vengeance pour un sourire d'Amélie.

— Oh ! je le jure, quoi qu'il arrive, je ne quitterai pas ce pays sans l'avoir revue. D'ailleurs il ne se peut que les révoltés ne regrettent pas leurs chaumières ou ne sentent pas bientôt les tortures de la faim, car leurs provisions s'épuiseront ; l'ennui ou la famine les forcera alors à me venir supplier de leur pardonner, et je le sens, s'ils prennent pour ambassadrice la fille de M. Humbert, je me laisserai facilement fléchir.

En ce moment, un coup discret, frappé à la porte, arracha le Cosaque à sa sombre rêverie et lui fit lever la tête.

— Entrez, fit-il.

La porte s'ouvrit et Amélie et son guide s'offrirent au regard étonné du Russe qui, à cette vue, sentit son cœur faire un demi-tour dans sa poitrine et à qui la surprise enleva pour quelques instants l'usage de la parole.

— Monseigneur, fit le Houlan en s'avançant respectueusement vers son chef. je viens vous rendre compte de la mission que vous avez daigné me confier et j'ose croire que vous serez content. Les révoltés pleurent leurs morts et profiteront sans doute de la leçon que vous leur avez fait l'honneur de leur

donner pour venir à vos genoux implorer leur pardon.

— Et cette jeune fille, comment est-elle en ton pouvoir? put dire enfin le comte Gengikoff en se tournant vers Amélie.

— Voilà la chose, monseigneur : ayant quelques loisirs, grâce à la tranquillité des révoltés, j'en ai profité pour délivrer mademoiselle que j'ai trouvée dans la forêt aux prises avec un sanglier ; elle me devait la vie, je ne lui ai pris que la liberté; et, sachant le plaisir que vous goûteriez à la revoir, je l'ai emmenée avec moi. Quant au sanglier, je vous en apporte la hure, un morceau magnifique, digne d'un roi... ou d'un hetman, acheva-t-il adroitement.

— Tu t'es bien conduit, et je saurai te récompenser; voici toujours un à-compte, fit le Russe en lui jetant sa bourse ; mais laisse-nous.

Le Houlan se retira.

Un moment l'hetman regarda Amélie comme s'il n'eût pu rassasier ses yeux de sa beauté ou croire à sa présence; puis il reprit d'une voix si caressante qu'elle étonna la jeune fille elle-même .

— Enfin, je puis donc vous revoir, Amélie, vous admirer; si vous saviez comme j'ai souffert depuis votre fuite !

— Bast ! et pourquoi?

— Parce que je vous aime, ingrate! ne le savez-vous pas? Au lieu de répondre à l'amour que vos traîtres yeux m'ont allumé dans l'âme, vous avez préféré suivre le parti de la rébellion; mais vous avez vite acquis la preuve

qu'on ne me brave pas impunément; aussi aujourd'hui êtes-vous mon esclave; mais il dépend de vous que je sois un maître généreux.

— Nous sommes nés libres en France et ne reconnaissons point de maître, fit la jeune fille qui, en voyant les traits du Cosaque se contracter, se repentit presque aussitôt de cette fière réponse; car, avant tout désormais, il lui fallait armer son âme de ruses et de dissimulation et la déshabituer de ses hautaines fiertés. Il lui fallait refouler la haine au fond de son cœur et sur son front laisser rayonner la flamme de l'amour. Car elle ne pouvait se dissimuler combien était téméraire et incertaine l'entreprise qu'elle avait conçue.

— Là là, ma lionne, se récria l'hetman, ne recommençons pas à rugir. Quoique Russe, et bien que je puisse vous traiter en pays conquis, je veux bien vous considérer comme pays allié; mais alors pas d'insultes, sinon... je prélèverai, bon gré mal gré, les droits du vainqueur et, au lieu de prier, je dicterai des ordres. Mais, je vous en prie, Amélie, ne gâtez pas la joie que je goûte à vous revoir et croyez que, si vous ne m'aviez pas bravé autrefois, vous auriez toujours trouvé en moi un maître clément, ou plutôt, puisque ce mot vous choque, un ami dévoué.

— Et comment pourrais-je regagner votre amitié? demanda la jeune fille qui, à ce début, augura bien de l'avenir.

— En ne vous moquant point de ma passion.

— Je la respecterai à l'avenir, je vous le promets.

— C est là un grand progrès déjà, fit l'hetman, et peut-être finirons-nous par nous entendre.

— Je l'espère, monseigneur.

— Je vous aime mieux ainsi qu'avec vos yeux noirs pleins d'éclairs et vos paroles mordantes, reprit le Russe rasséréné, qui crut pouvoir se hasarder, sans trop craindre sa main blanche, à ravir un baiser sur la joue fraîche de sa captive.

— Pas encore, fit-elle en se reculant, car elle était trop novice dans l'art de la dissimulation pour parvenir à cacher complétement son dégoût, faites-vous d'abord aimer et alors...

— Toujours charmante et toujours mutine, du moins vous me laissez l'espoir, et, si faible qu'il soit, il jette un rayon dans mon avenir, si noir avant votre arrivée.

En ce moment, des cris de douleur se firent entendre dans la cour du château. Amélie frissonna et sentit une crainte vague lui mordre le cœur.

— Mon Dieu! pensait-elle, seraient-ce les prisonniers que l'on met à mort? — Qu'est-ce que ceci? demanda-t-elle.

— Rien, répondit le Russe en épiant anxieusement sur la figure de sa prisonnière l'effet qu'allaient y produire ses paroles; ce sont quelques rebelles que je fais châtier. Voulez-vous jouir du coup d'œil?

Gengikoff se leva et ouvrit la fenêtre.

— Approchez-vous, fit-il.

La jeune fille instinctivement devina le piége; elle s'avança néanmoins vers la fenê-

tre et, parmi les patients livrés au supplice du knout, elle reconnut Amédée; son cœur bondit de haine et un moment elle songea à poignarder le Russe; mais elle réfléchit que ce meurtre ne rendrait pas la liberté aux prisonniers et elle eut assez de force de volonté pour empêcher son visage de trahir les violentes émotions de son âme. Elle parvint même à sourire.

— Elle ne l'aime pas, pensa le comte radieux, pas un muscle de son visage n'a trahi le moindre effroi Mon Dieu! si aucun amour n'occupait son cœur, peut-être arriverais-je à en devenir le maître heureux.

Amélie reprit :

— Vous prétendez m'aimer, monseigneur?

— Doutez-vous de mon amour ?

— Oui, répondit la jeune fille. L'amour, comme je le comprends, doit rendre juste et bon, et non dur et farouche. C'est, pour l'objet aimé, sacrifier ses propres désirs et jusqu'à sa haine.

— Mais, reprit l'hetman, n'ai-je pas, à votre intention, enchaîné longtemps ma vengeance? Je ne me reconnaissais plus moi-même. Si ce n'est pour un seul homme que je hais, appuya-t-il avec intention, je me sens parfois l'âme pleine de mansuétude.

— Et peut-on savoir le nom de cet homme? interrompit Amelie d une voix calme.

— C'est ce jeune Français que vous avez sauvé de la mort; est-ce la jalousie qui m'anime contre lui, je ne sais, car j'ignore s'il vous aime; mais comment ne vous aimerait-il pas? Qui pourrait vous voir sans remettre

en vos mains son cœur et sa liberté, trop heureux encore si un regard de vos beaux yeux daigne s'abaisser sur lui. Car c'est ainsi que je vous aime, moi, et, le croiriez-vous, je suis jaloux de tout ce qui vous approche. Vous me haïssez, je le sais, je le sens, reprit-il amèrement, et pourtant autrefois je n'avais qu'un mot à dire et je vous réduisais à l'obéissance, mais je n'ai pas eu la force de le crier : vous m'avez vaincu, mes soldats eux-mêmes ne me reconnaissent plus. Oh! pitié, loin de vous je souffre, j'ai failli devenir lâche et aller vous offrir mes soldats et ma vengeance pour un mot d'esperance. Quand je vous ai perdue, j'ai senti en moi comme un écroulement; une partie de ma vie me manquait; mais, quand je vous ai revue, mon cœur a recommencé à battre presque à se briser. C'est de la folie peut-être, mais de la folie qui tue.

— Si vous m'aimez, voulez-vous m'en donner une preuve?

— Parlez.

— Qu'en ce jour où vous prétendez être heureux de me revoir, ces martyrs, que l'on flagelle dans cette cour, voient cesser leurs tourments. Je ne vous demande pas sans doute de les rendre à la liberté; ils sont vos prisonniers, le droit de la guerre remet leur vie entre vos mains, mais à quoi bon ce raffinement de cruautés?

— Je ne repousserai pas la première prière que vous me faites, répondit l'hetman, vous serez satisfaite; puisse ma clémence me rendre moins odieux!

Le Russe s'approcha de la fenêtre et d'un geste fit cesser le supplice, en même temps que, d'un autre, il ordonnait à Pierre de venir le trouver.

— Merci, dit simplement la jeune fille qui se laissa baiser la main par son sauvage adorateur que la passion avait transformé subitement.

Pierre entra.

A sa vue, Amélie faillit pousser un cri ; mais l'ancien domestique, non moins étonné qu'elle, eut la présence d'esprit de mettre un doigt sur sa bouche comme pour lui recommander le silence.

— Mademoiselle doit être fatiguée, conduis-la dans ma chambre qui deviendra la sienne, fit le Russe, moi je vais aller habiter une autre partie du château.

— On n'est pas plus galant, monseigneur, fit Amélie qui se leva pour suivre Pierre ; croyez que je vous suis reconnaissante de votre attention.

Gengikoff resta seul. Tout à coup son front se rembrunit ; il se leva et marcha précipitamment dans la chambre.

— Enfin, je l'ai donc en mon pouvoir ou plutôt c'est moi qui suis tombé en sa merci, se reprit-il avec un accent de voix farouche. Par le sang du Christ ! je crois que si cette femme diabolique reste longtemps ici, elle prendra ma place et commandera à mes soldats. Serais-je donc devenu un de ces hommes qu'une femme mène avec un sourire ? Elle est plus terrible ainsi qu'avec une parole de mépris à la lèvre. Puis son œil ! oh ! son

œil! quand il s'arrête sur moi, je sens ma volonté faiblir, s'en aller mon énergie, trembler mes genoux. Non, non, pas de faiblesse. Qu elle m'abhorre plutôt! mais qu'elle me craigne! Je me sentirai plus fort en face de sa haine, que devant son sourire. Je serai moi alors, Gengikoff le Cruel! Je veux bien l'aimer, mais sans manquer à mes devoirs de chef d armée. Il me faut me roidir contre cet empire qu'elle prend sur moi et, pour ne pas laisser chômer ma vengeance, allons rendre visite à nos prisonniers, et montrer que, quoique amoureux, c'est toujours moi qui commande.

XXIII. — SUR LE SEUIL DE L'AUTRE VIE.

Brisé par toutes les émotions douces et terribles et par les fatigues qui avaient marqué cette fatale nuit, Amédée, attaché comme une bête fauve au mur de sa prison, s'était assis sur une chaise que lui avait donnée un de ses gardiens et, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête entre ses mains, il songeait, en proie à d'amères réflexions.

Oh! que n avait-il été tué par une balle ennemie, sur l'un de ces champs de bataille où la mort avait moissonne tant de jeunes héros de la Grande-Armée, alors qu'il ne connaissait pas encore mademoiselle Humbert! au moins il serait mort sans regret et avec courage, tandis que maintenant l'image

de sa bien-aimée se dressait sans cesse devant ses yeux pour briser son énergie. Il avait beau se répéter qu'un soldat de Napoléon doit attendre le supplice avec calme, il ne pouvait empêcher le souvenir de lui parler du passé et l'espérance de l'avenir ; car, parfois, il se figurait qu'il était en proie à un cauchemar que le réveil dissiperait; mais il retombait bientôt dans l'accablement.

— Oh! s'écriait-il en pressant avec frénésie sa tête entre ses deux mains, penser que bientôt je ne la verrai plus ; que bientôt mon cœur ne battra plus pour l'aimer! mais est-ce possible de tomber ainsi des palpitations dans l'insensibilité ? A peine ai-je goûté les ineffables ravissements d'un amour partagé qu'il me faut dire à la vie un éternel adieu! que deviendra cette belle enfant qui est venue si noblement me dire son amour, me jurer fidélité ? Est-ce que la mort la glacerait aussi de son baiser? Oh! ce n'est pas le soleil, le printemps, les champs pleins de fleurs, les bois pleins de chansons, la gloire que je regrette ; non, c'est elle seule, ou plutôt c'est tout cela résumé dans une divine créature! Ma tête brûle! Est-ce que j'aurais peur de mourir à présent? Non, ce n'est pas cela ; car, comme le disent mes compagnons d'armes, la mort n'est qu'un mauvais quart d'heure à passer; mais c'est Amélie que je perds! Pauvre bien-aimée! Si seulement j'avais pu la revoir, contempler une fois encore son doux et fier visage pâli par la souffrance, car mon amour ne lui a donné que douleur, et maintenant que pense-t-elle de ma disparition? A quelle

torture l'incertitude ne livre-t-elle pas son âme ?

Pour essayer de s'arracher à ses sombres pensées, le capitaine se jeta sur la paille humide de son cachot et ferma les yeux en demandant à Dieu le repos et l'oubli. Mais qu'il fut lent à venir, ce sommeil, et encore fut-il troublé par les pas réguliers et sonores des sentinelles, par des songes affreux ou par le bruit de ses chaînes que sa main secouait dans son délire. Enfin il était parvenu à dormir profondément quand tout à coup il fut réveillé par une clef qui grinçait dans la serrure.

Amédée se leva et attendit.

La porte ouverte livra passage à l'hetman suivi de deux soldats.

— Capitaine Mauduy, dit-il, je t'apporte le verdict de notre jugement ; tu vois que ma justice est expéditive et ne laisse pas pourrir les prisonniers dans les cachots ; c'est d'ailleurs autant par mesure d'économie que par humanité, et puis un ennemi mort n'est plus à craindre. Donc, comme chef d'armée insulté, je t'ai condamné à être fouetté publiquement par la main du bourreau ; tu seras ensuite livré à mes soldats pour être fusillé. Demain à midi commencera ton supplice. As-tu quelque chose à dire contre cette décision ?

La haine implacable, sauvage, absolue, parlait par la bouche de l'hetman qui croyait s'affranchir ainsi de l'empire qu'Amélie exerçait sur lui.

Amédée secoua indolemment la tête et répondit d'un ton calme :

— Ma vie est entre tes mains et je n'ai aucune grâce à attendre de toi. Je suis prêt à mourir.

— Comme tu restes indifférent à l'annonce de la mort; et pourtant je suis sûr que tu donnerais ton sang, afin de pouvoir te venger, car tu me maudis et me hais.

— Je te méprise!

L'hetman garda un moment de silence effrayant; puis il reprit avec un sourire féroce :

— Malgré tes insultes, je veux me montrer généreux. Aussi vais-je t'apprendre une autre nouvelle qui ne te laissera peut-être pas aussi impassible que la première : je sais que tu aimes mademoiselle Humbert; je te promets donc, capitaine Mauduy, qu'avant de passer par les armes tu reverras ta fière bien-aimée, Amélie Humbert.

A ces mots, le prisonnier tressaillit.

— Amélie! que veux-tu dire? balbutia-t-il.

— Ah! ah! ricana le Russe, je savais bien t'arracher ce masque d'indifférence que tu avais collé sur ta figure. Sache donc que ta bien-aimée a fui le camp des révoltés pour me venir offrir son amour Depuis ce matin, Amélie est ma maîtresse.

Amédée poussa un cri déchirant et agita convulsivement ses mains serrées par des liens de fer.

— O mon Dieu! s'écria le jeune homme sur le visage duquel la douleur avait fait instantanément de profonds ravages, ayez pitié de mon cœur; arrachez-moi aux tortures de ce doute monstrueux. Amélie!... mais c'est impossible! je rêve ou je suis fou! Tiens, fit-il

en se calmant soudain et en se tournant vers l'hetman, jure-moi que tu as voulu te jouer de moi, et je te pardonne les souffrances que tu m'as déjà infligées et celles que tu me réserves encore : punir est juste, mais torturer est infâme.

— J'ai dit la vérité, répondit le Russe qui goûtait une amère volupté à jouir de la douleur de son rival ; tu verras demain Amélie à mes côtés, elle assistera et applaudira à ton supplice, afin de me prouver son amour.

Le prisonnier prit sa tête à deux mains et dans sa poitrine roulèrent des sanglots ; mais tout à coup il releva le front et sur ses lèvres se dessina un sourire dédaigneux :

— Lâche menteur ! reprit-il, tu as voulu me faire peur comme à un enfant ; un instant, j'ai failli te croire : j'étais insensé, mais je viens de reconquérir ma raison. Amélie te méprise et tu veux te venger sur moi de ses dédains. Ah ! je t'ai bien compris, je viens de lire jusqu'au fond de ton âme. Ainsi tu as cru que ma pensée allait souiller d'un soupçon celle que j'aime plus que la vie, plus que la liberté, presque autant que l'honneur. Tu me montrerais Amélie à tes côtés que tout mon cœur monterait à mes lèvres pour te crier : Tu en as menti, elle n'est pas ta maîtresse !

— Misérable ! hurla l'hetman, pâle de rage, à cette violente apostrophe, et le poing levé, tu oses me braver encore ; mais je te verrai bientôt au milieu des tourments et j'épierai sur tes traits les tressaillements de la souffrance et la pâleur de l'épouvante. Dussé-je moi-même devenir ton bourreau, je te ferai hurler de

douleur; j'arracherai tes entrailles et les ferai brûler, palpitantes, sur un gril ardent, et cela en présence de celle que tu oses me disputer. Tiens, brigand, reçois les arrhes de ma vengeance !

Et l'hetman, fou de fureur, frappa de son poing fermé la joue du prisonnier et lui cracha au visage.

Amédée rugit de douleur, non du coup, mais de cette sauvage insulte ; son sang bouillait dans ses veines en face de son impuissance.

— Infâme ! cria-t-il d'une voix saccadée. Oh ! ma damnation éternelle pour deux minutes de liberté.

— Grince des dents et ronge ta chaîne en attendant demain, ricana l'hetman en se retirant.

Resté seul, le capitaine se laissa tomber sur sa chaise, morne, abattu, sans mouvement, la tête dans ses mains, regardant sans voir, n'ayant plus conscience de rien. Deux grosses larmes, longtemps contenues, roulèrent enfin de ses yeux sur ses joues affreusement pâles, sans qu'il songeât à les essuyer. Il y a des douleurs dont les coups sont si terribles qu'ils foudroient toutes les facultés et que la vie semble, pour ainsi dire, s'être retirée du corps qui gît inerte, sans pensée. Celle qu'éprouvait Amédée était de celles-là. Il n'entendit même pas le geôlier qui, dans la journée, vint lui apporter une cruche d'eau et un morceau de pain. Combien de temps resta-t-il ainsi en proie à cette prostration, semblable à un homme qu'aurait frappé une paralysie géné-

rale? Il n'aurait pu le dire lui-même, et peut-être eût-il passé la nuit dans cet état, si une main qui se posa sur son épaule ne l'eût tiré de ce long abattement.

En ouvrant les yeux, Amédée, malgré l'obscurité qui régnait dans son cachot, distingua vaguement une forme humaine qui se dressait devant lui et qui lui dit bas à l'oreille :

— Pas un mot, et prenez ce billet.

Puis cet être étrange s'éloigna, referma tout doucement sur lui la porte du cachot et nul bruit de pas ne retentit sur les dalles du couloir.

Amédée avait pris d'abord cette forme pour un fantôme produit par la fièvre qui lui brûlait le sang; pourtant il avait machinalement tendu la main et la sensation qu'il avait éprouvée au contact du papier l'avait ramené complétement à la réalité.

Il se leva alors de sa chaise, secoua ses membres engourdis par cette longue prostration et se prit à réfléchir sur cette aventure bizarre et sur cette étrange visite. Qui pouvait lui envoyer ce billet? Il n'avait pas songé à interroger le messager mystérieux qui, d'ailleurs, lui avait recommandé le silence. Que contenait ce papier? Il ne pouvait l'apprendre pour le moment : sa chambre était plongée dans une complète obscurité; il n'avait pas de lumière et ne s'en procurerait qu'en appelant ses gardiens; mais il se souvint que Gengikoff l'avait prévenu qu'ils ne comprenaient pas le français.

Reduit à l'impuissance, Amédée résolut d'attendre, pour prendre connaissance de la

teneur du billet, que le jour vînt frapper de ses rayons à la lucarne de sa prison. Malgré lui, au contact de ce pli que, par crainte de surprise, il avait mis sur sa poitrine, l'espoir rentrait dans son cœur. Mais, avec le sentiment de l'existence, la pensée reprit aussi toute son énergie ; il se rappela alors les paroles de l'hetman et plus vive la douleur se fit sentir en son âme.

— Serait-ce vrai, mon Dieu! La pure jeune fille se livrer à cet homme! non, non, impossible. Il a voulu retourner en mon cœur le fer rouge de la jalousie ; il a voulu me livrer aux horreurs du doute ; mais je ne puis le croire. Chose étrange aussi, continua-t-il en portant la main sur sa poitrine comme pour s'assurer que le billet y était toujours, bien que je sois là enchaîné, à la merci d'un barbare du Nord qui, dit-on, n'a jamais connu la pitié, je ne puis fermer mon âme aux caresses de l'espérance, cette adorable enchanteresse qui, de sa main bienfaisante, distille quelques gouttes de bonheur dans le calice amer des maux que nous avalons à longs traits. Ma pensée se révolte de la mort et, comme malgré moi, je songe à la vie, à la liberté, à Amélie. Mais je deviens fou, acheva-t-il en agitant ses chaînes : songer à la liberté avec pareilles entraves! Pensons plutôt à reposer notre corps de ses énervantes émotions et de ses rudes fatigues, afin que demain je puisse bien mourir et que nulle pâleur sur mes traits ne fasse douter de mon courage. Un soldat ne doit pas faire laide grimace à la mort.

Le prisonnier rasséréné se jeta sur sa paille

et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible.

Dieu avait eu enfin pitié de son long martyre et lui avait donné le calme des héros que n'effraye pas le grand *peut-être* d'outre tombe.

Amédée ne s'éveilla le lendemain qu'au bruit de ses chaînes qui tombaient et à la voix rude des soldats qui lui criaient :

— Allons, bandit, debout et en marche; tout à l'heure tu dormiras du sommeil éternel.

Le prisonnier se leva sans répondre, répara un peu le désordre de sa toilette et, le front haut, sortit le premier du cachot.

En route, il se souvint de son billet; il le tira de sa poitrine et l'ouvrit. Il ne contenait que ces mots :

« Cher Amédée,

« Demain vous verrez comment se venge une Ardennaise. Courage ! nos amis seront là, excepté Raoul, mort victime de la trahison des Houlans. Je fais parvenir un mot à mon père par une personne sûre, la même qui vous remettra ce pli. Ayez confiance, Amédée : demain peut-être tomberont vos fers et notre ennemi.

« Je signe ce billet d'un baiser et le cachette avec un autre. »

XXIV. — UN DOUBLE CHATIMENT.

L'appartement que Gengikoff avait cédé à Amelie en chargeant Pierre de lui en remettre les clefs, était meublé avec un luxe tout oriental qui contrastait, par ses richesses, avec le délabrement des masures voisines, a demi consumées par les flammes et empuanties par la crasse et la malpropreté des nouveaux habitants.

La chambre à coucher surtout était digne d'une divinité. Du plafond descendaient le long des murs de merveilleuses tapisseries des Gobelins en velours cramoisi et des étoffes lamées d'or. Le parquet en mosaique était couvert d'un beau tapis d'Aubusson et de peaux d'animaux féroces, tués dans le Caucase. Plusieurs glaces de Venise, aux cadres d'argent bruni, aux sculptures charmantes, se continuaient sur les portes et les plinthes, renvoyant l'image des objets qu'elles multipliaient à l'infini.

Sous le ciseau d'un artiste habile s'étaient, sur les boiseries inferieures, déroulés tous les incidents fantastiques d'une chasse en pleine forêt, où l'on voyait saint Hubert, l'apôtre des Ardennes, agenouillé devant le cerf légendaire portant entre ses bois la croix étincelante du Christ.

A côté du chasseur, se dressaient des chimères aux yeux louches, des sphinx grotes-

ques à cheval sur des cors de chasse, des diablotins déguisés en sirènes et des chauves-souris en nymphes. Tous ces monstres, dans des poses lascives, essayaient, mais en vain, d'arracher saint Hubert à l'influence sainte de la croix.

Dans l'alcôve, que cachait une portiere de velours, se trouvaient un lit en damas blanc, un prie-Dieu et deux tables d'acajou qu'un domestique vint charger de tous les objets nécessaires à la toilette d'une femme.

C'est dans cette chambre qu'Amélie avait suivi Pierre.

— C'est toi, misérable, lui dit-elle alors, qui nous a livrés à l'ennemi; tu t'es glissé parmi nous, tu as bu dans nos verres et mangé à notre table et tu as épié nos secrets pour les vendre. Ne te trouves-tu pas méprisable à tes propres yeux, n'entends-tu pas la voix de ta conscience te crier : Tu es infâme, car la trahison n'a pas d'excuses! Après avoir trahi le père, tu deviens le geôlier de la fille, tu dois être fière de tes fonctions.

— Ayez pitié de moi, fit le Houlan en tombant aux genoux de la jeune fille. Hélas! chère maîresse, c'est surtout quand je vous ai vue, vous qui fûtes toujours si bonne pour le pauvre étranger, au pouvoir de l'hetman que j'ai mieux compris encore l'énormité de mon crime. Oh! si je pouvais racheter ma faute! Mais moi aussi j'ai payé bien cher déjà un moment d'égarement et d'ingratitude; cependant de mon abjection même sortira peut-être le salut de ceux que j'ai trahis.

— Que veux-tu dire? demanda Amélie.

— Qu'à la haine des révoltés contre les Russes je joins la mienne contre l'hetman, répondit Pierre. Peut-être l'avenir me réhabilitera-t-il dans l'esprit de mes anciens bienfaiteurs. Et il raconta à Amélie l'origine et la cause de son projet de vengeance. Si je reste ici, au milieu des ennemis, continua-t-il, c'est que je suis mieux pour agir et d'autant plus sûrement que je suis investi de toute la confiance de mon maître.

— Serait-il vrai? redeviendrais-tu notre allié? demanda Amélie qui avait écouté attentivement l'explication du Houlan et qui, ayant pénétré jusqu'au fond de sa pensée, comprit qu'elle pouvait se fier à cet homme et résolut de faire servir son implacable haine à la réussite de son projet.

— Mettez mon repentir à l'épreuve et vous en jugerez.

— Peut-être aurai-je bientôt besoin de toi.

— Oh! parlez, maîtresse ! s'il vous faut du dévouement, appelez-moi; si ma vie vous est necessaire, prenez-la.

— Chut ! j'entends le pas de notre ennemi.

Un coup rude retentit en effet à la porte de la chambre qu'Amélie alla ouvrir. L'hetman entra ; il resta plusieurs minutes sans parler, se contentant de dechirer de l'eperon de sa botte le tapis d'Aubusson.

A un signe d'Amélie, Pierre se retira.

— Qu'avez-vous, monsieur le comte? demanda la jeune fille qui, à la pâleur livide et aux traits contractes de Gengikoff, devina qu'une scène des plus violentes avait dû avoir lieu entre le Russe et son prisonnier.

—Ce que j'ai... pardieu! mademoiselle, c'est vous qui me valez toutes ces insultes. Si je ne m'étais pas départi, à votre prière, de mon système de conduite, je n'aurais pas été bravé par votre protégé. Oh! mais je tiens sa vie entre mes mains et je vous jure que je ne lui ferai pas grâce d'une torture, quand même vous me supplieriez à genoux.

— Quoi! monseigneur, reprit Amélie qui ne put s'empêcher de frissonner, mais dont l'émotion, heureusement, échappa au Cosaque aveuglé par la colère, vos prisonniers ont osé vous insulter! Punissez ces rebelles, monseigneur; ce n'est plus moi qui vous conseillerai le pardon, puisqu'ils ont si mal reconnu votre bonté. J'étais folle, quand j'ai imploré pour eux votre pitié, pardonnez-moi, monsieur le comte.

Ces paroles calmèrent un peu Gengikoff qui était venu avec l intention de se rebeller contre l'ascendant qu Amelie avait pris sur lui.

— Quoi! fit-il étonné, vous me conseillez de me venger. Vous ne l'aimez donc pas?

— De qui parlez-vous, monseigneur?

— D Amédée, pardieu!

La jeune fille eut besoin de faire un violent effort pour mentir.

— Je l'aime comme un compatriote, comme un frère, voilà tout.

— On m'avait dit le contraire, fit-il. N'était-il pas question entre vous de mariage, de promesse donnée?

— On vous a mal renseigné, monsieur le comte, répondit Amelie. Je devais, en effet, me marier, non avec le capitaine Mauduy,

mais avec le vicomte Raoul de Chestres, mais mon fiancé a été tué. Vous n'êtes, j'imagine, pas jaloux des morts, monseigneur?

La colère du comte s'en allait peu à peu.

— Ainsi vous ne vous opposez pas à ma vengeance? reprit-il.

— Moi? du tout.

Le comte était rayonnant et ne songeait plus à s'arracher à l'influence qu'Amélie exerçait sur son esprit.

— Demain donc, reprit-il, aura lieu le châtiment du capitaine Mauduy; si je vous en priais, mademo selle, y assisteriez-vous?

Comme si Amélie eût attendu et desiré cette demande, elle ne fut pas plus tôt faite que son front rayonna; son projet se dessinait clairement dans son esprit et Dieu lui-même semblait le favoriser. Elle reprit en souriant :

— A quelle heure?

— A midi.

— J'y serai; comptez sur ma présence.

— A votre intention, ma charmante, — ajouta l'hetman radieux qui se dit avec une joie sauvage que la présence d'Amélie à cette scène funèbre aiderait puissamment à courber le front de son orgueilleux prisonnier, — et, pour mieux vous récréer, je vous promets de déployer tout le luxe des cruautés que nous ont leguées nos pères.

— Je tâcherai d'y prendre plaisir, monsieur le comte, et il ne dépendra pas de moi que justice ne se fasse avec appareil et n'imprime une crainte salutaire dans l'esprit des téméraires qui ont osé se revolter contre vous. Mais, monseigneur, acheva la jeune fille en se

tournant vers la pendule, sans toutefois vous chasser, vous plairait-il me laisser prendre quelques heures de repos que les fatigues de ces derniers jours m'ont rendu nécessaire?

— Comment donc! s'excusa le Russe, plus empressé que jamais à accéder aux désirs de son idole; je me retire en vous suppliant de me pardonner mon indiscrétion; auprès de vous j'oublie la marche du temps.

Malgré l'annonce de sa retraite, l'hetman ne se levait pas de sa chaise. Sans doute, Amélie lui paraissant disposée à récompenser enfin tant d'amour et d'attentions, il attendait qu'elle le congédiât, nanti d'une légère faveur. Il se leva pour l'embrasser; mais elle n'eut pas l'héroïsme d'attendre la menace de ce baiser. Le comte était-il encore plus laid que d'ordinaire? toujours est-il qu'elle recula. Néanmoins elle comprit sa faute au mouvement que fit son adorateur pour se retirer, froissé. Elle pensa alors à Amédée et se dit que ses dédains ne pourraient qu'exaspérer le Russe et qu'ils livreraient le capitaine désarmé et sans appui à la vengeance féroce de son sauvage ennemi. Pour Amédée, pour le sauver, elle commanda à ses lèvres de sourire, à son cœur de suspendre ses battements, à son âme de voiler son aversion. Martyre, elle trouva en elle assez de courage pour jouer la comédie de l'amour. Elle tendit sa main au Russe qui la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers.

— Assez pour la main, gardez-en un pour le front, monsieur le comte, dit Amélie, qui parvint à cacher son dégoût sous un sourire.

A ces mots, le Cosaque chancela, il porta vivement la main à son cœur comme si la joie allait le faire éclater; dans sa figure, hideusement maculée de taches noires et criblée de trous creusés par la petite vérole, ses yeux brillèrent d'une étrange flamme au fond de leur orbite, semblables à des étoiles rayonnant dans les profondeurs d'un ciel noir. Mais, au lieu d'un baiser sur le front, ce fut sur la bouche qu'il imprima ses lèvres ardentes.

A ce toucher, la chair d'Amélie se révolta et eut une horripilation comme celle que fait éprouver le contact d'une couleuvre.

— O Amédée! murmura-t-elle, est-ce assez cher acheter ta délivrance! Oh! si Dieu ne m'accordait pas ta vie, je sens que je mourrais de cette souillure inutile; mais il nous protégera, sa justice ne garde-t-elle pas toujours une palme aux martyrs?

En ce moment, Amélie eût obtenu de son adorateur ce qu'elle eût voulu Desormais, esclave soumis, il n'essayerait même plus de se rebeller contre l'ascendant que la jeune Ardennaise avait pris sur son esprit et sur son cœur.

— Enfin, s'écria l'amoureux comte, remis de ce choc voluptueux, vous m'aimerez peut-être un jour, n'est-ce pas, mon adorée? Oh! je me retire, répondit-il à un geste de la jeune fille lui montrant la pendule dont les aiguilles marquaient huit heures et demie. Bonne nuit, ma toute belle, dormez bien et pensez un peu à celui dont vous avez troublé la raison et le sommeil.

Amélie avait besoin, non de dormir, mais d'être débarrassée de la présence de son adorateur, afin de jeter quelques jalons dans l'avenir et de s'y avancer sûrement. De l'avenir! avons-nous dit, hélas! quelques heures à peine et le drame qu'elle avait échafaudé dans son esprit se dénouerait; les événements allaient se succéder avec une rapidité vertigineuse. Encore quelques heures et Amédée serait vengé ou fusillé. Fusillé! cette pensée faisait courir dans ses veines un frisson glacé et dresser ses cheveux sur sa tête! mais Dieu ne permettrait pas cette mort injuste; d'ailleurs ne lui avait-il pas déjà, en signe de protection, envoyé Pierre qui serait d'autant plus dévoué à son ancienne maîtresse qu'il avait beaucoup à se faire pardonner et qu'il avait lui-même à se venger d'une sanglante punition?

Peu de temps après la sortie du comte, Pierre frappa discrètement à la porte de la chambre.

— Le moment d'agir est arrivé, lui dit Amélie après l'avoir introduit. Peux-tu pénétrer dans la prison d'Amédée?

— Rien de plus facile, j'ai une clef.

— Bien; je vais écrire un billet que tu lui remettras et un autre que tu porteras à mon père.

Et Amélie se mit à son bureau et écrivit les deux billets qu'elle confia à Pierre.

— Discrétion et célérité, lui dit-elle en le congédiant; songe que je t'attends avec impatience

— Soyez tranquille, mademoiselle; dans

deux heures je serai de retour ou... je ne reviendai jamais, fit-il en s'éloignant.

Une fois sorti de la prison où nous l'avons vu s'acquitter de sa commission, Pierre s'était dirigé rapidement vers l'endroit où il supposait que les révoltés avaient établi leur camp.

En se retirant dans son appartement, l'het man avait fait servir à sa prisonnière des mets délicats qui fumaient encore sur un guéridon, près de la cheminée; mais, malgré leur mine appétissante, Amélie n'y toucha pas.

Après le départ de Pierre, elle se jeta tout habillée sur le lit, garni de soie et de dentelles, mais sans toutefois y chercher le sommeil.

C'était demain que devait avoir lieu le supplice, c'était maintenant qu'il fallait songer à la vengeance. Au premier abord, son projet paraissait insensé : elle ne voulait rien moins que tuer l'hetman; puis, à la faveur du tumulte, débarrasser les prisonniers de leurs chaînes et tenter avec eux un suprême effort pour reconquérir leur liberté. Pour réaliser ce projet, elle avait bien son couteau de chasse ; mais sa main ne tremblerait-elle pas? puis elle s attaquerait a une personne armée ; si même elle parvenait à frapper. ne tomberait-elle pas au pouvoir des soldats qui vengeraient cruellement sur elle et sur Amédée le meurtre de leur chef? Les révoltés répondraient-ils à son appel? Le Houlan ne l'avait-il pas trahie, malgré ses protestations de dévouement, ma gré son remords ap parent, malgré sa haine contre l'hetman?

Sa supposition de trahison paraissait fondée

car elle attendit vainement une réponse. Que signifiait ce long retard ? Et Amédée, avait-il été prévenu ? avait-il reçu le billet qu'elle lui avait envoyé ?

Toutes ces incertitudes torturaient la pauvre enfant dont l'âme était trop tourmentée pour que ses yeux pussent se fermer ; aussi sa pensée brûlante la retournait-elle sur son lit comme sur une couche de feu.

Enfin le jour se leva, et ses terreurs diminuèrent, comme si, dans le sourire radieux du ciel à la terre, dans les rayons du soleil, Dieu avait mis l'espérance, et dans les ténèbres le désespoir. L'heure du supplice approchait et Pierre n'avait point reparu.

Le jour venu, Amélie, pour se donner des forces, trempa un biscuit dans un verre de vin.

Un domestique vint la prévenir que Gengikoff l'attendait : la pendule marquait onze heures et demie.

— A l'œuvre ! s'écria-t-elle en sortant de la chambre ; mon Dieu, donnez-moi le courage de continuer la comédie sans laisser deviner la tragédie !

La jeune paysanne était bien pâle ; une nuit de complète insomnie, son incertitude sur le sort de Pierre et l'émotion inséparable du rôle terrible qu'elle allait jouer, avaient entouré ses yeux d'un cercle de bistre. Elle était toujours belle néanmoins, et cette pâleur n'était qu'un charme de plus.

Au milieu de la cour du château se dressait un trône avec gradins, tout garni de velours. L'hetman y était déjà installé dans un fauteuil. En apercevant la jeune fille, Gengikoff

sentit l'espoir et de voluptueux désirs lui caresser le cœur.

— Venez, ma charmante, s'écria-t-il en se levant et en descendant quelques marches à la rencontre de la jeune Ardennaise qu'il fit asseoir dans un fauteuil disposé près du sien ; ici, vous serez placée à ravir et aucun détail du supplice ne vous échappera.

Le comte ne manqua pas d'user de tous ces propos et de tous ces soins qui sont la monnaie courante de la galanterie, qui plaisent tant quand on aime ; et qui, dans le cas contraire, ont le privilége d'agacer souverainement ; mais la jeune fille n'y prêtait qu'une médiocre attention et n'écoutait que distraitement les protestations de son sauvage adorateur que l'amour avait apprivoisé.

Elle s'assura que, du haut de cette estrade, l'œil découvrait une vaste étendue ; dans le lointain s'épaississait la forêt. Sur la route, elle n aperçut aucun piéton. Toutes les appréhensions de la nuit envahirent de nouveau son esprit. Sans doute Pierre l avait trahie ; mais il n'était plus temps de reculer. Des grands bois son regard se porta autour d'elle. Que de changements survenus depuis leur fuite ! Brûlée était la maison de son père, à peine quelques pans de murs calcinés restaient-ils debout ; plus loin s'offrait à ses yeux un autre tableau : sur le seuil de l'auberge du père Louis les farouches Cosaques célébraient bruyamment la fête que leur chef apprêtait à leur cruauté.

— Mon Dieu, murmurait la jeune fille, que de figures méchantes, et parmi toutes, pas un visage ami !

— Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda le Russe qui remarqua les préoccupations de sa prisonnière. Auriez-vous passé une mauvaise nuit?

— Mais non, répondit-elle, j'ai assez bien reposé, je vous remercie.

— Si vous avez dormi, un songe heureux a dû vous dépeindre mon amour.

— Oh! monseigneur, vous n'êtes pas encore entré si profondément dans mon esprit, dit-elle en s'efforçant de sourire.

— Méchante! fit l'hetman qui essaya d'enlacer la taille souple de la jeune fille.

— Aie! exclama Amélie, ôtez donc cette épée de votre ceinturon ; la poignée m'a blessée dans le mouvement que vous venez de faire.

— Voici la coupable, je la remets entre vos mains ; puisse-t-elle avoir entamé votre cœur comme les traits de vos yeux ont blessé le mien!

— Quelle belle épée! s'écria la jeune fille, non pas tant pour se débarrasser des entreprises amoureuses du chef russe que dans le but de se faire remettre cette épée et de désarmer ainsi son ennemi. Ce sont les armoiries de votre famille, monseigneur, qui sont gravées si magnifiquement sur ce pommeau?

— Oui, répondit l'hetman flatté dans son amour-propre ; les voici également sur la crosse de ce pistolet, voyez quel admirable travail!

Durant cette conversation, indifférente en apparence, mais qui aidait Amélie à arriver au couronnement de son œuvre, les apprêts du

supplice se terminaient; sur la table où devait être attaché le patient, étaient de fortes cordes; non loin de là, chauffaient des tenailles dans un réchaud dont un Cosaque attisait indolemment le feu; Amélie détournait avec horreur son regard de ce charbon enflammé, car il lui semblait déjà entendre le crépitement des chairs brûlées vives; les bourreaux armés de baguettes de coudrier flexible, attendaient, pour commencer leurs infâmes fonctions, qu'un ordre de leur chef eût remis Amédée entre leurs mains.

Enfin le prisonnier paraît, nu jusqu'à la ceinture; il s'avance au milieu des murmures de plaisir et des huées de l'assistance qu'un pareil spectacle semble réjouir fort, bien que chaque jour en amène de semblables.

Les mains liées derrière le dos, le condamné vient d'apercevoir le visage attendri de sa bien-aimée dont un coup d'œil invisible et incompréhensible pour tout autre, est allé droit à son cœur. Pour lui, la mort a perdu la moitié de ses horreurs. Ce n'est plus qu'avec un sourire de dédain qu'il promène ses regards sur les Cosaques qui se réjouissent à l'avance de son supplice. Sans prendre garde à la brutalité des soldats qui le poussent vers le trône de l'hetman, il se dit que le moment de la délivrance est arrivé ou du moins qu'il mourra avec sa bien-aimée, dont il a compris la pensée en voyant briller dans sa main l'épée du Russe. Néanmoins, à mesure que le condamné approche, Amelie se sent plus violemment agitée d'une terreur insurmontable. Que faire pour s'assurer qu'Amédée a reçu son

billet? Si elle essaye de correspondre avec lui par signes, son jeu n'échappera pas à l'hetman qui a remarqué sa pâleur et son agitation et qui lui dit :

— Qu'avez-vous? sont-ce ces hommes qui vous effrayent ainsi?

— Non, non, se récrie-t-elle vivement à la pensée que le Russe, pour ménager sa sensibilité, peut ordonner à un de ses hommes de l'emmener dans sa chambre, la vue d'une arme à feu m'a toujours produit cet effet; mais rassurez-vous, ajoute-t-elle, ce ne sera rien.

— N'en parlons plus, je vais éloigner ces pistolets de votre vue.

— Au contraire, reprend la jeune fille en essayant de sourire ; je veux m'aguerrir, car c'est ridicule de trembler ainsi en face d'une arme. Voyons donc si ces pistolets dont vous m'avez vanté la ciselure, méritent réellement l'éloge que vous en faites?

— Mais vous n'aurez plus peur au moins? réplique le Russe en reprenant, pour les remettre à Amélie, les pistolets qu'il avait posés sur la table.

— Je vous le promets. Sont-ils chargés? demande t-elle d'une voix où perce, malgré elle, le désir d'une réponse affirmative.

— Oui, mais ils ne sont pas armés. Tenez, prenez-les sans crainte.

La jeune fille, déchargée du lourd poids de l'incertitude, jette vers le ciel un regard reconnaissant et tend la main vers les pistolets, après avoir placé l'épée à sa portée et loin du Russe.

— Oh! la jolie main, exclame galamment l'hetman en y déposant les pistolets et un baiser. C'est avec bonheur que je lui rends les armes.

Pour se laisser désarmer ainsi pièce à pièce, le comte a sans aucun doute perdu la raison, vont se dire nos lecteurs, peu familiarisés, heureusement, avec les tortures et les extravagances de l'amour. Oui, l'hetman était fou, de crainte, d'espoir, de joie de voir que son rival, celui que son cœur lui désignait comme le seul obstacle sérieux à son bonheur, allait disparaître et qu'Amélie n'en paraissait pas trop affectée. N'y avait il pas là de quoi expliquer cet oubli de toute prudence? De plus, il était ivre des regards de celle qu'il avait crue perdue et indifférente pour lui. La folie, n'est-ce donc pas là l'ordinaire effet de l'amour? Avec lui disparaît le bon sens : l'homme n'est plus qu'un pantin dont la femme aimée tient les ficelles. On ne doit donc pas s'étonner que l'hetman, qui n'avait jamais obéi, se complût à satisfaire ce qu'il considérait comme des caprices.

Le condamné était arrivé aux pieds de l'estrade. A la vue du Russe dont les lèvres s'approchaient des doigts de sa bien-aimée, un nuage de sang passa devant ses yeux. De sa poitrine sortit un gémissement profond. L'hetman se retourna.

— Quel est cet homme? demanda-t-il d'une voix dédaigneuse.

— Un révolté qui s'en remet à votre volonté et à votre merci, répond l'un des bourreaux.

— Ma volonté est qu'il soit fusillé; et ma merci, qu'il soit auparavant passé par les verges et que ses membres soient tordus avec des tenailles rougies au feu.

— Bravo! s'écrie un officier, vil courtisan que tout pouvoir trouve toujours à ses côtés, tuons sans miséricorde ces manants : l'effroi fera rentrer les autres dans le devoir et l'obéissance.

Le prisonnier tressaille à ces mots.

— Tu trembles? fait l'hetman en se tournant vers Amédée.

— Oui, d'indignation.

— Avoue que tu as peur! réplique le Cosaque avec un accent de mépris révoltant.

— Peur! se récrie le condamné d'une voix saccadée, comme celle d'un homme qui doute si c'est bien à lui que l'insulte ose s'adresser. Peur, moi!

Et son visage se couvre d'une pâleur mortelle et ses mains essayent de briser leurs liens.

Amélie frissonne involontairement à l'insulte infligée à celui qu'elle aime; ses sourcils se contractent; mais le Cosaque est trop occupé de son prisonnier pour remarquer l'émotion de sa prisonnière.

— Qu'on livre cet homme au bourreau! s'écrie l'hetman; nous verrons s'il gardera longtemps cette sérénité.

Sur l'ordre de l'hetman, les aides du bourreau conduisent Amédée vers la table où il doit être lié, battu de verges et tenaillé; les fers rougissent au feu; les fusils chargés attendent au poing des soldats et rien encore n'an-

nonce à la jeune fille que Pierre a rempli son message. Elle regarde l'hetman comme pour essayer de descendre jusqu'au fond de sa pensée et, à sa tranquillité, elle comprend qu'il ne se doute de rien. Que peut-il donc être arrivé à Pierre ?

De temps en temps, la jeune fille se lève et regarde anxieusement sur la route, ce long ruban dont le bout se perd dans la forêt, mais elle ne découvre rien, et déjà les baguettes flexibles sifflent ; déjà elles ont creusé un rouge sillon sur les épaules du prisonnier.

Pantelante d'émotion, chaque coup frappé résonne douloureusement au fond du cœur d'Amélie, et pourtant elle ne veut pas s'abaisser à implorer la pitié de cet homme; elle comprend d'ailleurs que sa cruauté serait inexorable, par cette raison qu'elle est réfléchie, la jalousie n'étant pas étrangère à ce flagellement public, donné comme lever de rideau avant la pièce principale, la tragédie, dénouée à coups de fusils; mais son projet de vengeance s'en affermit.

La main d'Amélie joue avec le pistolet que l'hetman a laissé entre ses mains. Qu'attend-elle donc ?

Elle vient de se lever de nouveau, palpitante, elle écoute, les narines dilatées, la bouche béante ; d'une immense joie s'irradie son front. Une voix lui crie : Patience ! les vengeurs arrivent !

Et, en effet, un bruit sourd comme celui d'une armée en marche commence à se faire entendre au loin.

— Le moment approche, pense la jeune

fille ; mon Dieu, donnez-moi le courage de ne pas faiblir dans ma tâche, achève-t-elle en armant un pistolet.

— Prenez garde de vous blesser, dit le Russe en se retournant vers sa prisonnière.

— Soyez tranquille, je ne serai pas maladroite ! répond-elle et, au froncement de ses sourcils, on voit que quelque chose de terrible s'agite dans son esprit.

— Quel est ce lointain grondement ? s'écrie soudain l'hetman effrayé en se levant de son fauteuil

— C'est le châtiment ! répond Amélie qui vient de se dresser, menaçante, et qui fait feu sur le Russe.

L'hetman chancelle un instant ; ses yeux, ouverts démesurément, roulent, sanglants, dans leur orbite, puis s'arrêtent, fixes; ses bras que tord une contraction douloureuse, retombent inertes à ses côtés; puis le corps s'affaisse au milieu d'une mare de sang et de ses lèvres sort une rouge écume. Gengikoff avait été frappé au cœur et la balle était ressortie par le dos.

Pendant qu'il se débat dans les dernières convulsions de l'agonie, Amélie s'est armée de l'épée nue restée sur la table.

Au même instant accourt un Cosaque en criant :

— Les ennemis ! voici les ennemis !

— Ce sont nos sauveurs, ce sont nos frères qui viennent nous prêter main-forte. Courage, mes amis, s'écrie la jeune fille, qui, profitant du désordre causé par son audacieuse action, descend vivement les marches de l'estrade,

s'avance, semblable à la Minerve antique, au milieu des bourreaux stupéfaits et du tranchant de son épée coupe les liens du prisonnier.

Ainsi rendu à la liberté, Amédée se saisit d'une main de l'épée et de l'autre du second pistolet chargé et s'écrie :

— A moi, frères ! à moi !

Les autres prisonniers, profitant de la terreur qui paralyse la volonté et les membres de leurs gardiens, s'élancent vers le capitaine qui, à son tour, les délivre de leurs liens et tous, au cri de : Vive la France ! s'apprêtent à vendre chèrement leur vie.

Des clameurs perçantes retentissent alors.

— Aux armes ! crient enfin les Russes qui ne reviennent de leur stupéfaction que pour sentir bientôt dans leur cœur s'enfoncer la griffe de l'épouvante ; aux armes ! voici l'ennemi !

Ce sont, en effet, les paysans qui s'avancent, en bon ordre, au pas de course, et armés jusqu'aux dents, au secours de leurs compatriotes. Un moment les Russes essayent de tenir tête ; mais, livrés à eux-mêmes, sans chef pour les commander, presque sans armes ; car ils n'ont pu, par suite de la soudaineté de l'attaque, s'équiper complétement, ils lâchent pied.

A leur tour, les bourreaux dont l'épouvante touche à l'extravagance, s'enfuient, laissant les prisonniers reconquérir leur liberté.

A peine les paysans ont-ils tiré quelques coups de fusil et fauché quelques têtes qu'ils sont tout surpris de se voir les maîtres du

village. Cette victoire a été si soudaine, qu'ils ne peuvent en croire leurs yeux, et pourtant plus d'ennemis; tous les Russes sont en fuite; ils n'aperçoivent plus que leurs frères qu'ils croyaient morts. Quelques-uns alors poursuivent les Cosaques qui, comme un troupeau pris d'une terreur panique, s'en vont en désordre se mettre sous la protection d'un chef établi dans la ville voisine. D'autres font main basse sur les armes et les munitions de guerre, pendant que le père Humbert, ivre de joie, serre tendrement sa fille sur sa poitrine.

Nous renonçons à peindre cette première explosion de tendresse qui jeta la fille et le père enivrés, radieux, dans les bras l'un de l'autre. Le bonheur se sent, il ne se raconte pas. Qui pourrait se vanter de connaître assez cette langue du cœur, entrecoupée, folle d'ivresse, de mots tendres, mais sans suite, pour rendre ces étreintes convulsives où passent encore des sanglots, ces déchirements d'une joie trop aiguë, ces défaillances de l'esprit et du corps, suivies de ces élans passionnés qui emportent l'âme jusqu'aux dernières limites de la félicité?

A ces emportements, à ces baisers de père qui reprend possession de son enfant adorée, succéda enfin le calme.

— Chère enfant! balbutia le vieillard en couvrant la jeune fille de nouveaux baisers, comme nous t'avons pleurée, ta mère et moi; nous te croyions morte, et voilà qu'au contraire tu délivres nos pauvres prisonniers et les sauves de la mort; car c'est à toi que nous devons la victoire, aussi demande-moi tout ce

que tu voudras, je te l'accorderai, achève le père Humbert encore palpitant d'émotion et en regardant à la dérobée le capitaine Mauduy qui se tient discrètement à l'écart. Le pauvre père n'ose encore donner son consentement à ce mariage, la mort de Raoul est si récente! mais il provoque une confidence et une demande qui ne se feront sans doute pas attendre, car la jeune fille en jetant vers Amédée un regard chargé d'amour, répond :

— Je vous rappellerai votre promesse, mon père.

Laissons les prisonniers à la joie d'avoir recouvré la liberté et de retrouver tant de parents et d'amis qu'ils croyaient avoir perdus pour toujours et disons au lecteur ce qui était advenu à Pierre.

A son arrivée au camp, Pierre avait trouvé les révoltés plongés dans une profonde tristesse. A la vue du traître Houlan, le père Humbert, sortant pour la première fois de la morne insensibilité dont l'avait frappé la disparition de sa fille bien-aimée, s'était levé comme mû par un ressort et s'était écrié :

— Pierre le traître, qui ose venir jouir de nos malheurs! qui vient compter les cadavres que sa trahison a couchés dans la tombe, qu'on s'empare de lui! Frères, quel châtiment pensez-vous que mérite l'acte horrible dont nous avons été victimes? acheva-t-il en se tournant vers les révoltés.

— La mort! répondirent-ils tous d'une voix unanime.

— Armez donc vos fusils et fusillez-le!

— Daignez m'écouter auparavant, fit l'an-

cien domestique, et peut-être ce billet que mademoiselle Amélie m'a chargé de vous remettre, adoucira-t-il la rigueur de votre décision.

— Amélie! tu as une lettre de ma fille! fit le père Humbert dont le cœur eut un battement et la figure une lueur d'espérance. Et d'une main tremblante il prit le pli que lui tendait Pierre, l'ouvrit et lut d'une voix où passait encore le dernier tremblement de l'émotion :

« Mes amis,

« C'est Pierre, qui nous a trahis, que je charge de vous remettre cette lettre; mais rassurez-vous, l espion est redevenu honnête homme, la haine l'a purifié, vous pouvez donc vous en rapporter à ce qu'il vous dira, de même que moi je me confie à lui pour vous faire tenir cette lettre.

« Le moment est venu de vous expliquer ma subite disparition qui a dû vous plonger tous dans la douleur, surtout vous, mes bons parents. Un intérêt puissant m'entraînait. Je voulais connaître le sort d'Amédée; je le sais maintenant. Nos frères et le capitaine Mauduy sont prisonniers et demain à midi seront livrés au dernier des supplices, mais j'ai l'espérance de les sauver. J'ai formé le hardi projet de poignarder l'hetman; demain me dira si ce projet était insensé ou sublime. Il y a là pour vous une revanche éclatante à prendre, mes amis. Arrivez à l'heure du supplice, vous trouverez les Russes sans armes et

Gengikoff mort, si toutefois Dieu ne m'abandonne pas.

« A demain, mes amis, je vous embrasse en vous conviant au festin de la vengeance.

« AMÉLIE HUMBERT. »

Après cette lecture, que les révoltés avaient écoutée attentivement et avec des impressions diverses, le père Humbert murmura :

— Je l'avais deviné, elle aime le capitaine Mauduy ! Puis il réfléchit quelques instants, et reprit, au milieu du silence de tous ses compagnons attendant sa décision :

— Cette lettre a été écrite par ma fille, mais n'est-ce pas un nouveau piége que tu viens tendre à notre crédulité?

— Et comment? demanda Pierre.

— Puisque Amélie est prisonnière, l'hetman dont tu serais le messager, ne pourrait-il l'avoir forcée à nous écrire ce billet, afin de nous attirer dans un guet-apens et de nous massacrer tous?

— Pardon, maître, fit le domestique en tombant aux genoux du vieillard, je me suis laissé abuser autrefois par des rêves trompeurs; j'ai oublié mes devoirs d'honnête homme; je vous ai trahis, sans prévoir, il est vrai, les terribles conséquences de mon crime infâme, je suis donc criminel et vous avez droit de me jeter à la face l'épithète de traître; mais mademoiselle Amélie est pure, et vous, son père, vous la soupçonnez de s'être rendue complice d'un misérable pour vous faire lâchement égorger! Douteriez-vous donc du courage de votre enfant, monsieur Humbert?

— Non, certes; mais moi plus que tout autre je dois m'armer de défiance Ici le père disparaît; il ne reste plus qu'un chef à qui ses compagnons ont confié la mission de les sauver et je ne manquerai pas à mon devoir. En ces temps difficiles, ne faut-il pas se défier de tout le monde, encore plus de ceux que l'on croit des amis que des etrangers? Ne nous as-tu pas vendus. toi, Pierre? achève le vieillard d'une voix triste.

— C'est vrai, maître; mais aujourd'hui, autant que vous, j'ai soif de vengeance; car j'ai été cruellement puni de ma trahison par l'hetman lui-même.

— Qui nous le prouve?

— Ma vie qui est en votre pouvoir et la haine qui grondera en moi jusqu'à ce qu'elle éclate et tue; Gengikoff ne s'en doute pas, il me voit calme et me croit son serviteur dévoué; mais, au moment où l'on s'y attend le moins, le feu du ciel n'allume-t-il pas l'incendie au sein des nuages?

— Et ne foudroie-t-il pas les parjures, acheva une voix sortie du groupe des conjurés. Tu as été lâche et cruel, tu seras châtié; la justice aura son cours, ou du moins la mienne.

— Monsieur de Beaumont! balbutia le pauvre diable terrifié en se tournant vers l'endroit d'où était partie cette menace et en reconnaissant celui qui l'avait proférée.

— Lui-même, et je vois, à ton air effaré, que tu n'as pas oublié, non plus que moi, la promesse que je t'ai faite: Pardon, monsieur Humbert, ajouta Carlane en s'adressant au

le vieillard, pardon de vous interrompre; mais, à la vue de cet homme, je n'ai pu me contraindre et je vous supplie de remettre ce misérable entre mes mains, car c'est à moi qu'il appartient. Et Léon de Beaumont raconta aux Ardennais comment Pierre, en se réclamant de M. Humbert, avait échappé une fois déjà à la mort et avait profité de sa générosité pour livrer à l'hetman le secret de leur asile, ce qui avait amené la catastrophe où Raoul avait péri.

A cette nouvelle, les conjurés s'écrièrent d'une voix unanime :

—Que le traître reçoive le châtiment qu'il a mérité!

C'était là la condamnation sans appel du misérable qui, tentant néanmoins une dernière prière, se jeta aux pieds de Carlame en murmurant :

— Grâce!

— Grâce, fit d'un ton amer Léon de Beaumont, j'ai déjà eu pitié une fois, l'as-tu donc oublié? Tu sais le sort réservé aux traîtres : tu vas mourir : le sang rachète le sang. Grâce! est-ce bien à l'espion des Cosaques, au parjure dont le serment violé a causé la mort de tant de braves, à oser m'implorer! Grâce! sais-tu d'où je viens? Non, écoute; je vais te le dire : après avoir vu tomber mes frères à mes côtés durant cette nuit infernale où la trahison jouait son rôle infâme, j'ai transporté leurs cadavres dans les souterrains, j'ai fait crouler ensuite sur leurs dépouilles quelques pans de murailles pour leur servir de linceul. C'est là qu'ils dorment, mes anciens

compagnons, continua Carlame d'un ton amer, jusqu'à ce qu'un savant égaré les découvre, pèse leur cendre et la trouve assez lourde pour en faire, dans un livre bourré de grec, de latin et d inepties, les restes de chefs gaulois ou romains Grâce ! tu choisis mal ton temps pour implorer ma pitié. Ah ! que ne les ai-je écoutés autrefois, mes pauvres proscrits, quand ils demandaient ta mort, ils ne seraient pas là-bas étendus et écrasés sous de lourds quartiers de roches. Tu t'es sauvé une fois déjà par un mensonge, un second ne t'arrachera pas au châtiment. Grâce ! demande-la à Dieu. Veux-tu quelques minutes pour le prier ! mais hâte-toi ! Après tout, est-ce donc si difficile de mourir? Ajouta-t-il durement. Allons, expédie vite ta dernière prière, car il me tarde d'en finir avec la triste corvée de te dépêcher dans l'autre monde.

Soudain la figure de l'ancien domestique s'illumina et toute trace de frayeur s'en effaça comme par enchantement.

— Vous avez raison, fit-il d'une voix vibrante et calme; mon crime mérite la mort! Que m'importe la vie, à moi? N en avais-je pas fait le sacrifice en me chargeant pour vous de la lettre de mademoiselle Humbert? Ce n'est pas pour moi, mais pour ma vengeance que je demandais grâce ; car ce n'est pas moi qui meurs, c'est ma haine. Il ne vous agrée pas trop de me tuer, dites-vous ; eh bien ! faisons mieux : changeons de rôle, chargez-vous de me venger ; moi, j'exécuterai la sentence de votre jugement. Y consentez vous?

Car ame écoutait attentivement les paroles

de Pierre, étudiant les inflexions de sa voix, ses regards ; il y démêla la bonne foi et surtout la haine que ce domestique battu de verges avait vouée à l'hetman Il comprit vaguement, comme le lui avait assuré ce misérable, qu'en mourant il regrettait moins la vie que la vengeance qui régnait en souveraine dans son cœur et qui allait lui échapper : aussi lui répondit-il :

— Je consens à ce que tu me proposes ; je me charge de ta vengeance.

— Merci, fit le Houlan en armant un pistolet qu'il avait tiré de dessous sa blouse, je meurs, mais je serai vengé, j'emporte votre promesse. On ne ment pas à un mort.

Et le misérable, avec plus de courage qu'on n'en eût attendu de lui, tomba, foudroyé, aux pieds de M. de Beaumont. Il s'était fait sauter la cervelle.

— Le traître s'est fait justice, murmura Carlame au milieu du silence des paysans que cette fin tragique avait vivement impressionnés, Dieu ait son âme ! Pour moi, je jurerais que cet homme ne nous a pas trompés et que mademoiselle Amélie nous attend. Il s'est acquitté de sa dette, m'aiderez-vous, mes amis, à lui payer la mienne?

— Comme vous, nous croyons à la sincérité des paroles de ce malheureux, répondirent les révoltés ; menez-nous donc à la délivrance de nos frères.

C'est à la suite de cette décision que nous avons vu plus haut les Ardennais, si anxieusement attendus d Amélie, mettre en fuite les Cosaques et délivrer les prisonniers

XXV. — DÉNOUMENT.

Le drame de la campagne de France venait d'avoir son dénoûment : le 20 avril, Napoléon, vaincu, faisait ses adieux à sa couronne et à sa vieille garde à Fontainebleau et partait pour l'île d'Elbe, seul débris de son vaste empire que ses ennemis lui eussent laissé. Le Sénat rappelait les Bourbons sur un trône qu'ils n'avaient pu reconquérir que par les baïonnettes étrangères. Les ministres de Louis XVIII allaient commencer la série des basses vengeances qui devaient préluder aux proscriptions de la *Terreur blanche.*

Les alliés étaient non des étrangers, mais des amis ; les Bourbons fêtaient en eux les restaurateurs de la monarchie ; mais la France, à l'exemple de son souverain, devait-elle oublier? Si, en 93, on avait dansé sur un volcan, en 1814, on dansait sur des tombes.

Après les fêtes qui étaient comme un nouvel outrage aux douleurs de la nation qui, elle, ne voyait dans les étrangers que les assassins de ses enfants et dans son roi qu'un complice, les Cosaques quittèrent enfin la France. Les habitants de Quatre Champs, satisfaits de leur première victoire, avaient de nouveau abandonné leurs maisons presque toutes brûlées, aimant mieux ménager leurs forces que de s'exposer à courir les chances d'un siége au retour de leurs ennemis.

A la nouvelle du départ des Russes, les Ardennais se mirent en embuscade dans la forêt, attendant, impatients, les sourcils froncés, le visage contracté par la haine. Le plus ardent était le capitaine Mauduy.

— Enfin, s'écria-t-il avec un éclair dans les yeux et un accent étrange dans la voix, nous allons combattre ! Voici les profanateurs de nos foyers et du sol français !

Les paysans aperçurent bientôt la troupe ennemie. En tête, monté sur un magnifique cheval tartare, à la robe de feu et aux fines attaches, caracolait le nouvel hetman qui avait succédé à Gengikoff, reconnaissable à une longue aigrette blanche fichée sur son bonnet à poil et à sa veste fourrée au col et aux poignets.

Trente paysans, commandés par Amédée, sortirent alors du bois et vinrent se mettre sur le passage des Cosaques. A la vue de cette poignée d'audacieux qui osaient retarder sa marche, le chef russe, plein d'orgueil de sa nouvelle dignité et voyant là un succès facile, s'écria dédaigneusement :

— En avant ! sus à cette canaille ! donnons-lui une leçon avant de quitter la France !

Que pouvaient, en effet, ces paysans, armés les uns de faux, les autres de serpes; ceux-ci de fusils, ceux-là de fourches, quelques-uns de bâtons durcis au feu, d'autres de sabres ébréchés ? Vêtus de pantalons de coutil, la poitrine garantie par une blouse de toile bleue, recouvrant de vieux habits datant d'un siècle et d'une mode oubliée; la tête coiffée d'un bonnet de coton à longue mèche; les pieds chaussés de gros souliers ferrés et

guêtrés, n'était-ce pas là une troupe grotesque et peu redoutable pour ce brillant hetman, superbe et étincelant dans son uniforme qui n'avait pas encore essuyé le feu des combats? Il nous faut pourtant avouer qu'il ne manquait pas de courage, et que, le premier, il avait fait sauter à son cheval le fossé de la route.

L'action allait s'engager. Les paysans, comme pour appeler le ciel en témoignage que la vengeance qu'ils allaient tirer de leurs persécuteurs était méritée, s'écrièrent d'une commune voix :

— Justice!

Le premier choc fut terrible : le sol trembla sous le dur sabot des chevaux, et dans les bois voisins l'écho prolongea au loin le bruit de la fusillade. Après avoir essuyé quelques instants le feu des alliés, les révoltés reculèrent jusqu'à la lisière de la forêt; déjà l'hetman se croyait vainqueur, mais ce n'était là qu'une ruse de ces manants, pourtant sans notion de l'art de la guerre. Les Russes, leurs longues lances en arrêt, se mirent alors à les charger vigoureusement; mais, tout à coup, un feu bien nourri, exécuté par les gardes nationaux cachés dans le bois, éclata de plusieurs points de la forêt et vint jeter dans les rangs ennemis la mort et un moment d'incertitude.

— Fuirons-nous devant ce vil ramas de paysans? s'écria le chef russe en se retournant vers les siens, l'œil menaçant et l'épée haute.

Le combat continua; mais toutes les chances étaient défavorables aux alliés qui luttaient

contre des ennemis invisibles. L'hetman, sombre, farouche, regardait, en poussant des cris de rage, ses soldats, ses chevaux tomber pêle-mêle sur le champ de bataille, frappés à ses côtés. Vraiment la vengeance travaillait bien! Le chef russe fut contraint de battre en retraite pour se mettre à l'abri des balles qui faisaient de larges et profondes trouées dans les rangs de sa troupe. Voyant ce mouvement de recul, les paysans sortirent du bois et un moment la mêlée devint terrible; on se prenait corps à corps; les fusils devenaient massues, la fusillade avait cessé; seuls, de temps en temps, montaient vers le ciel des cris, des vociférations, des plaintes; sur le champ de bataille gisaient, foulés aux pieds des hommes et aux sabots des chevaux, des cadavres abattus à coups de crosse; des mourants aux entrailles ouvertes par le tranchant des faux. Parmi les combattants, on distinguait Amédée, multipliant ses coups, brisant tout sur son passage et faisant payer cher aux alliés ses blessures, sa captivité et leurs insolences.

Néanmoins l'hetman tenait ferme; rien ne semblait pouvoir l'arrêter lorsqu'il se trouva face à face avec le bûcheron de Vandy qui le reconnut pour l'officier qui avait présidé au flagellement de sa mère et de sa sœur.

— A nous deux! fit-il; je vais donc enfin venger le martyre de ma sœur et de ma mère!

Et sa hache levée retomba sur la tête du cheval qui s'abattit lourdement avec son cavalier. Parvenu néanmoins à se dégager, l'hetman se laissa entraîner par ses soldats et commença à battre en retraite; mais lente-

ment, se retournant de temps en temps frappant et frappé sans relâche, rugissant de colère, écumant de rage, ivre de sang, les yeux horriblement injectés.

Le combat avait été long, acharné ; cent morts au moins gisaient sur le champ de bataille : mais la tuerie n'était pas finie encore : les vainqueurs se précipitèrent sur l'arrière-garde, composée surtout de Houlans. C'est là que la vengeance devait frapper ses plus rudes coups, et, en effet, pas un de ces malheureux n'échappa au massacre.

Aussi le père Humbert, sorti de la lutte sans blessure, bien qu'il ne se fût pas épargné, disait-il avec cette sauvage satisfaction des vieux soldats :

— Quelle hécatombe humaine ! Nos frères doivent être contents des funérailles que nous leur avons données !

Le lendemain du combat, les cadavres des Houlans furent entassés en pyramide au pied d'un chêne et abandonnés à la dent vorace des bêtes féroces. Aujourd'hui l'on voit encore leurs ossements blanchis et aussi le vieil arbre avec l'inscription gravée sur une plaque de cuivre, inscription que nous avons relevée au premier chapitre de ce récit.

Parmi les tués du côté des Ardennais, on retrouva le corps de Léon de Beaumont transpercé d'un coup de lance.

Quant à l'hetman, accompagné dans sa fuite de quelques officiers seulement, il s'était arrêté dans la ferme de Lorfane, située non loin de la Belgique, pour y rallier les débris de son armée et reprendre ensuite le chemin des

frontières; mais il était écrit au livre du Destin qu'il ne quitterait pas la France : son cadavre fut retrouvé, quelques jours après cette défaite, au milieu de la forêt. Le bûcheron de Vandy, suivi d une troupe de paysans, s'était mis à sa poursuite et avait vengé sa mère et sa sœur.

CONCLUSION.

Tel fut le récit du vieil Antoine dont plus d'une fois la voix s'était attendrie durant sa narration. Il est vrai que, pour cacher cet attendrissement, il avait la ressource de tisonner le feu et il ne se fit faute d'y avoir recours.

Un point rouge apparaissait déjà, avec un effet magique; à l'Orient, l'aube trouait un coin du ciel. Je n'ai jamais vu spectacle plus saisissant que celui que m'offrit alors la forêt, quelques moments avant le lever du jour. La nature, endormie après les dernières secousses de l'orage, semblait s'éveiller membre par membre ; les hiboux poussaient des cris perçants; par-ci par-là bondissait un chevreuil; aux brins des herbes, perlait la rosée ; dans la feuillée, les merles reprenaient leurs roulades qu'avaient interrompues la nuit et la grande voix du tonnerre ; dans le ciel, l'alouette essayait des sons saccadés ; un dernier voile d'obscurité couvrait encore la nature ; mais voilà que tout à coup l'aube perce

un coin de l'horizon : la nuit était vaincue; la cime des arbres se dégageait de l'ombre, toute la forêt semblait chanter un hymne en l'honneur de la lumière, et moi je sentis monter de mon cœur vers Dieu une action de grâce pour toutes ces merveilles dont il a enchanté la vie humaine. Néanmoins, malgré mon admiration, je n'oubliais pas que mon narrateur avait laissé une lacune dans son recit.

Le vieillard, ayant cessé de parler, s'était mis tranquillement à bourrer sa pipe et déjà se déroulaient dans l'air les capricieuses spirales de la fumée.

— Et la fin, père Antoine ?

— Comment ! fit-il, il y a sept heures au moins que ma langue dévide, dévide comme un rouet de commère et tu n'es pas content ?

— Et Amédée ? et Prosper ? et la promesse qu'Amélie devait rappeler à M. Humbert ? et...

— C'est vrai, interrompit-il en souriant de mes questions précipitées qui témoignaient de l'intérêt que j'avais pris à sa narration, j'oubliais que si, pour moi, tout finissait avec la délivrance de mon pays, il n'en est pas de même pour un jeune homme que touche plus une page du roman du cœur.

Il me faut faire un peu d'histoire pour compléter mon récit.

Depuis quelque temps la Restauration était un fait accompli. Le comte de Provence avait appris à l'étranger que le temps du vieux système monarchique de droit divin était passé ; aussi était-il animé de bonnes intentions en prenant la couronne et le nom de Louis XVIII ;

malheureusement ses ministres le discréditèrent bientôt, en voulant leurrer le peuple de promesses stériles et en lui faisant entrevoir un fantôme de régime représentatif et une ombre de constitution libérale, sans jamais lui en donner la réalité. L'armée, pleine de regrets et de souvenirs de sa prépondérance et encore fière de sa grandeur mal évanouie, s'agitait sourdement. Louis XVIII sentait trembler le sol sous ses pas, mais il ne pouvait rien pour le raffermir ; ce n'était pas l'homme de la situation ; son entourage, par ses fautes sans cesse renouvelées, hâta encore la crise. Napoléon, toujours entouré du prestige de son ancienne gloire, débarqua à Cannes et s'avança vers la capitale, reconquérant, sur sa route, le cœur de ses vieux soldats dont on avait cru pouvoir le déposséder. La guerre mal éteinte allait se rallumer de ses cendres.

Prosper et Amédée furent rappelés sous les drapeaux et l'Empereur entraîna des légions sur de nouveaux champs de bataille ; car la coalition étrangère s'était reformée et avait, une fois encore, franchi nos frontières.

Comme lors de la grande invasion, le père Humbert, sa femme et sa fille entendirent au loin les sourds grondements du canon. Cette fois, c'était la Belgique, c'était Waterloo que Napoléon avait choisi pour tenter une dernière fois la fortune.

Assis au jardin, nos amis écoutaient anxieusement cette grande voix de la guerre qui, forte et puissante d'abord, au bout de quelques heures, allait s'affaiblissant de plus en

plus. Ils n'osaient se communiquer les tristes pensées que faisait naître en eux ce lointain tonnerre dont les éclats pouvaient atteindre des êtres chers.

Tout à coup ils tressaillirent : sur le chemin qui mène vers la Belgique apparurent des soldats blessés, exténués de fatigue, se traînant avec peine, mourant de faim. Napoléon est vaincu ! telle fut leur pensée à tous trois. Durant deux jours défila cette lugubre procession, débâcle de notre armée, résultat navrant du *sauve qui peut* et de la trahison. Le lendemain dès l'aube, le père Humbert vint rejoindre sa femme et sa fille, explorant déjà du regard la longue route.

Enfin, le troisième jour, Amélie reconnut, plutôt du cœur que des yeux, son frère et Amédée.

— Sauvés! murmura-t-elle en se jetant, palpitante, au cou de sa mère.

La pauvre femme était elle-même tellement heureuse du retour de son fils et d'Amédée, qu'oubliant tout d'un coup toutes ses souffrances, elle demanda en souriant à Amélie :

— Ce baiser ne se trompe-t-il pas d'adresse, et le cœur y est-il comme les lèvres ?

A cette question, la jeune fille rougissante, cacha sa tête dans le sein de sa mère.

— Ah ! c'est ainsi, mademoiselle la mystérieuse, que vous vous permettez de choisir un mari sans notre autorisation. Cela étant, il ne nous reste plus qu'à obtenir le consentement d'Amédée. Le donnera-t-il au moins?

— Lui, mère, ah ! s'il le donnera ! .

— Vraiment, Amélie, tu en es si sûre que cela ! Mais ton père consentira-t-il ?

— J'ai sa parole, n'est-ce pas, père? répliqua la jeune fille en se tournant vers M. Humbert, resté jusque-là étranger à la conversation, et en l'accablant de toutes les câlineries et de toutes les séductions de l'enfant aimée.

— Oui, ma fille, j'avais d'ailleurs deviné ton amour et prévu ta demande, fit le vieillard, calme en apparence, mais très-ému en réalité.

En ce moment, les deux capitaines franchissaient la haie du jardin.

— Nous sommes vaincus, s'écrièrent-ils avec tristesse, en se partageant les caresses de ceux qui les attendaient; Napoléon a été trahi.

— Cela devait être, mes enfants, répondit le vieillard. Cette guerre européenne ne pouvait s'éteindre que par la mort ou du moins l'abdication de Napoléon ; la lutte d'un contre tous ne se pouvait prolonger : un homme meurt, les nations sont éternelles. Le grand fugitif comprendra sa faute... trop tard. Vous avez fait votre devoir, à moi de faire le mien. J'aurai un enfant de plus, et toi, un époux, Amélie. Ai-je bien deviné l'objet de la requête que tu t'apprêtes à me faire ?

Ainsi parla M. Humbert qui était un homme de grand sens, continua le père Antoine, et de nouveau les bras s'ouvrirent aux baisers et les âmes à l'espérance. Si à jamais le règne de Napoléon était fini, si son étoile devait aller s'éteindre dans les flots de l'Atlantique, la lune de miel allait se lever sur un

nouveau ménage. Puis-je maintenant fumer tranquillement ma pipe, ou faut-il te conter aussi l'histoire des enfants d'Amélie et de Prosper, car ils en eurent? acheva le narrateur sur les lèvres duquel se dessina ce sourire des vieillards, mêlé de caresse et d'ironie.

Je me déclarai satisfait, puisse le lecteur en dire autant de l'interprète du père Antoine !

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

Paris. — Typ. Rouge frères et C.e, rue du Four, 43

DU MÊME AUTEUR

Un pas de plus dans la Science. » 50

Nous aurons un realiste, scenes de la vie bourgeoise .... » 50

La pièce d'or fêlée.......... » 50

Sous presse :

Un diplomate en jupon, roman.

A qui la dot? roman.

Une Jeune Ganache, roman

Pêches et peches d'un Anglais, nouvelle

Au gai pays de Bohême, roman.

Les Enfants de ma maîtresse, de ma chope et de ma pipe, chansons.

Photographies realistes, portraits de femmes decoupes en sonnets.

Prochainement :

La marquise de Brinvilliers, premier volume d'une importante publication.

MUSÉE FÉMININ

(LES FEMMES CÉLÈBRES)

Dont six galeries principales les AMOUREUSES et les COURTISANES — les HEROÏNES DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE — les CRIMINELLES — les ARTISTES, FEMMES DE LETTRES et SAVANTES — les IMPERATRICES, REINES, etc — et les DEESSES, NYMPHES, PRETRESSES, etc, serviront a grouper les portraits de toutes les celebrites feminines, ainsi que les aventures, tres developpees, de ces divers personnages que l'auteur, pour interesser puissamment le lecteur, fait revivre avec leurs vertus et avec leurs passions

On souscrit chez l'auteur, rue Delambre, 14, pour un ou plusieurs volumes. Le montant de la souscription n'est exigible que lors de la livraison des ouvrages. Prix du volume. 2 fr., par la poste, 2 fr. 50.

Paris — Typ Rouge freres, Dunon et Fresne, r du Four, 43